

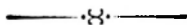
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

1897



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

Vevey — Imprimerie Alph. Recordon

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRINTE-SEPTIÈME ANNÉE

A mes chers jeunes amis

1^{er} janvier 1897.

Une nouvelle année a commencé, et je viens encore une fois vous exprimer tous les bons vœux que je forme et les prières que j'adresse pour vous au Seigneur.

O Seigneur Jésus-Christ! une nouvelle année
A commencé son cours ;
Pour t'aimer, te servir, Toi qui nous l'as donnée,
Garde-nous tous les jours.

Voilà ce que je désire pour vous, mes enfants, rien n'est aussi précieux ; cela seul rend heureux.

Aimer, adorer Dieu,
Nous tenir en tout lieu
Sous son regard ;
Aimer, servir Jésus,
Proclamer ses vertus,
C'est notre part.

La part de qui ? Celle de l'enfant de Dieu, de celui qui a cru en Jésus et dont les péchés ont été par-

donnés. Et cela peut être la part bénie de chacun de vous, mes enfants, si jeunes que vous soyez. Car

Nul enfant n'est trop petit
Pour la route étroite,
Jésus même l'y conduit
Et marche à sa droite ;
Même le plus jeune cœur
Peut être un temple au Seigneur.

Puissiez-vous tous être dans cette route étroite, suivant Jésus, le bon Berger, qui vous conduira aux demeures de gloire, dans la maison du Père !

En vous écrivant, à l'occasion de la nouvelle année, un passage de la bonne et sainte parole de Dieu m'est venu à l'esprit. C'est celui-ci, que vous trouverez en Exode XII, 1, 2 : « L'Éternel parla à Moïse et Aaron, disant : Ce mois-ci sera pour vous le commencement des mois ; il sera pour vous le premier des mois de l'année. » Pourquoi l'Éternel prescrivit-il cela à son peuple ? Ah ! c'était le mois du plus grand événement de son existence. En ce mois-là, abrités sous le sang de l'agneau mis sur le linteau et les poteaux de leurs portes, les Israélites avaient échappé à l'épée de l'ange exterminateur ; en ce mois-là, ils avaient été délivrés du dur esclavage du Pharaon ; en ce mois-là, ils s'étaient mis en route pour Canaan, le pays de la promesse. Une nouvelle vie avait commencé pour eux, vie de paix, de liberté et d'espérance. Vous comprenez pourquoi ils devaient commencer à compter le temps depuis cet heureux moment.

Eh bien, mes jeunes amis, il en est de même du chrétien, de l'enfant de Dieu. Nous entrons dans ce monde pour y vivre d'une vie qui aboutit à la mort. Le péché y entre avec nous, car nous sommes pé-

cheurs de naissance, et nous sommes sous l'esclavage de ce péché et de Satan. La conscience, même du plus jeune d'entre vous, ne lui dit-elle pas qu'il a été désobéissant, volontaire, qu'il n'a pas toujours dit la vérité ? Ne lui reproche-t-elle pas encore bien d'autres fautes ? C'est là notre vie naturelle à tous, car la parole de Dieu nous dit qu'il n'y a pas un seul juste, et que tous ont péché. Depuis notre entrée dans le monde, les années se comptent. De jour de l'an en jour de l'an, elles s'écoulent bien rapidement ; plus tôt ou plus tard, elles finissent, l'éternité s'ouvre et l'on va devant Dieu pour le jugement. Quelle chose solennelle, n'est-ce pas ?

Mais de même que pour les Israélites, il y eut une fin à l'esclavage, une délivrance du jugement et une vie nouvelle, il y a aussi pour nous une autre vie, mes jeunes amis, une vie où l'on est sauvé du péché, affranchi de l'esclavage, sans crainte du jugement. Oh ! c'est dans le ciel, direz-vous. Non, mes enfants, c'est déjà ici-bas. Les Israélites avaient commencé leur nouvelle vie avant d'être en Canaan, Et nous la commençons quand nous nous abritons sous le sang de l'Agneau de Dieu, Jésus, immolé pour nous sur la croix. Alors nos péchés sont pardonnés, il n'y a plus de jugement à craindre, nous avons la vie éternelle, nous sommes en paix et parfaitement heureux. Et de même que les Israélites se mirent en chemin, sous la garde puissante de l'Éternel, vers le pays promis, nous marchons, « gardés par la puissance de Dieu, par la foi, » vers le ciel, notre héritage. La vie éternelle possédée dès ici-bas, se continue dans les gloires et la félicité de la maison du Père, où il y a joie et plaisir pour toujours.

Et maintenant, jeunes amis, avez-vous commencé cette vie heureuse avec Jésus ? Avez-vous eu ce glo-

ricux commencement, non d'une année qui doit finir, non d'une vie qui aboutit à la mort, mais d'un jour éternel, sans nuage, en la présence de Dieu, votre Père, et de Jésus, le Sauveur ?

Bienheureux, chers enfants, ceux d'entre vous qui peuvent dire : Oui, grâces à Dieu, une vie nouvelle a commencé pour moi. Jésus est mon Sauveur ! Qu'il vous donne de le suivre comme de fidèles agneaux du bon Berger.

Et vous, ô mes enfants, qui n'avez pas encore commencé cette vie bienheureuse, écoutez la voix de Jésus ; Il vous dit : « Venez à moi. Celui qui croit a la vie éternelle. » Puissiez-vous avoir votre commencement de vie, et dire bientôt, et même dès aujourd'hui : « En cette année 1897, le Seigneur a parlé à mon cœur, et m'a amené à Lui. » C'est ma prière pour vous.

Mes chers jeunes lecteurs, je reste votre vieil et fidèle ami

A. L.

Il est un pays magnifique,
Sans péché, douleur, ni chagrin,
Où des élus le saint cantique
Vers l'agneau montera sans fin.

Venez tous, venez tous, venez dans ce beau pays.

C'est le pays de la promesse
Où Jésus nous introduira,
Où notre cœur, plein d'allégresse,
Avec amour le bénira.

Venez tous, venez tous, venez dans ce beau pays.

Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LE CHRISTIANISME INTRODUIT EN IRLANDE

ET EN ÉCOSSE

En vous racontant la vie de Chrysostôme, de Jérôme et d'Augustin, mes jeunes amis, je vous ai conduit en Orient, à Constantinople et en Syrie, puis en Occident, à Rome et dans l'Afrique septentrionale. Ces trois hommes étaient de zélés serviteurs de Dieu, qui maintenaient avec énergie la foi au Fils de Dieu, qui insistaient sur la nécessité d'une vie pure et séparée du monde, et qui, Augustin surtout, connaissaient et annonçaient le salut par la pure grâce de Dieu. Mais ces hommes mêmes n'étaient pas étrangers aux abus et aux erreurs qui s'étaient introduits dans l'Église, et qui tendaient toujours plus à substituer un culte de formes et de cérémonies au culte en esprit et en vérité. (Jean IV, 23, 24.) En même temps, la domination du clergé, évêques et prêtres, sur les simples fidèles, s'accroissait toujours plus, et l'évêque de Rome, en particulier, commençait à vouloir dominer sur tous les autres. Je vous parlerai plus tard du triste état dans lequel l'Église tomba peu à peu. Aujourd'hui, je voudrais vous raconter comment le christianisme s'introduisit et se répandit en Irlande et en Écosse.

Je vous ai dit une fois que l'Évangile fut apporté de bonne heure dans le sud de la Grande Bretagne (1). Chassés par la persécution, au temps de Dioclétien,

(1) *Bonne Nouvelle*, année 1892, page 231.

plusieurs chrétiens de ces contrées se réfugièrent en Écosse, et s'y construisirent de simples demeures, semblables à celles des solitaires. Connus sous le nom de Culdées ou Culdéens, ces humbles chrétiens se sentirent pressés de prier pour le salut des païens qui les entouraient et leur annoncèrent l'Évangile. Les Culdées n'admettaient point les formes superstitieuses et la suprématie de l'Église de Rome, et n'espéraient le salut que par la foi au Seigneur Jésus-Christ. Leur vie paisible et sainte frappa les sauvages habitants de ces contrées, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leurs superstitions et les rites sanglants de leur religion, et se convertirent à Christ. Mais les incursions incessantes des Pictes et des Scots, anciens habitants des montagnes de l'Écosse, obligèrent les Culdées à se réfugier dans les Hébrides (1). Plus tard ils durent les quitter, parce qu'ils ne voulaient point se soumettre aux exigences de l'Église romaine, et se dispersèrent dans l'est de l'Écosse où ils subsistèrent jusqu'à la fin du treizième siècle. Quelques années plus tard naissait Wiclef, un des précurseurs de la Réformation, duquel je vous parlerai peut-être plus tard. Ainsi le flambeau de la vérité se maintenait, porté par des témoins que Dieu suscitait au milieu de l'erreur.

Dans le cinquième siècle, Ninian, « très saint homme de la nation des Bretons, » comme le nomme un ancien historien, prêcha aussi l'Évangile dans les districts méridionaux de l'Écosse. Il avait été élevé à Rome et avait achevé ses études auprès du célèbre évêque Martin de Tours. Il se rendit ensuite en Écosse et fixa sa demeure à Galloway. D'après les récits qui nous ont été transmis, Ninian annonça

(1) Groupe d'îles au nord-ouest de l'Irlande.

partout autour de lui la parole de la croix. Les sauvages habitants de l'Écosse écoutaient avec surprise ses prédications entraînant, et un grand nombre furent convertis. Plein de zèle, il poursuivait l'œuvre pour laquelle l'Esprit Saint l'avait envoyé. Partout où il se montrait, les foules accouraient et recevaient avec joie la bonne nouvelle. De toutes parts retentissaient les louanges du Seigneur. Il travaillait comme un fidèle et diligent ouvrier dans la vigne de son Maître, et des milliers d'âmes furent par son moyen amenées à Jésus et reçurent le baptême. Ce fut surtout parmi une tribu des Pictes que son travail eut des résultats. L'histoire se tait sur ceux qui lui succédèrent dans cette œuvre, et sur ce qui se passa chez ces nouveaux convertis. Sans doute, l'Évangile qu'il prêchait n'était plus aussi pur que l'Évangile des temps apostoliques, mais Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu, était annoncé, et « celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » Nous ne pouvons non plus douter que le Seigneur n'ait entretenu le feu qu'il avait allumé, et n'ait fait progresser et s'étendre la vérité qu'un si grand nombre avait reçue.

Nous laisserons, pour le moment, l'Écosse, mes jeunes amis, et je vous parlerai de l'Irlande et du serviteur de Dieu qui y travailla, durant de longues années, à proclamer l'Évangile.

Vers l'an 372, naquit en Écosse, au village chrétien de Bonavern, non loin de Glasgow, un jeune garçon que ses parents avaient nommé Succat, mais qui est plus connu sous le nom de Patrick. Ses parents étaient des chrétiens sérieux. Son grand-père avait été preshytre ou ancien, et son père, Calpornius, homme simple et pieux, était diacre de l'église de Bonavern. Sa mère, nommée Conchessa, sœur du célèbre archevêque Martin de Tours, était une femme distin-



guée entre celles de son temps. Dès son jeune âge, les parents de Succat cherchèrent à faire pénétrer dans son cœur les vérités chrétiennes. Mais le jeune garçon, vif, impétueux, plein de vigueur, était peu disposé à prêter l'oreille aux enseignements de sa mère. Comme hélas ! plusieurs enfants de nos jours, il ne suivait pas l'exhortation du sage : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de la mère. » (Proverbes I, 8.) Il aimait le plaisir, et s'y livrait avec fougue, entraînant avec lui les jeunes gens de son âge. Emporté ainsi par ses passions, il tomba, à l'âge de quinze ans, dans une faute grave.

Il avait environ seize ans, lorsque ses parents furent appelés à quitter l'Écosse et allèrent s'établir dans l'Armorique (1). Là, Succat, se trouvant un

(1) La Bretagne d'aujourd'hui.

jour sur le bord de la mer avec ses deux sœurs, Lupita et Tigris, des pirates irlandais, conduits par un chef nommé O'Neal, parurent tout à coup, se saisirent des trois jeunes gens, les entraînent dans leur barque et les transportèrent en Irlande, où ils furent vendus à l'un des chefs de ces peuples encore païens. Semblable au fils prodigue, Succat fut envoyé dans les pâturages pour y garder les pourceaux. Il passa là six années en esclavage, et eut beaucoup à souffrir. Mais Dieu se servit de ces rudes épreuves pour l'amener à réfléchir et à rentrer en lui-même. Seul dans ces campagnes, sans aucun secours religieux, l'Esprit Saint agit dans son cœur. Il se rappela sa vie passée, et il sentit peser lourdement sur son âme le péché qu'il avait autrefois commis. Jour et nuit, il y pensait. Dans son angoisse, il pleurait et priait, et les combats qui se livraient en lui étaient tels, que son corps était comme insensible aux intempéries, à la fatigue, à la faim et à la soif. Mais en même temps que le souvenir de ses fautes le troublait ainsi, en repassant en lui-même les jours de son enfance, il se rappela les tendres paroles de sa mère, ses prières et les passages des saintes Écritures qu'elle lui récitait et où il était question du Sauveur. Dieu, qui est plein de grâce envers le pécheur repentant, se servit de ces souvenirs pour la bénédiction de Succat. Il se tourna vers le précieux Sauveur dont Conchessa lui avait parlé, et il trouva la paix auprès de Lui.

« J'avais seize ans, » raconte-t-il lui-même, « et je ne connaissais pas le vrai Dieu ; mais le Seigneur, dans cette terre étrangère, ouvrit mon cœur incrédule, de sorte que, bien que tard, je me rappelai mes péchés et me convertis de tout mon cœur au Seigneur, mon Dieu, qui regarda à ma bassesse, eut pitié de ma jeunesse et de mon ignorance, et me

consola comme un père console son enfant. » N'est-elle pas merveilleuse, chers jeunes amis, cette œuvre que, sans instrument extérieur, l'Esprit opéra dans le cœur de ce jeune homme? Œuvre d'amour où, comme dans l'histoire du fils prodigue, nous voyons Dieu donnant le baiser du pardon à son enfant repentant. Et c'est cette même œuvre que l'Esprit Saint opère encore aujourd'hui pour amener les âmes à Dieu. Il faut naître de nouveau, naître d'en haut. Est-ce votre cas, mon jeune lecteur?

Ainsi, dans ces contrées éloignées du centre de l'empire romain, loin de toutes les querelles théologiques qui agitaient les églises de l'Occident et de l'Orient, l'Évangile s'était conservé relativement pur. C'était la grâce du Seigneur Jésus qui apporte le salut, et la puissance du Saint-Esprit qui l'applique à l'âme. Après en avoir fait l'expérience, voici ce que raconte encore Succat : « L'amour de Dieu croissait de plus en plus en moi, avec la foi et la crainte de son nom. L'Esprit me pressait tellement que, jusqu'à cent fois dans un seul jour, je priais. Et même, quand je restais dans les forêts et les montagnes où je gardais mon troupeau, j'étais poussé avant le jour à prier, par la neige, par la gelée, par la pluie, parce que l'Esprit brûlait alors en moi. Dans ce temps-là, je ne ressentais pas dans mon cœur cette nonchalance que j'y trouve maintenant. » On peut voir en Succat une âme qui a été profondément exercée devant Dieu, et qui savait ce qu'est la communion personnelle et immédiate avec Dieu et Christ, produite par l'action et la puissance de l'Esprit Saint, en dehors des formes du culte de Rome. Et tel était en général le christianisme des îles Britanniques au 4^{me} et au 5^{me} siècle, avant que Rome vint lui imposer ses prêtres et ses cérémonies.

Succat, délivré une première fois, fut de nouveau fait captif, mais enfin il put retourner dans sa famille. Mais bientôt il se sentit irrésistiblement poussé à se rendre de nouveau dans ce pays où il avait trouvé le salut. Il faut qu'il aille annoncer l'Évangile à ces païens de l'Irlande au milieu desquels il a vécu. En vain ses parents et ses amis cherchent à le retenir. Son ardent désir le suit dans ses rêves : il lui semble entendre pendant la nuit des voix qui lui crient : « Viens, ô saint enfant, et demeure de nouveau parmi nous. » Son cœur en était profondément ému. Enfin, malgré ceux qui voulaient l'en empêcher, il partit, tout pénétré de l'amour de Christ. « Cela ne se fit pas dans ma propre force, » dit-il, « ce fut Dieu qui surmonta tout. »

Succat, que nous nommerons maintenant Patrick, nom qui lui fut donné plus tard, retourna donc en Irlande, rempli de zèle pour le salut des païens de ce pays. Ingénieur dans les moyens à employer, il battait des timbales, et rassemblait ainsi autour de lui dans les champs ses auditeurs, auxquels il racontait dans leur propre langue, l'histoire de Jésus, le Fils de Dieu. Ces esprits, encore grossiers et barbares, étaient peu à peu touchés par ses simples récits. La parole de Dieu exerçait sa divine puissance sur les cœurs, et beaucoup d'âmes furent converties au christianisme. C'est ainsi que sur cette terre païenne se formèrent des églises chrétiennes, où, mêlé peut-être à quelques erreurs, cependant l'Évangile était annoncé. Le fils d'un seigneur, que Patrick nomme Bénignus, apprenait de lui à prêcher l'Évangile, et le barde ou poète de la cour, au lieu des hymnes sanguinaires des druides, chantait des cantiques de louanges adressés à Jésus-Christ. Patrick consacra le reste de sa vie exclusivement aux habitants

de l'Irlande, et travailla au milieu d'eux à répandre la connaissance de Jésus-Christ, à travers beaucoup de dangers et de difficultés. On ignore l'année de sa mort.



Histoire des rois d'Israël.

LE SCHISME DES DIX TRIBUS

(1 *Rois XII* ; 2 *Chroniques X*)

SOPHIE. — Je serai bien aise, chère maman, de savoir ce qui arriva après que Salomon fut mort.

LA MÈRE. — Roboam, son fils, régna à sa place. Il ne fut pas proclamé roi à Jérusalem, comme Salomon, ni à Hébron, comme David, mais à Sichem, ville de la tribu d'Éphraïm, qui était plus au centre du pays. Tout Israël était venu là pour le faire roi ; mais tous n'aimaient pas Roboam, et plusieurs auraient voulu un autre roi.

SOPHIE. — Pourquoi donc, maman ? Roboam ne leur avait fait aucun mal.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais la puissante tribu d'Éphraïm, et d'autres tribus avec elle, étaient jalouses de la tribu de Juda, qui était à leur tête, puisque le roi était de cette tribu-là.

SOPHIE. — Mais n'était-ce pas agir contre Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, car Dieu avait choisi la tribu de Juda pour être la première (1), et David pour régner sur Israël ; mais le peuple ne consulta pas Dieu. Il agit selon ses propres pensées, et Dieu, qui conduit

(1) Voyez Genèse XLIX, 8-10.

toutes choses et emploie même les manquements des hommes pour accomplir ses desseins, se servit du mécontentement du peuple et du manque de sagesse de Roboam pour exécuter ce qu'il avait dit par Akhija, le prophète.

SOPHIE. — Tu dis que Roboam n'était pas sage. Cela m'étonne, ayant eu un père rempli de sagesse.

LA MÈRE. — Les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères. Salomon avait sans doute fait entendre à Roboam les conseils de sagesse que nous lisons dans les Proverbes ; mais Roboam était probablement de ceux dont parle aussi Salomon, qui ne tiennent pas compte des avertissements de leurs parents, et qui aiment mieux écouter les conseils des gens jeunes, présomptueux et inexpérimentés, et il y en a malheureusement beaucoup comme lui de nos jours. Les mécontents du peuple envoyèrent chercher Jéroboam, qui était encore en Égypte. Celui-ci fut bien aise de cette invitation et se rendit à Sichem.

SOPHIE. — Je pense, maman, que Jéroboam se rappelait ce que le vieux prophète lui avait dit, et qu'il espérait que le moment d'être roi était venu pour lui.

LA MÈRE. — On peut en être sûr. Et les mécontents étaient bien aises d'avoir avec eux un homme énergique pour les conduire. Il vint donc avec ceux d'Israël (1), et ils dirent au roi : « Ton père a rendu notre joug dur ; et toi, maintenant, allège le dur service de ton père et son joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. »

SOPHIE. — Que voulaient-ils dire par là ? Est-ce que Salomon avait traité durement son peuple ? Tu m'as dit que le peuple d'Israël n'avait jamais été aussi riche et aussi heureux que sous son règne,

(1) Israël en contraste avec Juda.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais Jéroboam et ses partisans cherchaient un prétexte pour se révolter contre Roboam. Ils voulaient faire croire que Salomon avait été un roi dur et sévère, qui avait accablé son peuple d'impôts et de travaux pénibles, ce qui n'était pas. Il est vrai qu'il avait levé des taxes pour bâtir et fortifier des villes (1), ainsi que pour le temple et ses palais. Mais la plus grande partie de l'argent venait des tributs que payaient les rois qui lui étaient soumis et des présents qui lui étaient faits. « Juda et Israël étaient nombreux, mangeant, buvant et se réjouissant » sous le règne de Salomon. C'est ce que la Bible dit. Et quant aux durs travaux, aux labeurs pénibles pour bâtir les villes et les édifices, c'étaient les descendants des Cananéens qui les faisaient, sous la direction d'Israélites choisis pour cela. Jéroboam le savait bien, puisqu'il avait été un de ceux-là. D'un autre côté, Salomon jugeait avec justice et punissait les méchants, et il avait raison. Mais cela ne plaisait pas à tous. Il y en a beaucoup qui aiment mieux être libres de suivre leurs penchants et redoutent des lois sévères. Ceux qui font le bien, n'ont pas lieu de craindre l'autorité, dit l'apôtre Paul (2).

SOPHIE. — Et que répondit Roboam ? Il me semble qu'à sa place, je leur aurais promis de gouverner avec bonté.

LA MÈRE. — Roboam fut très embarrassé. Il ne pouvait pas condamner la conduite de son père ; d'un autre côté, il semble avoir été d'un caractère incertain et timide (3). Il dit : « Allez-vous-en, et, dans trois jours, revenez vers moi. » Qu'aurait-il dû faire ?

(1) 1 Rois IX, 15-23. — (2) Romains XIII, 1-5.

(3) 2 Chroniques XIII, 7.

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il aurait dû demander à Dieu de le diriger.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. La vraie sagesse pour savoir comment on doit agir, se trouve auprès de Dieu (1). Roboam ne rechercha pas quelle était la pensée de Dieu. Il consulta les hommes. Il est vrai qu'il commença par s'adresser aux vieillards qui avaient vécu avec Salomon, et avaient appris de lui à agir sagement. « Comment dois-je répondre à ce peuple ? » demanda-t-il. « Si tu es bon et affable envers lui, » dirent les vieux conseillers, « et que tu lui dises de bonnes paroles, il te servira à toujours »

SOPHIE. — C'était un bon conseil, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; et Roboam eût été sage, s'il l'avait suivi. Mais soit orgueil et pour ne pas avoir l'air de céder à Jéroboam, soit incertitude d'esprit, il voulut consulter les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui.

SOPHIE. — C'était une folie ; comment pouvait-il penser que des jeunes gens auraient plus de sagesse que des vieillards ? (2)

LA MÈRE. — Hélas ! bien des jeunes gens aujourd'hui font comme Roboam. Ils aiment mieux suivre les conseils de leurs compagnons qui les entraînent à l'insoumission envers leurs vieux parents, et ils méprisent les avis de ceux-ci. Les jeunes gens dirent à Roboam : « Réponds ainsi à ce peuple : Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père. (C'était pour dire que son énergie était beaucoup plus grande que celle de son père.) Mon père a chargé sur vous un joug : j'ajouterai à votre joug ;

(1) Proverbes VIII, 14-16.

(2) Job XII, 12. « Chez les vieillards est la sagesse, et dans beaucoup de jours l'intelligence. »

il vous a corrigé avec des fouets, et moi je vous corrigerai avec des scorpions » (1).

SOPHIE. — Ainsi ils lui conseillaient d'être pour Israël un tyran dur et cruel. Mais les écouta-t-il ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Aveuglé par son orgueil, le pauvre Roboam fit au peuple et à Jéroboam cette folle réponse qui donnait à ses ennemis un beau prétexte pour se séparer de lui et le rejeter comme roi. Les tribus mécontentes profitèrent de l'occasion et dirent : « Nous n'avons rien à faire avec David ! A tes tentes, Israël ! » C'était le cri de révolte et de guerre poussé contre Roboam, descendant de David, et ceux qui seraient avec lui.

SOPHIE. — Est-ce que tous abandonnèrent Roboam ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Tu dois te rappeler que le prophète n'avait donné que dix morceaux de son manteau déchiré à Jéroboam. Selon la volonté de l'Éternel, deux tribus restèrent fidèles à Roboam : celle de Juda et celle de Benjamin. Les dix autres renoncèrent à le servir. Cependant Roboam avait peine à croire que ce fût sérieux. Il envoya vers les révoltés un de ses principaux officiers, Adoram, qui était préposé sur les levées soit d'hommes, soit d'argent. Mais les rebelles ne voulurent pas l'entendre et le tuèrent à coups de pierre, montrant par là qu'ils étaient bien décidés à ne plus obéir à Roboam. Celui-ci craignant pour sa vie, se hâta de monter sur un char, et s'enfuit à Jérusalem. La rupture était consommée.

SOPHIE. — Et Jéroboam, que fit-il ? Demanda-t-il qu'on le fit roi ?

LA MÈRE. — Il n'eut pas besoin de le demander. Toute l'assemblée le fit venir, et l'établit roi. Il était

(1) Fouet garni de pointes.

parvenu à ses fins ambitieuses. Mais tout cela arriva pour accomplir la parole de l'Éternel. Depuis ce moment il y eut deux royaumes : celui des dix tribus, nommé royaume d'Israël, et quelquefois Éphraïm, et le royaume de Juda. Mais dans la pensée de Dieu il n'y avait toujours qu'un *seul* peuple d'Israël, composé des douze tribus. La séparation en deux royaumes est ce que l'on nomme quelquefois le *schisme* des dix tribus. Ce mot veut dire déchirure ou division (1). Voudrais-tu maintenant me dire qui avait la meilleure part, Roboam ou Jéroboam ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'était celle de Roboam. Elle était plus petite ; mais il avait Jérusalem, la ville sainte, et le temple, la maison de Dieu, où l'on adorait l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Il n'y avait pas d'endroit plus glorieux, ni plus précieux, aux yeux de Dieu.

SOPHIE. — Malgré cela, je pense que Roboam devait être bien fâché d'avoir perdu une si grande partie de son royaume. Ne le regrettait-il pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais il ne pouvait en accuser que sa folie. Sans avoir consulté l'Éternel, il voulut reconquérir ce qu'il avait perdu, et, dans ce but, il rassembla une grande armée. Mais un homme de Dieu, un prophète, nommé Shemahia, vint lui dire : « Ainsi dit l'Éternel : Ne montez pas, et ne faites pas la guerre à vos frères, les fils d'Israël ; retournez chacun à sa maison, car c'est de par moi que cette chose a été faite. » Et ils obéirent à la parole de l'Éternel. Bien que séparés, ceux des dix tribus et ceux des deux autres, étaient toujours des frères.

(1) Le même mot est traduit par *déchirure*, en Matthieu IX, 16 ; par *division*, en Jean VII, 43 ; IX, 16 ; 1 Corinthiens I, 10 ; X, 18.

SOPHIE. — Et plus jamais les dix tribus ne se réunirent aux autres ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Les deux royaumes furent plutôt ennemis. Il viendra cependant un temps où de nouveau ils seront réunis. Ce sera un fils de David qui fera d'eux un seul royaume, ce sera le grand et glorieux Fils de David, Jésus. C'est ce qui est annoncé surtout et bien clairement par le prophète Ézéchiel (1) : « Je prendrai les fils d'Israël d'entre les nations où ils sont allés, et je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai entrer dans leur terre ; et je les ferai être *une seule nation* dans le pays, sur les montagnes d'Israël : un *seul roi* sera leur roi à tous ; et ils ne seront plus *deux nations*, et ils ne seront plus divisés en *deux royaumes*. Et mon serviteur David sera roi sur eux. » Voilà, mon enfant, ce que l'Éternel annonce pour les temps à venir, en faveur de son peuple terrestre.



Réponses aux questions du mois de décembre

Je transcrirai les réponses d'un jeune ami qui le premier me les a envoyées.

1^o C'est Nicodème qui vient trouver Jésus de nuit. (Jean III, 1, 2.)

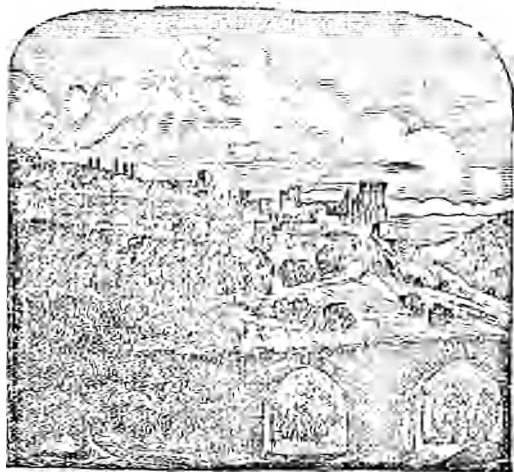
2^o Dans cette circonstance, Jésus lui donna deux enseignements, savoir qu'il faut être né de nouveau pour voir le royaume de Dieu, et que Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour que le monde soit sauvé par Lui (Jean III, 3, 5, 7 ; 16).

3^o Nicodème est encore mentionné dans deux autres occasions, Jean VII, 50-52 ; et dans le même évangile, chapitre XIX, 39.

Dans le premier de ces passages, on voit Nicodème prendre la défense de Jésus, sans se déclarer ouvertement comme son disciple.

Dans le second, il rend témoignage à Jésus ouvertement, non plus de nuit, et il apporte des parfums pour embaumer le corps de Jésus.

(1) Chapitre XXXVII, 15-28. J'engage mes jeunes lecteurs à lire avec soin cette intéressante prophétie.



SAMARIE]

Histoire des rois d'Israël depuis Jéroboam

JÉROBOAM

(1 Rois XII, 25—XIV, 20)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, comment le royaume d'Israël fut partagé ?

SOPHIE. — Oui, maman ; Roboam, le fils de Salomon, eut deux tribus, celles de Juda et de Benjamin, et Jéroboam eut les dix autres. Le royaume de Roboam fut appelé royaume de Juda ; celui de Jéroboam conserva le nom de royaume d'Israël.

LA MÈRE. — C'est bien cela, et c'est ainsi que

nous les trouvons presque toujours mentionnés dans les prophètes. Je te parlerai d'abord du royaume d'Israël. L'histoire de Jéroboam et des rois qui lui succédèrent est très triste, car aucun d'eux ne servit l'Éternel.

SOPHIE. — Quoi ! pas même Jéroboam à qui l'Éternel avait donné le royaume, en lui faisant de si belles promesses, s'il était fidèle ?

LA MÈRE. — Non. Jéroboam fut le premier à entrer dans une voie de péché où il entraîna le peuple d'Israël, et que tous ses successeurs suivirent. L'Écriture le rappelle d'une manière solennelle en parlant de chacun de ces rois, en disant : « Il marcha dans la voie de Jéroboam et dans son péché par lequel il avait fait pécher Israël. »

SOPHIE. — Quel fut donc ce péché de Jéroboam ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Il savait que c'est à Jérusalem que les fils d'Israël devaient aller trois fois l'an se présenter devant l'Éternel, pour offrir leurs sacrifices et présenter leurs offrandes, et il dit dans son cœur : « Si le peuple monte pour offrir des sacrifices dans la maison de l'Éternel à Jérusalem, il retournera à Roboam, roi de Juda, et ils me tueront. »

SOPHIE. — Mais puisque c'était l'Éternel qui avait donné le royaume à Jéroboam, et qui lui avait promis de le maintenir pourvu qu'il fût obéissant, il n'avait pas besoin de craindre que le peuple retournât à Roboam.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais Jéroboam était un homme incrédule, qui, par conséquent, n'avait point de confiance en Dieu. Il aima mieux suivre de mauvais conseils, et crut, dans sa sagesse toute charnelle, mais au fond diabolique, avoir trouvé un bon moyen pour empêcher son peuple d'aller à Jérusalem. Il fit deux veaux d'or qu'il plaça, l'un à Dan,

tout au nord de son royaume, l'autre à Béthel, tout au midi. Puis il dit au peuple : « C'est trop de peine pour vous d'aller sacrifier à Jérusalem : voici les dieux, ô Israël ! qui l'ont fait monter du pays d'Égypte. » Et c'est en cela que consista l'horrible péché de Jéroboam. Il entraîna et fit pécher Israël, en le détournant du vrai Dieu et en lui faisant adorer des idoles.

SOPHIE. — Il imitait ce qu'Aaron avait fait au désert.

LA MÈRE. — Peut-être y avait-il pensé, mais il aurait dû se souvenir du commandement que Dieu avait donné à son peuple : « Tu ne te feras pas d'images taillées et tu ne les adoreras pas » (1), et aussi se rappeler le châtiment que Dieu infligea aux adorateurs du veau d'or (2). Te souviens-tu d'une chose qui s'était passée à Dan longtemps auparavant ?

SOPHIE. — Oui, maman. Un homme de la tribu d'Éphraïm, nommé Michée, avait fait une idole avec de l'argent qu'il avait pris à sa mère, et des hommes de la tribu de Dan la lui prirent et allèrent s'établir au nord, dans la ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur tribu (3). C'est donc là que Jéroboam mit un des veaux d'or ?

LA MÈRE. — Oui, et c'était un lieu bien propre pour cela. L'idolâtrie en Israël avait commencé là, et s'y continua. Le prophète Amos, qui vivait environ 200 ans après Jéroboam, prononce un terrible châtiment contre les adorateurs de l'idole : « Ceux qui jurent par le péché de Samarie et qui disent : Dan, ton Dieu est vivant... ils tomberont et ne se relèveront pas » (4). Mais ce qui était encore plus affreux dans le péché de Jéroboam, c'était d'avoir placé un des veaux d'or à Béthel.

(1) Exode XX, 4, 5. — (2) Exode XXXII.

(3) Juges XVII, XVIII. — (4) Amos VIII, 14.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Ne te souviens-tu pas de ce que signifie le mot Béthel, et en mémoire de quel événement ce nom fut donné à cet endroit ?

SOPHIE. — Ah ! oui, maman. C'est là que Jacob eut ce songe si beau, quand il vit une échelle dressée sur la terre et dont le sommet touchait au ciel, et les anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle. Et l'Éternel se tenait là, et fit à Jacob la promesse de le garder partout où il irait. Et Jacob réveillé appela cet endroit Béthel, qui veut dire : « Maison de Dieu » (1). C'était, eu effet, bien mal à Jéroboam de profaner ainsi cet endroit consacré autrefois par la présence de l'Éternel.

LA MÈRE. — Amos prophétisa aussi contre l'idolâtrie commise à Béthel : « Je visiterai, dit l'Éternel, les transgressions d'Israël et je punirai les autels de Béthel » (2). Tu vois quelles calamités le péché de Jéroboam attira sur le peuple qui avait voulu l'avoir pour roi. Jéroboam méprisait l'Éternel, mais, dans sa pensée, il agissait habilement en mettant deux idoles semblables aux deux extrémités du pays. Il fallait répondre aux besoins religieux de tout le peuple, de manière à leur donner le moins de peine possible. Eh bien, ceux qui étaient le plus près de Dan iraient à Dan, et les autres à Béthel. Mais c'était là un calcul tout humain. Peut-on se donner trop de peine quand il s'agit du service de Dieu ? Faut-il regarder aux distances ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. J'ai entendu parler de personnes qui faisaient une ou deux lieues et plus pour assister aux réunions.

LA MÈRE. — Quand le cœur est avec le Seigneur, on ne craint pas un peu de fatigue. Continuons la

(1) Genèse XXVIII. — (2) Amos III, 14.

triste histoire du péché de Jéroboam. Aux nouveaux dieux qu'il avait faits, il fallait des sacrificateurs. Les sacrificateurs et les Lévites étaient fidèles ; ils ne voulurent pas servir ces idoles, et Jéroboam les repoussa. Alors ils abandonnèrent les villes et les possessions qu'ils avaient dans son royaume, et vinrent en Juda et à Jérusalem, et fortifièrent ainsi le royaume de Roboam (1).

SOPHIE. — C'était bien beau de leur part ; que fit alors Jéroboam ?

LA MÈRE. — Il choisit des sacrificateurs d'entre toutes les classes du peuple ; quiconque le désirait, il le consacrait, et il devenait sacrificateur des hauts lieux, c'est-à-dire des endroits où se rendait le culte idolâtre, qui était au fond rendu aux démons. Enfin, pour achever de détourner le peuple du culte de l'Éternel, Jéroboam établit une fête solennelle le huitième mois, le quinzième jour du mois, à l'instar de la fête des tabernacles. Tout cela, les idoles, les sacrificateurs, la fête, était imaginé par le cœur d'un homme qui ne craignait pas le vrai Dieu, comme une contrefaçon du culte dû à l'Éternel, et dans le but de tenir les âmes éloignées de ce Dieu saint. Au fond, c'était une œuvre de Satan.

SOPHIE. — C'est bien sérieux, chère maman. Mais Dieu ne dit-il rien à Jéroboam ?

LA MÈRE. — Dieu avertit toujours le méchant, afin qu'il se détourne de sa mauvaise voie, et il le fit d'une manière bien sérieuse à l'égard de Jéroboam. Le roi célébrait à Béthel la fête qu'il avait imaginée en son cœur, et se tenait devant l'autel pour faire fumer l'encens. C'était une fête qu'il faisait pour les fils d'Israël, peut-être pour imiter Salomon faisant la dédicace du temple. Le peuple

(1) 2 Chroniques XI, 13-17.

était là à l'entour, quand tout à coup, du milieu de la foule, surgit un homme qui s'avança vers l'autel. C'était un homme de Dieu venant de Juda et que l'Éternel envoyait. Il ne se prosterna pas devant l'autel, il ne s'adressa point au roi, mais, par la parole de l'Éternel, il cria contre l'autel : « Autel ! autel ! »

SOPHIE. — C'était bien étrange. Le peuple et le roi durent être bien surpris. Mais pourquoi parla-t-il à l'autel, plutôt qu'au roi et à ceux qui étaient là ?

LA MÈRE. — Parce que l'autel était le signe visible de l'idolâtrie à laquelle s'associaient le roi et le peuple. Et voici les paroles de l'homme de Dieu : « Autel ! autel ! ainsi dit l'Éternel : Voici, un fils naîtra à la maison de David ; son nom sera Josias, et il offrira sur toi les sacrificateurs des hauts lieux qui font fumer de l'encens sur toi, et on brûlera sur toi des ossements d'hommes » (1).

SOPHIE. — Les sacrificateurs ne furent-ils pas effrayés en entendant ces paroles ? Mais peut-être ne crurent-ils pas que c'était un homme de Dieu qui parlait ?

LA MÈRE. — L'Éternel le leur montra bientôt. L'homme de Dieu continua : « Voici le signe que l'Éternel a parlé : L'autel se fendra et la cendre qui est dessus sera répandue. » A ces mots, le roi, qui avait sa main au-dessus de l'autel pour offrir l'encens, s'irrita contre cet homme qui osait parler ainsi, et étendit son bras contre lui, en disant : « Saisissez-le. » Mais à l'instant sa main sécha et son bras, devenu comme une barre d'acier, ne put la ramener à lui. En même temps, l'autel se fendit et la cendre fut répandue.

(1) Les cadavres, les ossements d'hommes, étaient des choses impures. L'autel était ainsi traité comme une chose impure. (Nombres XIX, 11-22.)

SOPHIE. — Oh ! maman ; comme tous devaient être saisis de crainte !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. L'Éternel, le vrai Dieu de Béthel, était là et montrait sa puissance et son indignation contre le roi qui, méprisant les promesses qu'il lui avait faites, transgressait ses commandements et entraînait son peuple dans le mal.

SOPHIE. — Est-ce que Jéroboam ne se repentit et ne s'humilia pas ?

LA MÈRE. — Rien ne nous est dit que son cœur fut touché et sa conscience atteinte. La suite de sa vie montre le contraire. Mais, en ce moment, saisi d'effroi à la pensée qu'il serait désormais un misérable estropié, il dit à l'homme de Dieu : « Implore, je te prie, l'Éternel, ton Dieu, et prie pour moi, afin que ma main me soit rendue. »

SOPHIE. — Pourquoi Jéroboam ne pria-t-il pas lui-même ?

LA MÈRE. — C'est parce qu'il ne pouvait pas dire que l'Éternel était son Dieu. Il n'osait pas le prier, et quant à son veau d'or, il savait très bien que ce n'était « qu'un ouvrage de mains d'homme, un néant » (1), et qu'il ne pouvait rien pour lui.

SOPHIE. — Et l'homme de Dieu consentit-il à prier pour celui qui avait voulu le faire saisir ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'homme de Dieu pria pour son ennemi, et l'Éternel l'exauça pour donner à Jéroboam une nouvelle preuve de sa puissance.

SOPHIE. — Il me semble, maman, que c'était aussi une preuve de sa bonté, et que Jéroboam aurait dû le sentir et abandonner ses veaux d'or.

LA MÈRE. — Il avait un cœur trop orgueilleux pour le faire et craignait trop de voir le peuple lui

(1) Psaume XCV, 4-8 ; Ésaïe XLIV, 9-20.

échapper. Tout ce qu'il fit fut de vouloir récompenser l'homme de Dieu. Il lui dit : « Viens avec moi à la maison, et rafraichis-toi, et je te donnerai un présent. » Mais l'homme de Dieu répondit : « Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais pas avec toi ; et je ne mangerai pas de pain et je ne boirai pas d'eau dans ce lieu. Car l'Éternel m'a ainsi commandé : Tu ne mangeras pas de pain et tu ne boiras pas d'eau, et tu ne t'en retourneras pas par le chemin par lequel tu es allé. » Et c'est ainsi qu'il quitta le roi, et tel fut le début du règne de Jéroboam : le péché de désobéissance et d'idolâtrie, et le mépris des avertissements de l'Éternel.

SOPHIE. — Je ne comprends pas, maman, pourquoi l'homme de Dieu ne devait pas manger de pain, ni boire d'eau à Béthel, et pourquoi il ne devait pas reprendre le même chemin ?

LA MÈRE. — Un homme de Dieu doit rester tout à fait séparé du mal, voilà pourquoi celui-ci ne pouvait rien accepter de ceux qui se rebellaient contre l'Éternel. Ç'aurait été participer à leur péché. Il y a dans le Nouveau Testament des défenses semblables. Ainsi, l'apôtre Paul dit que, quand un homme a été exclu d'une assemblée à cause d'un péché, il ne faut pas même manger avec lui ; et l'apôtre Jean dit que l'on ne doit pas recevoir dans sa maison, ni même saluer celui qui apporte de mauvaises doctrines, « car, dit-il, celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres » (1). Tu vois, mon enfant, combien nous devons avoir soin de rester à part du mal. Paul dit aussi : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les » (2).

SOPHIE. — Mais pourquoi l'homme de Dieu devait-il prendre un autre chemin pour retourner ?

(1) 1 Corinthiens V, 11 ; 2 Jean 10. — (2) Éphésiens V, 11.

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, que c'est parce qu'en venant à Béthel, il était chargé d'un message solennel de jugement contre le mal, ce qui devait peser sur son cœur, et qu'en retournant en Juda, il revenait avec joie au lieu de la bénédiction. Ces deux chemins différents marquaient les dispositions différentes de son cœur en allant et en revenant. Nous verrons une autre fois la suite de l'histoire de l'homme de Dieu.

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander une chose. La menace contre l'autel s'accomplit-elle bientôt après ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ce fut longtemps après, quand il n'y avait plus de roi, ni de royaume d'Israël, 350 ans après Jéroboam. L'autel et l'idolâtrie continuèrent à Béthel, après la destruction du royaume, et cela nous montre jusqu'où vont les conséquences d'un seul péché. S'il plaît au Seigneur, nous lirons plus tard l'histoire du pieux roi Josias qui accomplit la parole de l'Éternel, cette parole qui « est établie à toujours dans les cieux » (1).



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LE CHRISTIANISME INTRODUIT EN IRLANDE

ET EN ÉCOSSE (suite)

L'œuvre commencée en Irlande par Patrick continua à se développer après sa mort, et l'on put voir alors se manifester pleinement les fruits de son

(1) Psaume CXIX, 89.

ministère. L'Irlande, au commencement du 6^me siècle, nous est décrite comme une contrée bénie, siège de la pure doctrine chrétienne, de la piété et de la paix, ce qui lui avait valu le nom d'« Ile des saints. » Les monastères, où l'on étudiait diligemment les Écritures, étaient remplis de moines pieux qui, ne trouvant pas autour d'eux un champ d'activité assez vaste, et animés d'un ardent amour pour les âmes des pauvres païens, quittaient leur pays sous la conduite de quelque chef aimé, et allaient prêcher l'Évangile au loin. Telle fut la mission de Colomba. Mes jeunes lecteurs doivent se rappeler qu'à cette époque une grande partie de l'Europe était encore habitée par des peuples païens et barbares.

Colomba naquit en Irlande vers l'an 521 ; il vivait donc près de deux siècles après Patrick. Il était de sang royal, mais il avait estimé la croix de Christ plus qu'une position élevée dans le monde, et s'était tourné vers le Dieu Sauveur. Colomba sentait profondément combien il était important de répandre l'Évangile dans les contrées où il était encore ignoré. Sa pensée se portait surtout vers l'Écosse, ce pays d'où Succat était venu apporter en Irlande la bonne nouvelle du salut, mais qui était maintenant livré aux sauvages Pictes et Scots. « J'irai, » dit Colomba, « prêcher en Écosse la parole de Dieu. »

Il communiqua son dessein à quelques amis chrétiens, et ceux-ci, non seulement l'approuvèrent, mais se déclarèrent prêts à l'accompagner. C'était en l'an 565. Mais comment accomplir leur projet ? Les communications entre les différents pays n'étaient pas faciles comme de nos jours. Trouveront-ils un navire qui veuille les transporter où ils désirent aller ? Ils ne se laissent pas arrêter par la difficulté ; Colomba et ses douze compagnons, qui savaient sans doute comment les pêcheurs et les pirates

construisaient leurs barques, descendent au bord de la mer, et là font, avec des branches de saule entrelacées, un grossier esquif qu'ils recouvrent de peaux de bêtes. Ils quittent l'Irlande sur cette frêle embarcation, sous la conduite du Seigneur, et, après une longue et périlleuse navigation, les intrépides missionnaires atteignent l'archipel des Hébrides. Des pirates, non moins audacieux, sillonnaient aussi ces mers orageuses, mais c'était pour porter au loin le pillage et le meurtre ; les humbles et paisibles serviteurs de Christ exposaient leur vie pour apporter aux misérables païens le salut et la vie éternelle. Colomba s'arrêta près des stériles rochers de Mull, au sud des fameuses grottes basaltiques de Staffa, dans une petite île que l'on nomma I-colm-kill, ou île de la cellule de Colomba. Mais elle est plus connue sous le nom de Iona ou Jishona, ce qui veut dire île sainte (1). Des druides (2), chassés autrefois de la Gaule et de la Bretagne par les Romains, s'étaient réfugiés dans ces îles. Il y en avait encore à Iona quand Colomba y aborda, et, joints aux indigènes, ils témoignèrent d'abord aux nouveaux venus des sentiments hostiles. Mais peu à peu l'opposition cessa, et Conall, le roi des Pictes, donna à Colomba l'île de Iona.

Colomba y érigea une chapelle et fonda un monastère qui acquit une si grande réputation que, pen-

(1) Mes jeunes lecteurs trouveront aisément ces endroits sur une carte des Îles Britanniques.

(2) Prêtres de la religion sanguinaire des Gaulois et des Bretons. Les druides, dans l'accomplissement de leurs rites religieux, immolaient souvent des victimes humaines. Ils enseignaient cependant l'immortalité de l'âme et une existence après cette vie. C'est dans ces croyances que les Gaulois puisaient le mépris de la mort qui les caractérisait.

dant des siècles, on le regarda comme la lumière du monde occidental. De toutes parts on s'y rendait, et de là des hommes pleins de zèle et de foi allèrent, en bravant les difficultés et en supportant bien des privations, répandre l'Évangile au loin, chez les Pictes d'Écosse, les Celtes et les Saxons de la Grande Bretagne. Colomba était un zélé serviteur du Seigneur, vivant en la présence de Dieu, traitant durement son corps, couchant sur la terre nue, mais portant toujours partout une figure rayonnante d'amour, et sur laquelle se peignaient la joie et la sérénité qui remplissaient son âme. Il ne voulait pas qu'aucun moment fût perdu pour le service de Dieu. Il consacrait tout son temps à prier, à lire, à écrire, à enseigner et à prêcher la parole de Dieu. A son exemple, les moines s'adonnaient à la lecture, à la méditation et à la prière. Mais ils ne se bornaient pas à cela ; ils se livraient à des travaux manuels, à la culture des champs et des jardins, et se nourrissaient des fruits du travail de leurs mains. Ils étaient ainsi en exemple aux habitants de Iona et des îles voisines, leur apprenant à cultiver leurs terres, tout en leur faisant connaître le chemin du salut. L'île ayant été donnée à Colomba, il y faisait régner l'ordre et la plus stricte moralité. Colomba résidait habituellement à Iona, mais de là il visitait les autres îles et l'Écosse. Avec une infatigable activité, il allait de maison en maison et de royaume en royaume, annonçant Christ, et faisant l'œuvre d'un évangéliste parmi les Pictes et les Scots encore barbares. Le roi des Pictes fut converti, ainsi qu'un grand nombre de ses sujets. Pendant quarante-trois ans, Colomba poursuivit ainsi son ministère, exerçant, par sa sagesse, sa vie sainte et son dévouement, une grande influence sur les gens de toutes les classes et de toutes les conditions. Mais son

affaire principale était de former des hommes capables de porter l'Évangile au près et au loin. Pour cela, de précieux manuscrits furent transportés à Iona, et peu à peu s'y forma une bibliothèque qui devint célèbre. Les moines pouvaient ainsi s'instruire, mais les Écritures étaient toujours leur principale étude. Colomba mourut en 597, après une vie toute consacrée au service du Seigneur.

Le christianisme que l'on trouvait à Iona et dans les contrées évangélisées par ses missionnaires, était bien différent du système religieux qui prévalait toujours plus dans d'autres parties de l'Europe, sous l'influence et l'autorité croissante des prêtres et surtout de l'évêque de Rome, qui aspirait à la domination spirituelle universelle ; système qui tendait à remplacer le culte en esprit et en vérité par des formes et des cérémonies mêlées d'idolâtrie et de superstitions. Bien qu'à Iona il y eût certaines formes, ce n'était pas en elles que l'on cherchait le salut. Parmi ces chrétiens, il y avait à la tête des églises des anciens ou presbytres, et des évêques ou surveillants, mais ces deux charges étaient presque les mêmes. Iona était présidée par un simple ancien. Les missionnaires qui allaient évangéliser portaient le titre d'évêques et étaient mis à part par l'imposition des mains des anciens. Mais ce n'était pas une consécration humaine qui faisait un ancien, un évêque, ou un missionnaire. « C'est l'Esprit Saint, » disait Colomba, « qui fait un serviteur de Dieu. » (Voyez Actes XX, 17, 28.) (1) L'enseignement donné par les anciens était simple : « La Sainte Écriture, » disaient-ils, « est la règle unique de la foi. Il n'y a dans les œuvres aucun

(1) Évêque signifie surveillant, et, en comparant les passages cités, on voit que les anciens étaient des évêques ou surveillants.

mérite ; n'attendez votre salut que de la grâce de Dieu. Gardez-vous d'une religion qui consiste dans des pratiques extérieures ; conserver un cœur pur devant Dieu vaut mieux que s'abstenir des viandes. Jésus-Christ est l'unique chef de l'Église. Les évêques et les presbytres sont égaux. Ils doivent être maris d'une seule femme et tenir leurs enfants dans la soumission. » Vous le voyez, mes jeunes amis, ce sont les enseignements que nous trouvons dans la parole de Dieu, et spécialement dans les épîtres de Paul.

Après Colomba, les culdées, ces chrétiens qui, vous vous le rappelez, s'étaient réfugiés dans les Hébrides, conservèrent les institutions du pieux serviteur de Dieu, et un long temps s'écoula avant que la Rome papale réussit à les assujettir à son joug et à ses erreurs. Combien il est précieux de voir la lumière de la vérité continuer à briller au sein des ténèbres qui, peu à peu, envahissaient la chrétienté ! Un grand zèle missionnaire se montrait toujours à Iona. Des serviteurs de Dieu parlaient pour évangéliser, non seulement en Écosse et dans la Grande Bretagne, mais aussi sur le continent parmi les peuples restés païens.

C'est ainsi que Colomban, qu'il ne faut pas confondre avec Colomba, bien qu'ils vécussent à peu près dans le même temps, « sentant, » dit un auteur, « brûler dans son cœur le feu que le Seigneur est venu allumer sur la terre, » résolut d'aller porter l'Évangile jusqu'au delà des frontières de l'empire des Francs. Né en Irlande, il avait passé ses premières années à Iona, puis avait été dans le grand et célèbre couvent de Bangor, en Irlande. Il partit de là, en l'an 590, avec douze missionnaires, et se rendit dans les Gaules. La renommée de sa piété était arrivée aux oreilles de Gontran, roi des Bour-

guignons, qui l'engagea à s'arrêter dans son pays. Mais Colomban refusa, et alla s'établir dans la contrée des Vosges, encore inculte et presque inaccessible. Là, les missionnaires, au milieu des grossiers habitants de ce pays, qui les regardaient avec défiance, eurent d'abord à souffrir de grandes privations, ne trouvant souvent pour se nourrir que des herbes sauvages, des écorces d'arbres et quelques poissons. Graduellement cependant, les farouches indigènes s'adoucirent à leur égard. La vie sainte et dévouée de ces moines étrangers leur inspira du respect. Ils leur apportèrent des vivres, et croyant que leurs prières avaient une grande efficacité, ils réclamèrent leurs intercessions auprès de Dieu. Bientôt une foule d'entre eux se convertirent, et Colomban érigea en divers endroits des monastères, où régnait une discipline sévère en même temps qu'une profonde piété.

Colomban, en fidèle serviteur de Dieu, ne craignait pas, à l'exemple de Jean le Baptiseur autrefois, de reprendre les grands de la terre à cause de leurs péchés. Alors régnait en Bourgogne, Thierry II, le petit-fils de Gontran. Ce roi, soutenu et encouragé par son aïeule Brunehaut, fameuse par ses crimes, menait une vie des plus dissolues. Il se rendait cependant souvent auprès de Colomban pour solliciter ses prières, croyant peut-être par là expier ses péchés. Mais l'homme de Dieu se mit à le reprendre sérieusement, à cause de ses débordements, et le roi promit de se corriger. Mais Brunehaut l'excita contre le serviteur du Seigneur, et fit tout pour perdre celui-ci. Colomban, sachant qu'elle préparait des embûches contre lui, se rendit à la maison royale où, étant arrivé, il ne voulut pas entrer. Ayant appris qu'il était là, le roi lui envoya des présents pour l'honorer. Mais Colomban les refusa

en disant : « Le Très-Haut réproouve les dons de l'impie ; son serviteur ne peut pas les accepter. » Le roi et Brunehaut effrayés, vinrent le supplier de leur pardonner, promettant de s'amender. Mais bientôt ils retombèrent dans leur vie de péché, et, pour se débarrasser des avertissements de l'homme de Dieu, Thierry, n'osant le faire mourir, le chassa de son royaume et le fit conduire à Nantes, où Colomban s'embarqua pour l'Irlande. Une tempête ayant repoussé le navire sur les côtes de Bretagne, Colomban vit en cela un signe que le Seigneur voulait qu'il continuât sa mission sur le continent. Il se rendit en Suisse et resta quelque temps sur les bords du lac de Constance, évangélisant, avec son fidèle compagnon Gall, les idolâtres de ces contrées. Puis il passa en Italie, où il annonça l'Évangile aux Lombards dont il baptisa le roi, à Milan. Il mourut en l'an 616, au monastère de Bobbio qu'il avait fondé. Il s'opposa toujours aux prétentions du pape, ou évêque de Rome.

Quand Colomban partit pour l'Italie, il dut laisser son disciple Gall qui était tombé malade. Gall resta en Suisse, et, plus tard, annonça l'Évangile aux habitants encore païens de ce pays, dans leur propre langue, et un grand nombre furent convertis. Il fonda le célèbre monastère qui porte son nom, et est considéré comme l'apôtre de la Suisse. Il mourut en l'an 627.

Vous voyez, mes jeunes amis, comment le christianisme, par le zèle et le dévouement de ces moines venus d'Écosse et d'Irlande, se répandit dans les Pays-Bas, la Gaule, la Suisse, une partie de l'Allemagne et le nord de l'Italie. Ces chrétiens, libres du joug de l'église romaine, firent plus que celle-ci pour faire connaître l'Évangile dans l'Europe centrale. Malheureusement, profitant de l'ignorance des

temps qui suivirent, l'église de Rome finit par entraîner les populations dans ses erreurs et les fit passer sous sa domination. L'Écosse et l'Irlande n'y échappèrent pas ; elles succombèrent après bien des luttes, et il ne resta que quelques faibles foyers de lumière, épars çà et là, jusqu'aux jours de la Réformation. Je vous en parlerai, s'il plaît au Seigneur.

« Venez à moi. »

Souvent, bien souvent, le Seigneur invite à venir à Lui pour que l'on soit heureux. Les plus jeunes ne sont pas exceptés. Un jour, de tendres mères lui amenaient leurs petits enfants pour qu'Il les bénit. Et les disciples ne voulaient pas le permettre, pensant, sans doute, que de petits enfants étaient trop peu de chose pour occuper leur Maître. Mais Jésus dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas. » Et il les prit dans ses bras et les bénit. Quel tendre et bon Sauveur, n'est-ce pas ? Il vous aime, il voudrait vous prendre dans ses bras, comme un berger prend les agneaux ; c'est pourquoi Il vous dit : « Venez à moi. » Qu'il fait bon d'être porté dans les bras de Jésus, le Sauveur tout-puissant, d'être là tout près de son cœur. On peut dire alors :

« Quel ennemi peut m'approcher
Sous ton bras protecteur ? »

Venez donc sans tarder vous y abriter.

Une petite fille de huit ans était venue à Jésus ; elle l'aimait et était tout heureuse. Elle aurait voulu que son frère vînt aussi au Sauveur, et voici ce qu'elle lui écrivait : « Mon cher G... j'espère que tu

te portes bien, et j'espère aussi que tu sens le besoin du Sauveur. Crois seulement que Jésus est mort pour toi ; c'est si simple. Viens à Lui ; confesse Lui tes péchés et Il te pardonnera. Pense combien ce serait terrible pour toi, si tu ne crois pas en Jésus, d'être jeté loin de Lui dans les ténèbres de dehors. Viens donc à Lui maintenant. N'attends pas à demain. Demain ne viendra peut-être pas. Combien ce serait triste, si nous allions tous au ciel, et que toi tu restes dehors. »

Elle était venue à Jésus et aurait voulu que ceux qu'elle aimait vissent comme elle. Êtes-vous comme cette petite fille ?

Et pour vous montrer que même les tout petits enfants peuvent venir à Jésus, le connaître et l'aimer, je veux vous parler du petit Pierre. Il n'était pas bien âgé ; il n'avait que trois ans et demi, mais déjà il disait : « J'aime Jésus, parce qu'Il est mort pour moi. J'aime bien papa et maman, mais j'aime Jésus davantage. » Il mettait toujours Jésus avant tout. Il aimait à parler de Lui et à chanter de petits cantiques où le nom de Jésus se trouvait. Un jour il avait été désobéissant, ce qui avait beaucoup chagriné sa bonne maman. Bientôt après, il vint près d'elle et lui dit : « J'ai demandé à Jésus qu'Il ne me laisse plus écouter Satan. » Une autre fois qu'il était gravement indisposé, son père lui demanda un matin comment il allait. Pierre lui répondit avec un gentil sourire : « Je vais mieux ; j'ai demandé à Jésus de me faire aller mieux. Mais s'Il ne l'avait pas fait, cela ne m'empêcherait pas de l'aimer. »

Vous voyez que le petit Pierre était vraiment venu à Jésus, qu'il le connaissait et l'aimait. Mais le Seigneur allait bientôt prendre près de Lui, dans le ciel, son petit agneau. Il tomba très gravement malade ; il souffrait beaucoup, et était presque inca-

peble de parler ; mais il avait toujours l'air heureux. Il aimait beaucoup que son père chantât le cantique

« Il est un pays magnifique, »

ou bien

« Oh ! quelle paix parfaite
Dans tes bras, ô Jésus ! »

On le voyait remuer ses petites lèvres en suivant le chant. Sa maman lui avait dit un jour qu'en quittant ses bras, il irait dans les bras de Jésus. Il ne l'oublia pas ; car lorsque ses derniers moments furent venus, il voulut absolument que sa maman le prit dans ses bras, et alors il s'endormit paisiblement pour aller près de Celui qu'il aimait. Il n'avait que quatre ans.

Cher jeune enfant qui lis ou entends lire ces lignes, es-tu venu à Jésus comme le petit Pierre ? Aimes-tu comme lui Celui qui est mort pour toi ?

O mes chers jeunes amis, encore une fois, venez au Sauveur. Que l'année qui commence, et dont vous ignorez la fin, vous voie être devenus des agneaux du bon Berger !

Jésus, le Berger

Jésus fait paître ses troupeaux
Près des rives fleuries ;
Il prend soin des faibles agneaux,
Et les conduit aux clairs ruisseaux
Où ses brebis sont rafraîchies.
Jésus fait paître ses troupeaux
Près des rives fleuries.

Jésus les garde et les soutient
Dans sa grâce infinie ;
Et, si parfois l'ennemi vient,
Il les défend, car ils sont siens :
Il a donné pour eux sa vie.
Jésus garde et défend les siens
Dans sa grâce infinie.

Jésus éclaire, aux sombres jours,
 Les siens dans leur détresse.
 Il est leur force et leur secours,
 Près d'eux Il demeure toujours
 Dans son immuable tendresse.
 Jésus éclaire, aux sombres jours,
 Les siens dans leur détresse.

Jésus conduira ses troupeaux
 A la céleste rive.
 Alors brebis, tendres agneaux,
 S'abreuveront aux pures eaux
 Du fleuve cristallin d'eau vive.
 Jésus conduira ses troupeaux
 A la céleste rive.

Devant le trône de l'Agneau,
 Tous Lui rendront hommage.
 Grands et petits du seul troupeau,
 Ils diront dans un chant nouveau :
 Gloire à Toi, Jésus, d'âge en âge!
 Oui, gloire à Toi, divin Agneau ;
 Nous te rendons hommage !

Questions pour le mois de février

Cherchez les noms :

- 1° D'un grand capitaine qui fut tué par une femme.
- 2° D'un ami d'Agur.
- 3° D'un fidèle compagnon de David, bien qu'il ne fût pas Israélite.
- 4° D'une des femmes qui vint pour embaumer le corps du Seigneur.
- 5° Un nom de femme porté par plusieurs personnes différentes dans le Nouveau Testament. Citez-les et dites quelque chose de chacune.
- 6° Le nom d'un chrétien de Rome à qui Paul envoie une salutation.
- 7° Le nom d'un fils d'Aaron.

Les initiales de ces sept noms forment une invitation que Jésus vous adresse aujourd'hui, comme il l'adressa autrefois à certaines personnes. Trouvez à quelles personnes et citez les passages.

Je suis heureux, mes jeunes amis, d'avoir vu, l'année passée, un bon nombre d'entre vous s'appliquer à répondre aux questions proposées. Que le Seigneur vous encourage à le continuer.



« Quiconque »

« J'ai quatorze ans, » écrivait l'auteur de l'article qui suit, mais ce n'est pas ce qui doit m'empêcher d'écrire quelques lignes qui pourront conduire quelque jeune âme à être sauvée. »

Mon cher lecteur.

Avez-vous jamais lu le 16^{me} verset du troisième chapitre de l'évangile de Jean ? Si non, prenez votre Bible et lisez-le. Vous trouverez qu'il dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Le Seigneur Jésus est venu ici-bas afin de mourir pour nous. Nous étions de pauvres misérables pécheurs perdus, et la colère de Dieu était près de tomber sur nous, mais Christ s'est offert et s'est mis à notre place, et la colère qui nous était due, est tombée sur Lui. Il y a un petit cantique qui dit :

« Il savait que j'étais coupable
 Et que Dieu devait me punir ;
 Mais, dans son amour ineffable,
 Il dit : Pour toi je veux souffrir. »

Et ainsi il est venu sur la terre, et il allait de lieu en lieu guérissant les malades, ressuscitant les morts, plein de bonté et de douceur. Et cependant des hommes cruels l'ont cloué sur la croix. Nous lisons que, quand Pilate demanda au peuple qui il devait relâcher, tous crièrent : « Non pas celui-ci, mais Barabbas. » Or ce Barabbas était un brigand, un criminel insigne, et cependant il fut relâché, tandis qu'ils crucifièrent Jésus, qui n'avait jamais rien fait de mal. Et tout cela, il le souffrit pour nous ; ainsi nous voyons bien que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

Le mot *quiconque* renferme tout le monde, riche ou pauvre, grand ou petit, n'importe ce qu'ils ont été ; cela signifie chacun.

Il y avait un vieil homme qui alla une fois à une petite réunion d'évangélisation. Le prédicateur avait pris pour texte Jean III, 16. Le vieil homme ne pouvait pas arriver à comprendre ce que signifie le mot « *quiconque*, » et tandis que le lendemain il labourait son champ, il se creusait la cervelle pour savoir ce que cela voulait dire. Un petit garçon, revenant de l'école, passa près de lui en sifflant gaiement, quand le vieil homme l'appela et lui dit :

— Hé ! mon garçon, peux-tu me dire ce que veut dire « *quiconque* » ?

Le garçon se gratta la tête et, après un moment de réflexion, il dit : « Eh bien, je ne sais pas ; à moins que cela ne signifie *vous, moi, ou quelqu'un d'autre.* »

— C'est cela, c'est cela, dit le vieil homme, et dès ce jour il devint un chrétien. Et, cher lecteur, ce mot *quiconque* vous renferme aussi. Ce n'est pas un bien long mot, mais il a une grande signification.

Il y a deux « quiconque, » le premier en Jean III, 16 : « Afin que *quiconque* croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle, » et l'autre, en Apocalypse XX, 15 : « Si *quelqu'un* (ou quiconque) n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. »

Quelle chose terrible ce serait, si vous étiez jeté dans l'étang de feu ! Pensez-y. Vous ne pourriez pas dire comme le pauvre garçon bohémien : « *Personne ne me l'avait jamais dit.* » Nulles bonnes œuvres ne vous ouvriront le ciel ; vous n'avez rien à faire pour cela. Oh ! ne remettez pas à un autre jour de croire en Jésus ; ne dites pas comme tant d'autres : « J'ai bien le temps. » Vous ne l'avez pas. C'est maintenant le temps agréable ; c'est maintenant le jour du salut ; demain sera peut-être trop tard, ne négligez pas le moment favorable.

Prends le salut quand il se trouve ;
Saisis-le *maintenant* et tu seras heureux.

Christ a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

Si quelqu'un de mes lecteurs était conduit à demander : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » la Bible donne une réponse très claire. « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » R.

Puissent les jeunes lecteurs de la *Bonne Nouvelle* prêter l'oreille à l'appel de quelqu'un qui, jeune comme eux, connaissait et aimait le Seigneur Jésus, et avait à cœur d'amener d'autres jeunes âmes à Lui !

Histoire du royaume d'Israël

JÉROBOAM, LE PREMIER ROI

L'HOMME DE DIEU DÉSOBÉISSANT

(1 Rois XIII, 11-32)

LA MÈRE. — Ainsi que je te l'ai dit, Sophie, nous continuerons l'histoire de l'homme de Dieu qui vint de Juda. Il avait refusé l'invitation et les présents du roi et s'en était allé par un autre chemin que celui qu'il avait pris en venant. Jusque-là, il avait été obéissant à la parole de l'Éternel, et sans doute il était heureux d'avoir accompli fidèlement sa mission. Mais il aurait dû avoir hâte de se retrouver sur le territoire de Juda, et ne se reposer que là, loin d'un endroit souillé par l'idolâtrie. Au lieu de cela, il s'assit sous un térébinthe, à peu de distance de Béthel.

SOPHIE. — Mais, maman, il était sans doute fatigué, c'était bien naturel qu'il se reposât un peu.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'était naturel, mais très dangereux. Il était sur le territoire de Satan, et tu vas voir que l'ennemi en profita pour le tenter et le séduire. Si un enfant s'arrête auprès de compagnons qui font le mal, ou disent de mauvaises paroles, Satan le tentera et il sera en grand danger d'être entraîné à faire comme eux. Il doit s'en aller vite loin d'eux. L'apôtre Paul disait aux Corinthiens : « Fuyez l'idolâtrie » (1). Il faut donc fuir le mal, s'en éloigner autant que possible, en avoir une horreur profonde (2). Tu verras maintenant combien l'homme

(1) 1 Corinthiens X, 14. — (2) Romains XII, 9.

de Dieu eut tort de s'arrêter. Il y avait un certain vieux prophète qui habitait Béthel. Était-ce un vrai prophète ? Cela ne nous est pas dit, mais ce qu'il fit nous montre que c'était un très méchant homme. D'abord la place d'un prophète, à moins que Dieu ne l'eût envoyé, n'était pas à Béthel où le roi avait dressé une idole. Ensuite, si lui n'était pas à la fête que le roi célébrait en l'honneur du veau d'or, il y avait laissé aller ses fils. Il n'avait pas dit comme Josué : « Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel » (1). Et il y a là pour les parents aujourd'hui une leçon sérieuse. On ne voit pas un veau d'or dressé pour qu'on l'adore. Mais le monde, ennemi de Dieu et gouverné par celui qui est appelé le prince de ce monde, a ses fêtes, ses bals, ses théâtres, ses expositions, et voudrais-je y conduire mes enfants ? Non, ma chère Sophie. Ce n'est ni la place de chrétiens, ni celle de leurs enfants.

SOPHIE. — Je le sais bien, chère maman, et je n'y serais pas heureuse, car le Seigneur Jésus ne pourrait pas être là avec moi.

LA MÈRE. — La présence des fils du vieux prophète à la fête idolâtre fut cause d'un autre mal. Ils racontèrent à leur père tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Cela aurait dû parler à la conscience du vieillard, n'est-ce pas ? Eh bien, au contraire. Il lui vint à l'esprit une très mauvaise pensée ; celle de détourner l'homme de Dieu de son chemin d'obéissance. Il s'informa auprès de ses fils de la route qu'avait prise l'homme de Dieu, fit seller son âne, s'en alla et trouva celui qu'il cherchait assis sous le térébinthe. Tu vois donc que, sans cet arrêt de l'homme de Dieu, le méchant vieux prophète ne l'aurait pas atteint. « Es-tu l'homme de Dieu venu

(1) Josué XXIV, 15.

de Juda ? » lui dit-il. Et il répondit : « C'est moi. » Il ne se méfiait pas d'un vieillard d'apparence vénérable. Celui-ci lui dit : « Viens avec moi à la maison et mange du pain. »

SOPHIE. — Il savait pourtant que l'Éternel avait défendu à l'homme de Dieu de manger dans cet endroit. Pourquoi donc faisait-il cela ?

LA MÈRE. — C'était pour se donner l'apparence d'être approuvé par l'homme de Dieu qui avait fait des miracles. Il pensait ainsi acquérir de l'autorité à Béthel et avoir une bonne raison pour y habiter.

SOPHIE. — Est-ce que l'homme de Dieu accepta son invitation ?

LA MÈRE. — D'abord il refusa, en rappelant ce que l'Éternel lui avait commandé. Alors le vieux prophète lui dit : « Moi aussi je suis prophète, comme toi, et un ange m'a parlé par la parole de l'Éternel, disant : Fais-le revenir avec toi à la maison, et qu'il mange du pain et boive de l'eau. » C'était un affreux mensonge. C'était le diable qui lui avait mis cela au cœur, et non un ange qui lui avait parlé. C'est ainsi qu'il est dit que « Satan lui-même se transforme en ange de lumière » (1). Et comme c'est triste de voir un vieillard jouer ce rôle de séducteur. C'était pour l'homme de Dieu une terrible tentation. Qu'aurait-il dû faire ?

SOPHIE. — Ah ! chère maman, s'en tenir à la parole de l'Éternel qui lui avait parlé directement, et ne pas se fier à la parole d'un homme qui pouvait lui mentir.

LA MÈRE. — Tu as tout à fait raison, mon enfant. Malheureusement pour lui, l'homme de Dieu ne s'en tint pas à la parole de Dieu, et crut le vieux prophète, ne pensant pas qu'un homme si respectable

(1) 2 Corinthiens XI, 14.

voulût le tromper. Il fit comme Ève qui crut Satan plutôt que Dieu. Et c'est toujours ainsi que le mal s'introduit dans le monde. Nous avons la parole de Dieu, il faut nous attacher à elle ; nulle parole d'un homme, si savant, si éloquent soit-il, ne peut l'annuler et ne doit nous en détourner. Dieu ne revient pas non plus sur ce qu'il a dit. Tu comprends bien qu'après avoir défendu à l'homme de Dieu de manger à Béthel, il ne pouvait pas lui dire : Mange à Béthel. Si l'on croit l'homme plutôt que Dieu, on marche à la ruine.

SOPHIE. — Et je me rappelle, maman, que c'est en restant attaché à la parole de Dieu, que Jésus remporta la victoire sur Satan.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. L'homme de Dieu revint donc à Béthel et s'assit à table avec le vieux prophète. Il était sans doute bien aise d'apaiser sa faim et sa soif, et de se reposer un peu. Mais son repos fut de courte durée. Tout à coup la parole de l'Éternel vint au vieux prophète, comme autrefois au méchant Balaam. Il cria à l'homme de Dieu désobéissant : « Ainsi a dit l'Éternel : Parce que tu as été rebelle à la parole de l'Éternel, et que tu n'as pas gardé le commandement que l'Éternel ton Dieu t'avait commandé, ton cadavre n'entrera pas dans le sépulcre de tes pères. » Être enterré dans une terre étrangère, loin des siens, était considéré comme un châtiment douloureux. Ainsi le vieux prophète fut obligé, malgré lui, de confesser son odieux mensonge ; mais combien l'homme de Dieu dut être saisi en entendant ces paroles qui lui montraient sa faute, et comme il dut regretter d'avoir écouté un homme et de n'avoir pas été obéissant à l'Éternel ! Mais c'était trop tard, la sentence était prononcée et allait être exécutée, plus tôt que l'homme de Dieu ne se le figurait. Le repas dut

s'achever bien tristement ; mais enfin l'homme de Dieu partit monté sur son âne. Il n'était pas encore loin de la ville qu'un lion le rencontra sur le chemin et le tua. Peut-être le pauvre homme, voyant le lion, voulut-il fuir, pensant que l'animal féroce s'attaquerait plutôt à l'âne. Mais non, c'était contre lui que Dieu avait envoyé le lion qui le tua sans le dévorer, et ne fit rien à l'âne qui même ne s'enfuit pas. Les deux animaux étaient donc là comme des gardiens près du cadavre.

SOPHIE. — Quelle scène merveilleuse ! Comme elle nous montre bien la puissance de Dieu sur ses créatures !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et ce fut un nouveau témoignage que l'Éternel rendait contre le peuple idolâtre qui, au lieu d'obéir à sa parole, obéissait à la voix de Jéroboam. Le jugement de Dieu sur l'homme désobéissant ne resta pas secret. Des hommes passèrent sur le chemin et virent cette chose doublement étonnante. Le lion ni l'âne ne bougèrent point, et les hommes rapportèrent à Béthel ce qu'ils avaient vu. Personne ne savait qui était cet homme tué, et sans doute personne ne se souciait d'y aller voir. Mais le vieux prophète comprit tout de suite de qui il s'agissait et dit : « C'est l'homme de Dieu qui a été rebelle à la parole de l'Éternel ; c'est pourquoi l'Éternel l'a livré au lion qui l'a tué. » A l'entendre, n'aurait-on pas cru qu'il était, lui, un homme juste et honnête ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'était bien laid de sa part. Il me semble que c'était un vieil hypocrite qui parlait bien du péché d'un autre, mais qui ne disait rien de son propre péché. Il était bien plus coupable, lui qui avait menti pour entraîner l'homme de Dieu dans le mal.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, Sophie. Le Seigneur

Jésus a dit : « Malheur à l'homme par qui arrive l'occasion de chute » (1). Et c'est une chose triste de penser que, même parmi les enfants, on en voit qui sollicitent leurs camarades à faire le mal.

SOPHIE. — Est-ce que le corps de l'homme de Dieu resta sur le chemin ?

LA MÈRE. — Non ; le vieux prophète fit seller son âne et alla chercher le cadavre. Le lion et l'âne étaient toujours là. Le vieux prophète chargea le corps de l'homme de Dieu sur l'âne sans que le lion l'en empêchât, et il revint à Béthel.

SOPHIE. — Il devait pourtant se dire, c'est ma faute si ce serviteur de Dieu a été tué. N'avait-il pas de remords ?

LA MÈRE. — L'Écriture nous dit seulement qu'il enterra l'homme de Dieu dans son propre sépulcre et mena deuil sur lui, en disant : « Hélas ! mon frère ! » Mais avait-il agi envers lui comme un frère ? Non, et tout ce deuil était un faux semblant. Il commanda aussi à ses fils de l'enterrer après sa mort à côté de l'homme de Dieu ; il voulait que même mort on le crut associé à un serviteur de Dieu. Et sais-tu où était ce sépulcre ? Près de l'endroit où l'on enterrait les sacrificateurs des idoles. Au lieu d'être dans le sépulcre de ses pères, l'homme de Dieu eut le sien au milieu des méchants, et on dressa là un monument (2) qui fut là comme pour rappeler que c'est une chose solennelle et terrible de désobéir à la parole de Dieu, et en même temps que Dieu accomplit ce que cette parole a annoncé.

SOPHIE. — Mais, maman, est-ce que le vieux prophète menteur ne fut pas puni ?

LA MÈRE. — Il ne nous est pas dit qu'il le fut sur la terre ; mais il y aura un jour de rétribution.

(1) Matthieu XVIII, 7. — (2) Liscz 2 Rois XXIII, 17.

L'homme de Dieu a reçu son châtimeut ici-bas ; il n'a plus pu servir Dieu. Mais il était un homme de Dieu et il ressuscitera pour la vie. Le vieux prophète qui tolérait l'idolâtrie, qui pratiquait le mensonge et séduisait les âmes, ressuscitera aussi, mais pour le jugement. Leurs os ont été côte à côte dans la mort, mais ces deux hommes auront un sort bien différent en la résurrection. Quelle grande leçon nous enseigne cette histoire ? C'est qu'il faut garder avec soin et observer diligemment la parole de Dieu.

« TU AS COMMANDÉ TES PRÉCEPTES AFIN QU'ON LES GARDE SOIGNEUSEMENT. » (Psaume CXIX, 4.)

« MON FILS, SOIS ATTENTIF A MES PAROLES, INCLINE TON OREILLE A MES DISCOURS. QU'ILS NE S'ÉLOIGNENT POINT DE TES YEUX ; GARDE-LES AU DEDANS DE TON CŒUR. » (Proverbes IV, 21.)



L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

GRÉGOIRE LE GRAND

Au temps où Colomba et Colomban poursuivaient leurs travaux évangéliques, l'évêque ou pape de Rome était Grégoire qu'on a surnommé le Grand. Il était né à Rome en 540, d'une famille noble, et aurait pu arriver aux places les plus éminentes, mais à l'âge de 35 ans, il renonça au monde et aux honneurs, employa ses richesses à fonder plusieurs monastères et à soulager les pauvres, et fit de son palais à Rome un couvent où il menait une vie ascétique rigoureuse, s'assujettissant aux travaux les plus

humbles, et consacrant le reste de son temps à la prière et à des actes de pénitence. Pensait-il acquérir par là le pardon de ses péchés et une place dans le ciel ? Nous pouvons espérer mieux que cela de lui, car il disait : « Dieu a sauvé les saints sans qu'ils eussent aucun mérite ; la félicité des saints est une grâce et ne s'acquiert point par des mérites, » mais il croyait sans doute, comme plusieurs de nos jours, que des œuvres et des prières sont nécessaires pour attirer la miséricorde de Dieu et fléchir sa colère, ces personnes-là considérant Dieu comme un Juge et non comme un Père. Elles ne connaissent pas l'amour parfait de Dieu qui bannit toute crainte. (1 Jean IV, 18.)

Grégoire devint abbé ou supérieur de son couvent ; il avait déjà été ordonné diacre, et, à la mort du pape Pelage, il fut nommé à sa place évêque de Rome, en 590, par le sénat, le clergé et le peuple, tant était grande la confiance que lui avait acquise son renom de charité et d'austérité. Grégoire se dévoua tout entier à la tâche difficile que lui imposait la charge dont il était revêtu. C'était un temps de troubles et de misère extrêmes, dans l'état et dans l'église. Comme évêque de Rome, la première ville d'Occident, il fut obligé parfois d'intervenir dans les affaires politiques pour préserver son peuple contre les Barbares qui menaçaient la ville ; mais il consacra surtout son temps, soit à combattre les hérétiques, soit à corriger les vices du clergé. N'est-ce pas une chose étrange et triste à constater ? Ceux qui devaient être les conducteurs et les modèles du troupeau (1 Pierre V, 3), avaient à être corrigés de leurs vices ! Grégoire apporta aussi beaucoup de soins à l'organisation des services religieux. Il introduisit le mode de chant sacré qui porte encore son nom dans l'église romaine. Jus-

qu'alors tout le peuple chantait, mais il établit des choristes à qui seuls était réservée cette partie du culte. Le peuple se contentait de quelques réponses. C'est à lui qu'est due la forme primitive du culte, et l'ensemble de cérémonies qu'on appelle la messe chez les catholiques romains, mais à laquelle, depuis lui, on a beaucoup ajouté. La messe doit correspondre à la Cène du Seigneur, mais quelle différence avec ce que nous enseigne à cet égard la parole de Dieu ! Pour la messe, il faut un autel, des cierges, des vêtements sacerdotaux, une place spéciale pour le clergé ; c'est, dit-on, un sacrifice non sanglant qui y est offert ; un renouvellement du sacrifice de Christ pour ôter les péchés ! Or tout cela est opposé à la parole de Dieu, car un sacrifice sans effusion de sang n'en est pas un, et Christ s'est offert une fois pour toutes. (Hébreux IX, 22, 25, 26, 28 ; X, 10, 12.) Quand, au contraire, des chrétiens soumis à la parole de Dieu célèbrent la Cène du Seigneur, tout est simple. Tous sont sacrificateurs pour offrir des sacrifices spirituels d'actions de grâce, tous sont rachetés de Christ et membres de son corps, placés sur le même niveau à la table du Seigneur, et ils rompent le pain et boivent à la coupe en souvenir du corps du Seigneur donné pour eux et de son sang versé pour eux (1 Pierre II, 5 ; 1 Corinthiens X, 16, 17 ; XI, 23-26), et ils se réjouissent en attendant la venue du Seigneur. Il est bon, mes jeunes amis, de nous rappeler les enseignements du Seigneur pour ne pas être séduits par l'erreur. Nous voyons comme elle s'est introduite de bonne heure dans l'Église, parce que l'on a négligé la parole de Dieu, et que l'on s'est attaché aux traditions des hommes. Il faut remarquer pourtant qu'au temps de Grégoire, le vin de la Cène était donné à tous les assistants, tandis que l'église

romaine a décidé que le clergé seul doit participer à la coupe. Et cependant le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Buvez-en tous » ? (Matthieu XXVI, 27.) Et quand Paul écrit aux Corinthiens, n'est-ce pas à toute l'assemblée de Dieu qu'il rappelle les paroles de Jésus ? (1 Corinthiens XI, 25, 26.) Une autre erreur d'une gravité bien plus grande et funeste n'existait pas à cette époque. C'est celle de la transsubstantiation. C'est un bien long mot, n'est-ce pas ? L'église romaine entend par là que, quand le prêtre a prononcé les paroles de la consécration : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » le pain ou plutôt l'hostie est changé littéralement dans le corps du Seigneur, tel qu'il est né de la Vierge Marie, et que le vin est devenu réellement le sang du Seigneur. Il s'ensuit cette conséquence blasphématoire que quand le prêtre élève l'hostie, c'est Dieu lui-même qu'il présente au peuple, et celui-ci adore ce Dieu créé par la parole du prêtre ! N'est-ce pas une horrible idolâtrie ? Jésus-Christ, l'homme ressuscité et glorifié, est assis et reste assis à la droite de Dieu (Hébreux X, 12) ; comme tel, il n'est point sur la terre ; mais comme il est Dieu sur toutes choses, il est présent partout, et en particulier, par son Esprit, il est avec ceux qui Lui appartiennent et se réunissent en son nom. (Jean XIV, 18, 23 ; Matthieu XVIII, 20.) Je me suis arrêté sur ce point, mes jeunes amis, parce que nous sommes tout près de ceux qui professent ces erreurs, et que nous pouvons avoir occasion de les entendre soutenir. L'église romaine prétend avoir seule le droit d'enseigner et d'interpréter l'Écriture. Pour nous, restons attachés à la Parole que Dieu nous a donnée, et par elle seule et l'Esprit Saint qui nous a été donné, nous serons conduits dans toute la vérité. (Jean XVII, 17 ; XVI, 13.)

Pour en revenir à Grégoire, il avait sans doute de bonnes intentions ; il pensait que les cérémonies et le chant attireraient et retiendraient le peuple dans les églises et qu'il en résulterait du bien. Mais qu'est-ce que Dieu demande, mes jeunes amis ? Ce ne sont pas des formes religieuses ; elles ne sauvent pas, et ne constituent pas un vrai culte. Ce qui sauve, c'est la foi au Seigneur Jésus, et le vrai culte consiste, quand on est sauvé, à adorer Dieu en esprit et en vérité. (Actes XVI, 31 ; Jean IV, 23, 24) A ce que je viens de vous dire, j'ajouterai que Grégoire avait une vénération extraordinaire et superstitieuse pour les reliques des saints, chose également étrangère à l'Écriture. De plus, tout en étant indigné de ce que le patriarche de Constantinople prenait le titre d'évêque universel, lui, Grégoire, maintenait la suprématie de l'église de Rome sur les autres, prétendant que les papes étaient les successeurs de Pierre, à qui les clefs du royaume des cieux avaient été données. Il fut ainsi un des précurseurs du système antichrétien de la papauté, dont le chef, le pape de Rome, dit être le *vicaire* ou remplaçant de Jésus-Christ sur la terre, et assume comme tel des honneurs presque divins. Bien que beaucoup d'erreurs se fussent déjà peu à peu introduites dans l'Église, on peut assigner à l'époque de Grégoire le commencement de ce temps du moyen âge qui, spirituellement, fut une période de ténèbres, où régnèrent, sous la domination absolue des papes, des moines et du clergé, la superstition et l'idolâtrie, accompagnées d'une grande corruption des mœurs. C'est le temps que figure dans l'Apocalypse l'assemblée de Thyatire. Jésabel représente la corruption dans l'Église. (Apocalypse II, 20.)

Grégoire, malgré tout, ne fut pas moins un homme charitable, dévoué, infatigable dans son zèle pour

ce qu'il croyait bien ; mais cela n'excuse nullement ses erreurs, car il avait la parole de Dieu pour l'instruire et le guider. Il avait aussi à cœur la conversion des païens, mais en même temps qu'il désirait qu'ils devinssent des chrétiens, il voulait qu'une fois tels, ils fussent rattachés à l'Église de Rome. On raconte qu'étant encore abbé, comme il traversait un jour le marché à Rome, son attention fut attirée par un certain nombre de jeunes captifs anglo-saxons exposés pour être vendus comme esclaves. Il fut frappé par la noblesse de leur attitude et la beauté de leurs visages.

— D'où viennent ces captifs ? demanda-t-il.

— De l'île de Bretagne, lui fut-il répondu.

— Les habitants de cette île sont-ils des chrétiens ?

— Non ; ils sont païens (1).

— Quel dommage, dit Grégoire, que le prince des ténèbres possède des créatures d'une si belle apparence. Pourquoi manque-t-il à la beauté de leur visage celle de l'âme ? Mais quel est le nom de leur nation ?

— Ils sont appelés *Angles*.

Grégoire, jouant sur ce nom, dit :

— Ils sont bien nommés, car leurs faces sont semblables à celles des anges (2). Ils devraient être cohéritiers des anges dans le ciel. Quelle province de Bretagne habitent-ils ?

— Celle de Deira (actuellement le Northumberland).

(1) Les chrétiens de la Bretagne avaient bien fait quelques efforts pour amener à la foi les conquérants saxons, dont les Angles faisaient partie, mais les vainqueurs refusèrent avec mépris d'écouter ceux qu'ils avaient vaincus.

(2) « Angles, » en latin, langue dont Grégoire se servait, « *Angli*, » et anges « *angeli*. » Les deux mots sont presque les mêmes.

— Ah ! certainement ils doivent être affranchis *de ira* (1). Quel est le nom de leur roi ?

— Ella.

— Oui, dit Grégoire, alléluïa doit être chanté dans ce royaume, à la gloire du Dieu qui a créé toutes choses.

Cette rencontre remplit Grégoire du désir d'être missionnaire parmi ce peuple et de le gagner à Christ. Il demanda permission au pape d'exécuter ce dessein et celui-ci, après s'y être longtemps opposé, y consentit enfin. Grégoire partit, mais il n'était pas encore bien loin que le peuple de Rome, qui le considérait comme un saint, força le pape à le faire revenir. Mais Grégoire n'oublia pas ce qu'il s'était proposé, et quand il fut devenu pape, il fit exécuter par un autre ce qu'il n'avait pu faire lui-même. S'il plait au Seigneur, je vous parlerai une autre fois de cette mission d'un envoyé de l'église romaine en Angleterre.



« Parce que je les aime »

Je vous raconterai aujourd'hui quelque chose touchant deux enfants qui se nommaient Susanne et Willie. Susanne a six ans et Willie est un peu plus jeune. Ils sont grands amis, jouent ensemble, font leurs petites leçons ensemble, et partagent tout ce qu'ils ont. Ils sont inséparables ; l'un protège l'autre, et si l'un a un chagrin et pleure, l'autre pleure aussi.

Susanne est une gaie petite fille aux yeux noirs, insouciant, remuant sans cesse, mais pleine d'affection. Je suis bien fâché d'avoir à ajouter qu'il est

(1) De ira, mots latins signifiant « de la colère. »

très difficile de la faire tenir tranquille pour écouter même les histoires de la Bible les plus simples et les plus intéressantes. Ses yeux, sa tête, ses pieds ne sont pas un moment en repos, et son esprit est sans trêve occupé de tout ce qui est et se passe autour d'elle. Bien différent est Willie. C'est un petit homme posé et tranquille, qui pense à ce qu'il a entendu, et demande à sa maman de lui expliquer ce qu'il n'a pas compris. Willie aime certainement le Seigneur Jésus et sait qu'il ira au ciel, et comme il aime tendrement sa sœur, il voudrait qu'elle y aille aussi.

Un jour il lui demanda : — Iras-tu au ciel, Susanne ?

— Oh ! oui, répondit-elle d'un ton d'indifférence ; et toi, y iras-tu, Willie ?

— Oui, certainement, répondit-il avec beaucoup de sérieux.

— Et pourquoi iras-tu au ciel ? continua Susanne.

— Parce que je les aime : Jésus, parce qu'il est mort pour moi, et Dieu, parce qu'il l'a laissé mourir.

La mère de Willie fut bien heureuse d'entendre ces paroles sortir de la bouche de son cher enfant, car elle était sûre que c'était l'Esprit de Dieu qui l'avait ainsi instruit. Vous savez qu'il enseigne même les tout jeunes enfants et qu'il ouvre leurs esprits pour comprendre les choses merveilleuses que Dieu a faites pour nous. Le Seigneur Jésus a dit : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. » (Matthieu XI, 25.) Et quand il était dans le temple, c'étaient les enfants qui proclamaient sa louange en disant : « Hosanna au fils de David ! » (Matthieu XXI, 15.)

Eh bien, mes chers enfants, pouvez-vous dire du

fond de votre cœur avec Willie que vous aimez le Seigneur Jésus et Dieu son Père ? Je l'espère, mais, en tout cas, rappelez-vous qu'il est tout à fait certain que Dieu vous aime et que Jésus vous aime aussi et vous invite à venir à Lui. N'a-t-il pas dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas » ? (Matthieu XIX, 14.) Dieu vous a tant aimés qu'il a envoyé son Fils unique mourir pour vos péchés, et Jésus a bien voulu venir pour subir tout le châtement que vos péchés méritaient. On l'a traité cruellement, on l'a battu de verges, on a craché contre Lui, on a mis sur sa tête une couronne d'épines, puis on l'a crucifié, et sur la croix Dieu l'a abandonné. Il a souffert tout cela, parce qu'il vous aimait tant. C'était pour vous sauver de l'enfer que vous méritiez. Ne voulez-vous pas l'aimer à votre tour et dire comme Willie : « J'aime Jésus parce qu'il est mort pour moi, et j'aime Dieu, son Père, parce qu'il l'a envoyé » ?

« NOUS, NOUS L'AIMONS, PARCE QUE LUI NOUS A AIMÉS LE PREMIER. » (1 Jean IV, 19.)

Aux petits enfants

Petits enfants,
L'amour de vos parents
Vous garde et vous suit à toute heure ;
Près d'eux, quelle heureuse demeure !
Là vous êtes contents,
Petits enfants.

Petits enfants,
Bien plus que vos parents,
Jésus, le bon Sauveur vous aime ;
Pour vous, il prépara Lui-même
Des parvis éclatants,
Petits enfants.

Petits enfants,
 Dans ces lieux ravissants,
 Il garde aux siens une couronne,
 Qu'en son amour divin il donne
 Aux heureux combattants,
 Petits enfants.

Petits enfants,
 Près de Lui confiants,
 Accourez donc : Il vous appelle.
 De ses agneaux, Berger fidèle,
 Il prend des soins constants,
 Petits enfants.

S.



Réponses aux questions du mois de février

1^o SISÉRA, chef de l'armée de Jabin, roi de Hatsor. Il fut tué par Jahel. (Juges IV, 2, 21.)

2^o UCAL. (Proverbes XXX, 1)

3^o ITTHAI, Guitthien, c'est-à-dire de la ville de Gath. (2 Samuel XV, 19-22.)

4^o SALOMÉ (Marc XV, 40; XVI, 1), mère de Jacques et de Jean, les fils de Zébédée. (Matthieu XXVII, 56.)

5^o MARIE, la mère de Jésus; *Marie*, la sœur de Marthe et de Lazare, qui, assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole, et qui, plus tard, lui oignit les pieds (Luc X, 39; Jean XII, 3); *Marie* de Magdala, de laquelle Jésus avait chassé sept démons, qui se tenait près de la croix, et à qui Jésus apparut premièrement quand il fut ressuscité (Luc VIII, 2, Jean XIX, 25; XX, 11-18; Marc XVI, 9); *Marie*, femme de Clopas, était la sœur de la mère de Jésus, et avait pour fils Jacques, le mineur (ou le petit), Josès, Simon et Jude (Jean XIX, 25; Matthieu

XXVII, 56 ; Marc XV, 47 ; XVI, 1) ; *Marie*, mère de Marc, chez qui l'assemblée à Jérusalem se réunissait afin de prier pour la délivrance de Pierre (Actes XII, 12) ; *Marie*, chrétienne de l'assemblée de Rome (Romains XVI, 6) ; *Marie*, sœur de Moïse.

6° OLYMPAS. (Romains XVI, 15.)

7° ITHAMAR. (Exode VI, 23.)

Les initiales forment les paroles : SUIS-MOI.

Ces paroles furent adressées :

1° Au disciple qui voulait d'abord ensevelir son père. (Luc IX, 59.)

2° A Matthieu qui est le même que Lévi. (Matthieu IX, 9 ; Luc V, 27.)

3° Au jeune homme riche. (Matthieu XIX, 21.)

4° A Philippe. (Jean I, 43.)

5° A Pierre. (Jean XXI, 19, 22.)

Et Jésus dit pour tous : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix chaque jour et ME SUIVE. » (Luc IX, 23.) Et encore : « Si quelqu'un me sert, qu'il ME SUIVE. » (Jean XII, 26.)

Questions pour le mois de mars

Vous avez lu, mes enfants, l'histoire du prophète menteur. Je vous propose de chercher dans votre Bible d'autres exemples de personnes qui se sont rendues coupables de ce péché et quel châtement a atteint plusieurs d'entre elles. Vous me direz aussi quel est le premier et le plus grand menteur, et enfin quelle est la fin qui attend les menteurs. Vous aurez soin d'indiquer les passages.

Dites aussi deux passages des épîtres où le mensonge est défendu.

Histoire du royaume d'Israël

JÉROBOAM, LE PREMIER ROI

HISTOIRE D'ABIJA

(1 *Rois XIV, 1-20*)

LA MÈRE. — Nous continuerons aujourd'hui l'histoire de Jéroboam. Il avait vu s'accomplir les menaces de l'Éternel au sujet de l'idolâtrie de Salomon ; il devait se rappeler les avertissements d'Akhija qui l'avait exhorté à être fidèle à l'Éternel, et il venait d'entendre les menaces de l'homme de Dieu et de voir les miracles accomplis sur l'autel et sur lui-même ; enfin il avait sans doute appris la triste fin du prophète désobéissant. Tout cela n'aurait-il pas dû le porter à se détourner de sa mauvaise voie ? Eh bien, non. Il persévéra dans son péché d'idolâtrie, qui est si souvent rappelé dans la parole de Dieu, comme une tache qui souille son nom. Il bâtit plusieurs villes et fixa sa résidence à Thirtsa, dans un site d'une grande beauté (1). Là il éleva un palais magnifique. Mais cela pouvait-il le rendre heureux ? Non ; et, au milieu de son luxe et de ses richesses, Dieu vint bientôt lui donner encore un avertissement, non par un miracle, mais par un coup des plus sensibles.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

(1) Dans le Cantique de Salomon, il est dit : « Tu es belle, mon amie, comme Thirtsa et agréable comme Jérusalem. » (Cantique VI, 4.)

LA MÈRE. — Jéroboam avait des fils, tous méchants comme lui, puisqu'ils s'étaient joints à lui pour chasser les Lévites (1). Il y avait cependant une exception. Un seul, nommé Abija, n'avait pas suivi ce mauvais chemin. « En lui seul, » est-il dit, « il avait été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel, le Dieu d'Israël. » Il était encore jeune, car il est appelé un enfant, et ses parents l'aimaient. Quelle chose précieuse et digne d'envie, n'est-ce pas, Sophie, quand Dieu voit chez un enfant quelque chose qui Lui est agréable ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Mais sait-on en quoi le jeune Abija était agréable à l'Éternel ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit. Il y a plusieurs choses que Dieu aime à trouver en nous ; mais ce qui était si souvent recommandé aux Israélites, c'était la crainte de l'Éternel. Ainsi Moïse dit à Israël : « Tu craindras l'Éternel ton Dieu, » et le Psalmiste dit aux fidèles : « Craignez l'Éternel, vous ses saints » (2). Te rappelles-tu quelque chose qui est dit de la crainte de l'Éternel ?

SOPHIE. — Oui, maman ; elle est le commencement de la sagesse (3).

LA MÈRE. — Nous pouvons penser que le petit Abija avait dans son cœur cette crainte de l'Éternel que le plus jeune enfant peut posséder. David disait : « Venez, fils, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de l'Éternel » (4) ; mais d'où est-ce que le fils de Jéroboam avait appris cette connais-

(1) 2 Chroniques XI, 14.

(2) Deutéronome VI, 13 ; Psaume XXXIV, 10.

(3) Psaume CXI, 10 ; Proverbes IX, 10. Que mon jeune lecteur remarque que la crainte de Dieu est aussi recommandée aux chrétiens. 2 Corinthiens VII, 1 ; Éphésiens V, 21 ; 1 Pierre II, 17.

(4) Psaume XXXIV, 11.

sance et la crainte de l'Éternel, au milieu des mauvais exemples de la maison de son père? Cela ne nous est pas dit, mais nous lisons que « l'Éternel donne la sagesse » (1), et d'une manière ou d'une autre, il avait parlé au cœur du jeune Abija. Peut-être avait-il entendu raconter ce qui s'était passé à Béthel, et avait-il cru aux paroles du prophète, et compris que le veau d'or était une idole abominable aux yeux de l'Éternel. Heureux petit Abija! Il jouissait de ce qu'il y avait de plus précieux : la faveur de l'Éternel, car « celui qui a trouvé la sagesse a trouvé la vie, et acquiert faveur de la part de l'Éternel » (2). Mais en même temps, pauvre petit Abija! il vivait dans un riche palais, c'est vrai; il était entouré de tout ce que le cœur naturel peut désirer; mais quelle sombre et triste demeure! On n'y tenait pas compte de la parole de l'Éternel, et le jugement de Dieu était suspendu sur elle. Et quelle position difficile pour un enfant qui craignait l'Éternel! Il ne pouvait pas briser l'idole, ni s'opposer à son père; ce n'était pas la place d'un enfant. Il ne pouvait que s'attendre et se confier au Dieu d'Israël. Et cependant Abija était plus riche et plus heureux que Jéroboam.

SOPHIE. — Oh! maman, que je suis heureuse d'être dans une maison comme la nôtre. Elle n'est ni sombre, ni triste, et il n'est pas difficile d'y habiter, car toi et papa, vous aimez le Seigneur Jésus, et vous nous apprenez à le connaître et à l'aimer.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'est une grande grâce pour un enfant d'avoir des parents qui connaissent le Seigneur. Pauvre jeune Abija! il devait se sentir bien solitaire dans le palais de son père; mais l'Éternel était près de lui, car il est dit : « L'Éternel

(1) Proverbes II, 6. — (2) Proverbes VIII, 35.

est près de tous ceux qui l'invoquent ; il accomplit le souhait de ceux qui le craignent ; il entend leur cri et les sauve, » et Il « garde ceux qui l'aiment » (1). Ainsi il n'était pas seul. Et puis l'Éternel qui l'aimait ne voulait pas le laisser grandir au milieu des méchants, mais il allait le recueillir de devant le mal (2). L'enfant tomba malade, et ce fut une grande douleur pour Jéroboam et pour la reine. Que faire ? Un roi, même le plus puissant, ne peut conjurer la maladie ; les richesses ne donnent pas la santé, et Jéroboam savait bien que les veaux d'or n'étaient que de vaines idoles qui ne pouvaient entendre ni exaucer les prières (3). Dans sa détresse, il se souvint du vieux prophète Akhija qui lui avait annoncé la royauté. Mais se souvint-il en même temps de ses exhortations ? Rentra-t-il en lui-même, et s'humilia-t-il à cause de son péché ? Rien ne le prouve, au contraire. Jéroboam avait peut-être le cœur brisé de douleur à cause de son enfant, mais il ne se disait pas : Dieu me frappe avec justice.

SOPHIE. — Est-ce qu'il alla lui-même trouver le vieux prophète ?

LA MÈRE. — Non ; il aurait sans doute eu honte de se présenter devant lui et aurait craint ses reproches. Il dit à la reine d'y aller.

SOPHIE. — Mais osait-elle aller à Jérusalem ?

LA MÈRE. — Akhija demeurait à Silo, ville de la tribu d'Éphraïm, où avait été autrefois le tabernacle. C'était donc dans le royaume d'Israël. Mais Jéroboam dit à la reine de se déguiser, afin qu'on ne la prit pas pour sa femme et de porter au prophète des présents très simples, comme si elle eût été une personne du commun peuple. Il craignait

(1) Psaume CXIV, 18-20. — (2) Ésaïe I.VII, 1.

(3) Lisez Psaume CXV, 4-8.

probablement que le prophète ne voulût pas répondre à celui qui n'avait pas obéi à l'Éternel. Mais n'était-ce pas une folie à Jéroboam de penser que le prophète pourrait dire ce qui arriverait à l'enfant et ne saurait pas, malgré son déguisement, que c'était la reine qui venait le consulter ? La femme de Jéroboam fit comme il lui avait dit, et vint à Silo. Akhija était très âgé et avait perdu la vue ; mais l'Éternel avertit son vieux serviteur de la venue de la reine et de son déguisement, et lui prescrivit ce qu'il aurait à lui dire. Dès qu'Akhija entendit le bruit des pas de la reine quand elle entra, il lui dit : « Entre, femme de Jéroboam ; pourquoi feins-tu d'être une autre ? »

SOPHIE. — Combien elle dut être surprise !

LA MÈRE. — Elle le fut bien plus et, sans doute, fut frappée de terreur en entendant les paroles que le vieux prophète lui adressa de la part de l'Éternel. « J'ai à t'annoncer des choses dures, » dit-il. « Va, dis à Jéroboam : Je t'ai fait roi sur Israël, et j'ai arraché le royaume de la maison de David ; mais tu n'as pas gardé mes commandements comme David l'a fait, mais tu t'es fait des images de fonte, et tu m'as jeté derrière ton dos. C'est pourquoi je ferai venir du mal sur la maison de Jéroboam, et j'ôterai la maison de Jéroboam comme on ôte le fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Celui de la maison de Jéroboam qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui qui mourra dans les champs, les oiseaux le mangeront, car l'Éternel a parlé. »

SOPHIE. — C'était, en effet, un message effrayant. Mais le prophète ne dit-il rien touchant l'enfant malade ?

LA MÈRE. — Oui, pour lui l'Éternel avait un message de paix, mais qui devait être pour la reine une

nouvelle douleur. « Lève-toi, » dit le prophète, « va-t'en dans ta maison : quand tes pieds entreront dans la ville, *l'enfant mourra*. » Ainsi elle ne devait plus revoir son fils vivant ! Et le prophète ajouta : « Tout Israël mènera deuil sur lui et l'enterrera, car lui seul de la maison de Jéroboam entrera dans le sépulcre, parce qu'*en lui seul*, dans la maison de Jéroboam, *a été trouvée quelque chose d'agréable à l'Éternel, le Dieu d'Israël* » Et Dieu révéla au prophète un avenir plus éloigné où Israël, qui participa aux péchés de Jéroboam en se livrant à l'idolâtrie, serait arraché de son pays et dispersé au delà du fleuve d'Euphrate. La pauvre reine s'en retourna sans doute bien désolée, mais rien ne pouvait détourner la sentence que Dieu avait prononcée. Comme elle arrivait au seuil de son palais, l'enfant mourut. L'Éternel l'avait recueilli auprès de Lui de devant le mal ; les autres étaient laissés pour subir le jugement.

SOPHIE. — Oh ! maman, cela aurait dû porter Jéroboam à se repentir et à laisser ses idoles ; alors Dieu lui aurait pardonné.

LA MÈRE. — Son cœur resta insensible à cet appel de l'Éternel, comme cela arrive souvent dans le monde. Il fut sans doute affligé de la mort de son enfant, mais ne s'humilia pas devant l'Éternel. Fut-il heureux ? Nous pouvons être sûrs que non, car « il n'y a pas de paix pour les méchants » (1). Il fit la guerre à Abija, roi de Juda, le fils de Roboam (2).

SOPHIE. — Voulait-il donc s'emparer de son royaume ?

LA MÈRE. — Cela est possible, mais ne nous est pas dit. Cependant, d'après le discours d'Abija avant le combat, on peut penser que Jéroboam fut l'agres-

(1) Ésaïe XLVIII, 22 ; LVII, 21. — (2) 2 Chroniques XIII.

seur. Abija avait une armée de moitié moins forte que celle de Jéroboam, mais il mettait sa confiance en l'Éternel. Avant d'engager le combat, Abija rappela aux guerriers de Jéroboam que l'Éternel ne pouvait pas être avec eux, puisqu'ils l'avaient abandonné pour adorer des idoles, tandis que Dieu était avec ceux qui lui étaient fidèles, et que d'ailleurs, il avait donné le royaume de Juda aux descendants de David, et il leur dit en terminant : « Fils d'Israël, ne faites pas la guerre contre l'Éternel, le Dieu de vos pères, car vous ne réussirez pas ! » Jéroboam ne voulut pas se rendre aux paroles du roi de Juda. C'était un homme au cœur dur et orgueilleux, comme tu as pu le voir. Il se confiait dans le nombre de ses guerriers, et pour se mieux assurer la victoire, il fit faire un détour à une partie de ses troupes pour attaquer par derrière l'armée d'Abija, tandis que lui les attaquerait de face. Mais sa force et sa ruse ne servirent à rien ; les hommes de Juda invoquèrent l'Éternel ; les sacrificateurs sonnèrent des trompettes sacrées, et Dieu donna la victoire à Abija et à son armée, « car ils s'appuyaient sur l'Éternel, le Dieu de leurs pères. » Les veaux d'or de Jéroboam n'avaient pas pu le secourir. Depuis ce moment, il n'eut plus de force. Sa puissance et son orgueil étaient abattus. Il mourut, et sans doute d'une mort terrible, car il est dit que « l'Éternel le *frappa* et il mourut » (1). Triste vie, triste fin. Dieu lui avait donné une haute position, mais il ne s'en servit que pour faire le mal, et entraîna Israël dans l'idolâtrie. Aussi ne fut-il pas heureux.

SOPHIE. — Ce n'était pas possible, chère maman.

LA MÈRE. — Non ; car il est écrit que « la malédiction de l'Éternel est dans la maison du méchant » (2).

(1) 2 Chroniques XIII, 20. — (2) Proverbes III, 33.

SOPHIE. — Maman, je pense encore au petit Abija. Quel bonheur pour lui de n'avoir pas vécu, et d'avoir échappé à ces calamités qui tombèrent sur son père. C'est ainsi, n'est-ce pas, que ceux qui aiment le Seigneur Jésus, seront pris par Lui dans le ciel avant que Dieu n'exerce ses jugements sur la terre?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le Seigneur dit à l'assemblée de Philadelphie : « Je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière » (1). Maintenant, Sophie, je te raconterai une histoire que celle d'Abija m'a rappelée. C'est l'histoire de

La petite Anna

La petite Anna vivait aussi dans une demeure triste et sombre, parce que la parole de Dieu y était ignorée. Elle était une des enfants d'une nombreuse famille ; mais ils étaient très pauvres, et le père, ayant été blessé par accident, ne put plus travailler, et leur pauvreté devint d'autant plus grande. La grand'mère d'Anna apprit cette triste situation. Elle n'était pas pauvre ; elle avait une bonne petite maison et son mari gagnait amplement par son travail. Étant venue et voyant qu'Anna avait l'air malade, elle l'emmena chez elle pour la soigner. Mais là, Anna se trouva bien solitaire. Quand il faisait beau, on l'asseyait, bien enveloppée, à la porte de la maison, et là, elle pouvait voir les enfants courant dans la rue en revenant de l'école chez eux. Mais Anna était trop faible pour courir avec eux. Elle tenait une poupée dans ses bras, mais ce n'était pas la société qu'elle désirait. Son pauvre petit cœur avait

(1) Apocalypse III, 10.

besoin de quelqu'un qui l'aimât. Sa grand'mère était très bonne pour elle ; elle la soignait et la nourrissait bien, mais elle pensait que c'était tout ce qu'Anna pouvait désirer et qu'elle devait être heureuse ainsi. C'est que la grand'mère n'avait jamais su ce dont le cœur d'un enfant solitaire a besoin, et elle ne pouvait donner ce qu'elle n'avait pas.

Mais quand un petit cœur d'enfant a besoin d'amour, et le désire comme la terre altérée soupire après la pluie, il y a quelqu'un qui connaît ce désir et y répond. Un jour, Anna entendit à la porte d'un voisin de douces paroles, des paroles telles qu'elle n'en avait jamais entendues, car c'étaient des paroles du Saint Livre. Chose triste à dire, bien qu'il y eût chez Mme B., la grand'mère, une Bible que l'on gardait et que l'on époussetait avec soin, c'est tout ce que l'on en faisait : jamais on ne la lisait. Anna n'avait que huit ans, et était très ignorante. Elle comprenait peut-être à peine ce qu'elle entendait, et ce que signifiaient les paroles de vie et d'amour que la dame lisait et expliquait, mais son cœur lui disait, sans qu'elle s'en rendit bien compte : « C'est là ce qu'il me faut. »

Ainsi Dieu répondait aux besoins de la chère jeune enfant. Elle était comme une petite plante dans un endroit bien aride et stérile, mais le Dieu d'amour ne voulait pas la laisser se flétrir et avait commencé à verser sur elle la pluie bienfaisante de sa bénédiction. Mais elle désirait davantage, et timidement, elle ouvrit la porte de la maison d'où elle avait entendu sortir les douces paroles, et demanda la permission d'entrer. La voisine se sentit prise d'affection pour la gentille petite fille, et la fit asseoir auprès du feu. Après quelque temps, la dame se leva pour sortir ; alors Anna s'approcha d'elle et lui dit : « Madame, voulez-vous venir voir ma grand'

maman ? » Et la dame suivit l'enfant qui lui montrait le chemin, et qui, avec un accent de joie dans sa faible voix, dit en ouvrant la porte : « Vois, grand'mère, vois ; la dame vient chez nous. »

Mme B. n'avait pas les mêmes besoins que sa petite-fille. Elle était fière d'avoir toujours mené une vie bonne et utile, et pensait savoir aussi bien que personne qui venait lui rendre visite, car, disait-elle, elle avait été durant bien des années en service dans des familles distinguées. Elle ne se souciait pas d'entendre les douces paroles d'amour de l'Évangile ; son cœur restait sec et froid, mais la petite Anna les buvait avec avidité, et eut plus d'une occasion d'en entendre davantage dans une maison ou une autre où on lisait la parole de Dieu. Elle commença à penser beaucoup à ce qu'elle avait entendu et faisait à sa grand'mère des questions auxquelles celle-ci ne pouvait pas répondre. Cela fâchait beaucoup Mme B., et elle dit à Anna qu'elle ne devait plus aller entendre les lectures. La petite Anna commençait ainsi à se trouver comme Abija, dans un lieu de difficultés.

Lorsque la dame revint la voir, Mme B. se plaignit amèrement : « L'enfant, » dit-elle, « pense plus à ce que vous dites qu'à ce que moi je dis. Hier soir, elle fit une question à laquelle ni son grand-père ni moi, nous n'avons pu répondre. »

— Quelle question était-ce ? dit la dame.

— Eh quoi ! dit la pauvre femme ignorante ; pensez qu'elle commença à parler de son pauvre père qui est mort et a été enterré, et elle demanda ce qui en serait de lui, et s'il ressusciterait et sortirait de son tombeau. Je voudrais bien savoir qui peut répondre à cette question ?

La dame répondit : — Dieu nous a dit clairement dans la Bible que les morts ressusciteront : « Ceux



qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie, » dit le Seigneur Jésus ; « et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement. » La Bible est le seul livre, ajouta la dame, qui nous fait connaître et Dieu, et nous-mêmes, et le chemin du salut.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que la pauvre Mme B. fût si ignorante, car elle ne lisait jamais la Bible, et il n'y avait pas alors autant d'occasions que maintenant d'entendre annoncer l'Évangile. Pendant cette conversation de Mme B. avec la dame, Anna qui ne comprenait guère autre chose, sinon que sa grand'mère était très mécontente et se plaignait d'elle, commença à pleurer. Mme B. n'aimait pas à voir les larmes de sa gentille petite-fille ; peut-être lui allaient-elles au cœur comme un reproche ; elle se tourna vers elle avec irritation et lui dit :

— Cesse de pleurer, ou bien je t'enfermerai.

Anna sécha ses larmes ; elle tourna les yeux avec douceur vers sa grand'maman et lui dit : « Je serai

sage, grand'mère ; je ne veux plus aller entendre lire, si seulement tu veux me laisser prier Dieu. Puis-je prier, dis, grand'maman ? »

Tu vois que la petite Anna était vraiment en un lieu de difficulté, et tu ne comprends peut-être pas ce qu'elle voulait dire en demandant si elle pouvait prier. La chère petite ne savait pas que Dieu entend même un soupir ; elle était si ignorante ! Quand elle priait, c'était à haute voix, et Mme B. n'aimait pas à l'entendre ; cependant elle ne pouvait pas lui refuser sa demande, et lui dit : — Oui, tu peux prier, pourvu que tu n'en parles pas.

Alors Anna alla auprès de la dame qui était près de la porte et sur le point de partir. — Est-ce que Dieu peut m'entendre si je lui parle tout doucement ? demanda-t-elle. Combien elle fut heureuse d'apprendre que Dieu entend même le plus faible soupir, que Dieu nous écoute en tous temps, et que Dieu voyait tous les désirs, toutes les peines et toutes les difficultés de son pauvre petit cœur et y faisait attention. Et la dame lui apprit quelques versets, tels que : « Prie ton Père qui demeure dans le secret. » « L'Éternel est bon envers tous, ses compassions sont sur toutes ses œuvres. » « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent. » « Comme un père a compassion de ses enfants, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent » (1). Et maintenant la petite Anna eut une nouvelle joie. Ce fut comme une ondée rafraîchissante sur son âme. Auparavant elle se tenait à la fenêtre et sa seule espérance était de voir venir la dame qui lisait et qui disait les douces paroles de l'amour divin ; son unique plaisir était de la voir arriver, puis d'aller avec elle dans l'endroit où la dame lirait. Maintenant

(1) Matthieu VI, 6 ; Psaume CXLV, 9, 18 ; CIII, 13.

un meilleur endroit lui était ouvert. Elle pouvait regarder en haut, elle pouvait s'adresser à Celui qui, sur la terre, parlait comme nul homme ne parla jamais, et être enseignée par Lui. Elle n'avait pas à voir s'il passait et n'avait pas à l'attendre et souvent à être désappointée, car il était toujours là près d'elle. Heureuse petite Anna ! Elle fut ainsi encouragée et apprit bien des choses précieuses qui se montrèrent dans toute sa conduite, ces choses que Dieu le Père révèle aux petits enfants, comme Jésus l'a dit (1).

Peu de temps après, la dame revint. Elle n'avait pas vu Anna dans la rue, ni ne l'avait rencontrée dans aucune des maisons voisines. Anna n'était pas assise sur sa petite chaise à la maison, Mme B. n'y était pas non plus. Sa cuisine était propre et bien rangée comme à l'ordinaire, mais vide. Mme B. descendit bientôt ; elle pleurait amèrement. Ah ! le cœur qui n'avait pas été adouci et brisé par l'amour, l'était maintenant par la douleur. « Oh ! mon enfant ! » fut tout ce qu'elle put dire d'abord à la dame. « Ma chère enfant, si peu semblable aux autres, si gentille, si douce, si obéissante, si aimante, comment pourrai-je vivre sans toi ! » Anna, en haut, était très malade, comme le petit Abija ; le médecin était venu, lui avait donné une potion, et avait fait tout ce qu'il pouvait. « Je ne puis faire davantage, » avait-il dit. « Je crains qu'elle ne meure. »

La dame monta ; Anna semblait ne savoir rien de ce qui se passait autour d'elle. La dame attendit quelque temps, puis redescendit, mais à peine était-elle au bas de l'escalier que Mme B. l'appela et lui dit : « Mon enfant est réveillée ; je pense qu'elle revient à elle-même. »

(1) Matthieu XI, 25.

La dame remonta ; l'enfant la reconnut, et, par un signe, lui demanda de prier, puis elle jeta un regard anxieux sur sa grand'mère. Ah ! ce ne fut pas comme avec Jéroboam ; le cœur orgueilleux était brisé, et éprouvait un besoin. Tout doucement, humblement, comme un petit enfant impuissant, et comme quelqu'un qui veut avoir part à la bénédiction, elle s'agenouilla à côté de la dame. Dieu entendit les prières. La petite Anna se rétablit, et, avec tendresse, et autant qu'elle le put, elle soigna sa grand'mère. Mme B. était tout à fait adoucie, et ne défendit plus à l'enfant d'aller aux lectures de la parole de Dieu. Mais ce n'était pas encore assez pour Anna. Elle attendit le moment où sa grand'maman était le moins occupée, puis elle alla chercher la dame et apporta la Bible. Bientôt Mme B. prit goût elle-même à la lecture du Saint Livre, et elle dit à leur bienveillante amie : « Peut-être voudrez-vous bien venir une autre fois, Madame, si vous en avez le temps. »

Le temps vint où Anna ne fut plus obligée de prier seule en secret. Elle et la grand'mère priaient ensemble. Elles désiraient ardemment l'une et l'autre et demandaient à Dieu que le cœur du grand-père fut aussi amené au Seigneur. Dieu qui avait touché leur cœur à elles, pouvait aussi toucher celui du grand-père. Elles le savaient, et un jour elles reçurent une merveilleuse réponse à leurs prières. Des paroles étranges, mais bien précieuses, sortirent de la bouche du vieillard. Il avait jusqu'alors suivi son propre chemin, et s'était confié en lui-même ; mais un jour, après tant de prières, de larmes et de supplications à Dieu de la part de la grand'mère et d'Anna, son cœur s'ouvrit, et il s'écria : « Je crois, Seigneur, viens en aide à mon incrédulité ! » (1)

(1) Marc IX, 24.

Oh ! quelle douce consolation dans le cœur de la petite Anna ! Quels ruisseaux de rafraîchissement coulèrent dans son âme ! Ce n'était plus une terre sèche et aride : le Seigneur, répandant la pluie de ses bénédictions, avait fait fleurir le désert comme la rose (1). La maison où Anna demeurait n'était plus solitaire, sombre et triste. Jésus dans son amour y était venu habiter ; il éclairait les cœurs de sa lumière et la remplissait de la joie et de l'espérance du ciel.

SOPHIE. — Je te remercie, chère maman, de m'avoir dit cette belle histoire. Elle finit bien autrement que celle de Jéroboam, parce que Mme B. n'endurcit pas son cœur et écouta la voix du Seigneur. Je désire bien être comme la petite Anna, être obéissante, aimer le Seigneur et sa parole, et pouvoir aussi faire quelque bien à ceux qui ne connaissent pas Jésus.


Et moi, chers enfants, qui écris ces lignes pour vous, je demande à Dieu que vos cœurs soient allérés de sa connaissance et de son amour, car alors il vous répondra comme il répondit à la petite Anna.

« Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon âme,
Seigneur, après tes ruisseaux :
Elle a soif du Dieu vivant,
Et s'écrie en le suivant :
Mon Dieu, mon Dieu, quand sera-ce,
Que mes yeux verront ta face.

A ceux qui soupirent ainsi, Jésus répond :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. »

(1) Ésaïe XXXV, 1.



La venue du Seigneur pour les siens

Vous avez lu, mes enfants, que la jeune Sophie parlait à sa mère du retour du Seigneur Jésus, pour prendre avec Lui dans le ciel ceux qui l'aiment. Est-ce que cette pensée occupe aussi vos cœurs? C'est un fait certain que Jésus, qui est maintenant dans la gloire, assis à la droite de la Majesté divine, va revenir du ciel. Il a dit : « Je reviendrai, » et plusieurs fois, il nous répète : « Voici, je viens bientôt. » Cela peut arriver d'un moment à l'autre! Serez-vous heureux de le voir venir? Mais vous prendra-t-il avec Lui? A ce sujet, je veux vous dire un récit que je viens de lire : c'est

LE SONGE DE GEORGES

Je désire, chers enfants, vous raconter quelque chose d'un jeune garçon que je connais et que j'appellerai Georges.

Il avait environ douze ans, lorsqu'une nuit il rêva qu'il voyait dans le ciel une lumière brillante entourée de plusieurs étoiles. Et comme il regardait, le ciel s'ouvrit, et le Seigneur en sortit et prit avec Lui dans le ciel tous les vrais croyants, et les autres furent laissés sur la terre. Les gens dans la rue où il demeurait étaient saisis d'étonnement et ne pouvaient s'imaginer où leurs voisins étaient allés.

Or, mes enfants, Dieu parle quelquefois par des songes, ainsi que vous pouvez le voir dans la Bible au livre de Job, chapitre XXXIII, versets 14 à 30; et certainement il avait parlé à Georges cette nuit-là. Je suis heureux d'ajouter que Georges écouta sa voix.

Est-ce que *vous* écoutez lorsque Dieu *vous* parle ? Ce pourrait être par un songe, ou par la mort d'un camarade que vous aimiez ; mais plus assurément il vous a parlé par sa Parole. Mais continuons mon histoire. Georges commença à réfléchir. Voudrait-il être laissé en arrière si le Seigneur venait ? Et comme il sentait bien qu'il n'était pas prêt, il devint si triste qu'il ne put avoir de repos tout le reste de la semaine.

Samedi arriva, mais toute la nuit se passa sans apporter ni paix, ni repos, à son âme troublée. Le dimanche soir, se trouvant seul avec sa mère, il lui dit : « Mère, comment puis-je savoir que je suis sauvé ? » Il avait dit à sa mère le rêve qu'il avait fait, et elle lui répondit : « Tu dois recevoir le message ; ce rêve était un message que Dieu t'adressait. Tu dois le recevoir. »

Le lendemain matin, il dit à sa mère qu'il était sauvé, qu'il avait reçu le message.

Georges, comme la plupart de ceux qui lisent ces pages, connaissait bien la voie du salut dans son intelligence. Il avait été élevé par des parents chrétiens, qui lui avaient enseigné dès son plus jeune âge ce qui concerne notre précieux Sauveur, Jésus, qui souffrit et mourut sur la croix pour les pécheurs. Mais bien que Georges sut cela, il ne se l'était pas approprié par une foi toute simple, jusqu'à ce que Dieu lui eût envoyé un message par le rêve qu'il avait fait, afin de lui apprendre la nécessité d'être « prêt. »

Et maintenant, chers enfants, voulez-vous recevoir ce message pour vous ? Jésus va venir ; ce rêve aura son accomplissement, et il l'aura bientôt, car le Seigneur dit : « Voici, je viens promptement. »

Il ne prendra pas tout le monde avec Lui. Qui d'entre vous ira avec le Seigneur ? Il a dit : « Celles

qui étaient prêtes entrèrent avec Lui aux noces ; et la porte fut fermée. » Oh ! tandis qu'il en est temps, venez au Seigneur Jésus, confiez-vous en Lui, et vous serez mis à l'abri du jugement qui va tomber sur le monde.

« VOUS DONC, SOYEZ PRÊTS. »



Jésus vient

Courage, en avant, pèlerin !
Le temps est court, l'heure s'avance ;
Ne l'attarde pas en chemin.

Serre en ton cœur ton espérance ;
C'est ta force, ton lot divin,
Dans le péril et la souffrance.

Puisque le Seigneur va venir,
Détourne tes yeux de la terre,
De ce qui peut t'y retenir.

Jésus de l'âme est la lumière
Pour le présent et l'avenir :
Il est l'Étoile matinière.

Comme la sentinelle épiant le matin
Attends-le donc, ô pèlerin !

S.

La pierre de touche

— Dis donc, Georges, disait à celui-ci un camarade d'école, est-ce vrai que ton frère s'est converti et est devenu chrétien ?

— Je ne le sais pas, répondit Georges, mais je verrai bientôt s'il l'est en effet.

Georges voulait éprouver son frère Charles, comme le fait un bijoutier qui veut savoir si une pierre précieuse est vraie ou fausse.

Ainsi un jour il cassa une flèche juste au moment où Charles s'apprêtait à tirer. Une autre fois, en passant, il lui marcha lourdement sur le pied, et, peu après, il jeta une pierre au chien favori de Charles. Celui-ci avait un caractère naturel très violent, et Georges savait très bien que précédemment son frère se serait mis fort en colère contre lui. Mais cette fois, bien que l'on pût voir que la chose lui était sensible, Charles ne s'irrita point et ne dit pas un mot pénible à Georges. Il supporta tout avec patience.

Quand Georges rencontra de nouveau son camarade, il lui dit : — C'est vrai ; Charles est chrétien. Je le sais, car je l'ai mis à l'épreuve.

« Mettez la Parole en pratique, et ne l'écoutez pas seulement. »

Oui, mes jeunes amis, c'est au fruit que l'arbre est reconnu. Le mauvais arbre, notre mauvaise nature, porte de mauvais fruits (lisez Galates V, 19-21), mais quand nous avons cru du cœur au Seigneur Jésus, non seulement nous sommes sauvés, mais nous avons une nouvelle nature, une nouvelle vie qui se manifeste par ses fruits produits par l'Esprit Saint, et qui sont décrits en Galates V, verset 22.

Réponses aux questions du mois de mars

Cain, après avoir été meurtrier, se montre menteur. (Genèse IV, 9.)

Jacob ment à son père Isaac en se faisant passer pour Ésaü. (Genèse XXVII, 19, 24.) Son châtiment

fut d'être obligé de fuir loin de son pays, et il fut ensuite trompé par ses fils.

Les fils de Jacob mentirent, en faisant croire à Jacob que Joseph avait été tué par une bête sauvage. (Genèse XXXVII, 31, 32.) Leur châtement fut toutes leurs angoisses quand ils vinrent en Égypte chercher du blé.

Guéhazi. (2 Rois V, 25-27.) Son châtement fut qu'il devint lépreux.

Pierre. (Matthieu XXVI, 70, 74.) Mais Pierre se repentit aussitôt (verset 75), et le Seigneur lui pardonna son péché.

Ananias et Sapphira. (Actes V.) Ils mentirent à l'Esprit Saint, et furent frappés de mort.

Le premier et le plus grand menteur est le Diable. « Il est menteur, et le père du mensonge. » (Jean VIII, 44 ; Genèse III, 4.)

Les menteurs sont exclus du ciel. (Apocalypse XXI, 27 ; XXII, 15.)

La part de tous les menteurs sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre. (Apocalypse XXI, 8.)

« C'est pourquoi, ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain. » (Éphésiens IV, 25.)

« Ne mentez point l'un à l'autre. » (Colossiens III, 9.)

Questions pour le mois d'avril

Vous avez vu l'histoire du jeune Abija, cherchez dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament d'autres exemples d'enfants malades, et dites l'issue de leur maladie.

Cherchez dans l'Apocalypse les différents passages où se trouve la promesse de la venue du Seigneur.



Le jeune païen converti et l'avocat

Thomas Hooper était un garçon païen de l'une des îles de la mer du Sud. Il avait entendu la glorieuse bonne nouvelle de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, venu du ciel pour sauver les pécheurs ; il avait cru et s'était attaché de cœur au Seigneur. Il alla passer deux années dans une école de missionnaires en Angleterre. De là il fit un voyage avec un ami, et se trouva un soir dans une société de personnes distinguées, mais pour la plupart incroydules. On s'amusa fort des questions qu'un avocat lui posait et de ses réponses.

À la fin, Thomas dit : — Je ne suis qu'un pauvre garçon païen, et il est bien naturel que mes réponses en mauvais anglais vous divertissent. Mais bientôt nous nous trouverons dans une réunion bien plus grande que celle-ci. Tous les hommes y

seront, et à nous tous sera posée une seule question : « Aimes-tu le Seigneur Jésus-Christ ? » Pour moi, je puis répondre : « Oui, je l'aime ; Il est mon Sauveur. » Mais vous, Monsieur, que répondrez-vous ?

Il se tut, et un silence de mort se répandit dans la salle. Après une longue pause où chacun était sérieux, quelqu'un proposa qu'on lût une portion de la parole de Dieu, et on pria Thomas de terminer par la prière. C'est ce qui eut lieu, et Thomas, en quelques paroles simples, s'adressa à Dieu et pria aussi pour le savant avocat, si ignorant de la chose la plus importante. Il supplia Dieu de lui montrer le chemin du salut en Christ.

L'avocat fut touché et soupira profondément. Après la prière, la compagnie se sépara. Mais, rentré chez lui, l'avocat sentit augmenter le trouble de son âme. Les paroles de Thomas résonnaient sans cesse à ses oreilles : « Mais vous, Monsieur, que répondrez-vous ? » Il parcourait sa chambre à grands pas. L'Esprit de Dieu avait saisi sa conscience. Il n'eut ni paix, ni repos, jusqu'à ce qu'il se fût tourné vers Dieu, et qu'il eût trouvé par la foi au Seigneur Jésus le pardon de ses péchés. Alors il put dire comme Thomas : « Oui, j'aime Jésus, car il est mon Sauveur. »

Et toi, mon jeune lecteur, peux-tu, en vérité, répondre la même chose, si je te demande : « Aimes-tu le Seigneur Jésus ? »

« Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème — Maran-atha ! »

« Seigneur, tu sais que je l'aime. »



Histoire du royaume d'Israël

LES ROIS QUI SUCCÈDÈRENT A JÉROBOAM

(1 Rois XV et XVI)

SOPHIE. — Tu m'as dit la dernière fois, maman, que l'Éternel frappa Jéroboam et qu'il mourut ; qui est-ce qui régna à sa place ?

LA MÈRE. — Ce fut un de ses fils, nommé Nadab. Te rappelles-tu ce que le vieux prophète Akhija annonça à la femme de Jéroboam ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est que toute la famille de Jéroboam périrait, et qu'aucun de ses membres ne serait enterré dans un sépulcre, mais serait dévoré par les chiens ou par les oiseaux de proie.

LA MÈRE. — La prophétie s'accomplit bientôt comme Akhija l'avait dit : « Mais quoi ? déjà maintenant ! » (1) Nadab suivit l'exemple de son père et fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, en continuant à adorer les veaux d'or, et ainsi à faire pécher Israël. L'idolâtrie, qui détournait le peuple du culte du vrai Dieu, était le péché le plus grand ; c'était une abomination aux yeux de l'Éternel (2), et il devait être puni de mort (3). Les rois et le peuple d'Israël qui persévéraient dans ce péché, étaient donc sous la sentence de mort, et leur histoire montre bien que cette sentence s'exécutait.

SOPHIE. — Je suis étonnée, maman, de voir que Nadab n'ait pas eu le cœur touché par tout ce qu'il avait vu et entendu de la puissance et des aver-

(1) Chapitre XIV, 14. — (2) Deutéronome VII, 25.

(3) Deutéronome XIII.

tissements de l'Éternel. S'il s'était repenti, Dieu lui aurait pardonné, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, car l'Éternel a dit : « Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme inique, ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura compassion de lui, — et à notre Dieu, car il pardonne abondamment » (1). Mais Nadab préférait son veau d'or à un Dieu saint, qui a dit à son peuple : « Vous serez saints, car moi, l'Éternel, votre Dieu, je suis saint » (2). Il pouvait ainsi faire sa propre volonté, et suivre toutes les pensées et les convoitises de son méchant cœur. Son veau d'or ne l'en empêchait pas. Nadab ne se doutait pas que le jugement allait être exécuté sur lui. « Si le méchant ne se retourne pas, » avait dit le roi David, « Dieu aiguisera son épée ; il a bandé son arc et l'a ajusté, et il a préparé contre lui des instruments de mort » (3). C'est ce qui eut lieu pour Nadab.

SOPHIE. — Est-ce qu'il fut tué par quelqu'un ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et voici comment la chose arriva. Il était allé, avec son armée, assiéger la ville de Guibbethon (4), qui appartenait aux Philistins, ces constants ennemis d'Israël. Tandis qu'il était là, un homme nommé Baësha, de la tribu d'Issacar, conspira contre lui et le tua. C'était l'instrument de mort dans la main de l'Éternel.

SOPHIE. — Mais est-ce que l'Éternel avait commandé à Baësha de tuer Nadab ?

(1) Ésaïe LV, 9. — (2) Lévitique XIX, 2.

(3) Psaume VII, 12, 13. Combien il est sérieux de penser que cela s'applique aux pécheurs de nos jours ! Le jugement est à la porte.

(4) Guibbethon était sur le territoire assigné par Josué à la tribu de Dan (Josué XIX, 44) ; c'était une des villes données aux Lévites. (Josué XXI, 23.) Mais les Israélites n'avaient pu, sans doute par manque de foi et d'énergie, en déposséder les Philistins. (Juges I, 34.)

LA MÈRE. — Non ; Baësha ne se souciait pas de l'Éternel ; il suivait les mauvais désirs de son cœur. Il voulait être roi, et, pour cela, il commença par attirer le peuple à lui, puis il tua Nadab et régna à sa place, sans que personne lui dit rien. Il fit encore plus : il extermina toute la famille de Jéroboam, afin que personne de cette famille ne fit valoir ses droits au trône. Ainsi fut accomplie la terrible prophétie d'Akhija. Dieu se sert des méchants et de leurs mauvaises actions pour exécuter ses desseins, mais les méchants n'en sont pas moins coupables, et Dieu les châtie à leur tour, comme nous le verrons pour Baësha (1).

SOPHIE. — Tu m'as dit que Baësha ne se souciait pas de l'Éternel ; comment le sait-on ?

LA MÈRE. — C'est qu'au lieu de détruire l'idolâtrie, il nous est dit qu'il « fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et marcha dans la voie de Jéroboam, et dans son péché par lequel il avait fait pécher Israël, » c'est-à-dire l'idolâtrie. Ainsi il avait été rebelle à son roi, il avait été meurtrier, et maintenant nous le voyons idolâtre. Et il voulut faire encore plus que Jéroboam pour empêcher son peuple d'avoir des relations avec le peuple de Juda et d'aller adorer l'Éternel à Jérusalem. Il fit la guerre contre Asa, roi de Juda, et bâtit sur la frontière des deux royaumes une ville forte nommée Rama, pour empêcher ceux de Juda de venir en Israël et ceux d'Israël d'aller dans le royaume de Juda. Alors Asa, se sentant sans doute le plus faible, appela à son secours Ben-Hadad, roi de Syrie, qui envahit le nord du pays d'Israël.

SOPHIE. — Est-ce qu'Asa fit bien de chercher de l'aide auprès d'un roi païen ? N'aurait-il pas mieux

(1) Lisez à ce propos Ésaïe X, 5-16.

fait de demander à l'Éternel de le secourir, comme le fit Abija quand il combattait contre Jéroboam ?

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant (1). Quoi qu'il en soit, Baësha cessa de bâtir Rama et resta dans son royaume à Thirtsa.

SOPHIE. — Comment Baësha pouvait-il être tranquille là ? Ne devait-il pas se dire : « Je suis dans le palais de l'homme que j'ai tué pour me faire roi, et dont j'ai fait mourir les enfants ; voilà son lit ; je m'assieds à sa table. » Tout devait lui rappeler ses meurtres. Ne penses-tu pas qu'il était malheureux, bien qu'il fût roi ?

LA MÈRE. — Il aurait dû l'être ; mais le cœur et la conscience de l'homme qui ne craint pas Dieu s'endurcissent dans le mal, de sorte qu'il se glorifie même d'être venu à bout de ses desseins de quelque manière que ce soit (2), et comme dit Sophonie : « L'inique ne connaît pas la honte » (3). Mais Dieu est juste, et le méchant ne saurait rester impuni. Baësha jouissait de sa royauté et de ses richesses, lorsqu'un jour un homme se présenta devant lui, chargé, comme autrefois Akhija pour Jéroboam, d'un message de l'Éternel pour lui. C'était Jéhu, fils de Hanani le prophète, et prophète lui-même.

SOPHIE. — N'avait-il pas peur de venir ainsi devant un homme aussi cruel que Baësha ?

LA MÈRE. — Non ; il était un fidèle serviteur de l'Éternel ; lui et son père ne craignaient pas de parler hardiment aux rois (4). Voici son message à Baësha : « Je t'ai tiré de la poussière et t'ai établi

(1) Lisez Psaumes CXXI, 1, 2, et XLVI.

(2) Psaumes X, 3-6 et LXXII, 6, 7. — (3) Sophonie III, 5.

(4) Voyez 2 Chroniques XVI, 7 ; XIX, 1-3, où nous voyons quarante ans plus tard le même Jéhu reprendre le roi Josaphat. Lui et son père vivaient sans doute dans le royaume de Juda. (2 Chroniques XX, 34.)

prince sur mon peuple Israël ; mais parce que tu as marché dans la voie de Jéroboam, et que tu as fait pécher mon peuple, la maison sera traitée comme celle de Jéroboam. » Dieu avait permis qu'il parvînt à la royauté, et il aurait dû, lui et le peuple, renoncer à l'idolâtrie. Il ne le fit pas, et l'Écriture dit que le jugement de Dieu tomba sur lui et sa maison, à cause de tout le mal qu'il faisait devant les yeux de l'Éternel pour le provoquer à la colère et parce qu'il avait été meurtrier de Jéroboam, c'est-à-dire de son fils et de sa famille. Dieu châtiât Baësha, l'idolâtre et le meurtrier. Baësha mourut après un règne de vingt-quatre ans, et son fils Éla lui succéda.

SOPHIE. — Est-ce qu'il fut cruel comme son père ?

LA MÈRE. — Il n'est pas dit qu'il ait tué personne, mais il ne fut pas meilleur que Baësha. Le jugement de Dieu vint contre lui à cause des péchés qu'il avait commis, ainsi que son père, pour faire pécher Israël, c'est-à-dire en le maintenant dans l'idolâtrie. Mais à tous ses péchés, Éla en ajoutait un autre : c'était l'ivrognerie. Tu sais combien il est triste et dégoûtant de voir un homme se livrer à la boisson. Il perd par degrés sa raison, ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et s'abaisse au-dessous des animaux.

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. J'ai vu, en revenant de l'école, un homme ivre qui allait en chancelant d'un côté de la rue à l'autre, et qui est tombé dans la boue. On a été obligé de le transporter chez lui, et sa pauvre femme était là, tout en pleurs.

LA MÈRE. — Hélas ! un ivrogne, non seulement se dégrade et se ruine lui-même dans sa santé et dans son âme, mais il réduit souvent sa famille à la misère. Dans tous les cas, il la rend malheureuse, et donne un funeste exemple à ses enfants.

Souvent il est frappé d'une mort prématurée, et, ce qui est le pire de tout, il perd son âme, car il est écrit : « Les ivrognes n'hériteront pas du royaume de Dieu » (1). Aussi la parole de Dieu met-elle souvent en garde contre cette honteuse passion. « Toi, mon fils, écoute et sois sage, et dirige ton cœur dans le chemin ; ne sois pas parmi les buveurs de vin, » a dit Salomon ; et plus loin : « Ne regarde pas le vin quand il est vermeil, quand il est perlé dans la coupe, et qu'il coule facilement ; à la fin, il mord comme un serpent et il pique comme une vipère » (2). L'apôtre Paul écrivait aux Éphésiens : « Ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit » (3). Il ne faut pas même user de vin jusqu'à en être échauffé et excité, car la parole de Dieu nous exhorte souvent à être sobres (4).

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce qu'il me semble ? C'est que, pour un roi comme Éla, il est encore plus honteux de s'enivrer que pour un autre homme.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Les rois et les grands doivent donner l'exemple à ceux qui sont sous leur autorité. D'ailleurs comment gouverneront-ils bien, s'ils ne sont plus maîtres de leur raison ? Dans les Proverbes, il est dit : « Ce n'est point aux rois de boire du vin, ni aux grands de dire : Où sont les boissons fortes ? de peur qu'ils ne boivent, et n'oublient le statut, et ne fassent fléchir le jugement de tous les fils de l'affliction » (5), c'est-à-dire de peur qu'ils ne fassent pas droit aux malheureux et aux affligés.

(1) 1 Corinthiens VI, 10.

(2) Proverbes XXIII, 19, 20 ; 31, 32. — (3) Éphésiens V, 18.

(4) 1 Thessaloniens V, 6, 8 ; 1 Pierre I, 13 ; IV, 7 ; V, 8. Voyez la très sérieuse exhortation du Seigneur, en Luc XXI, 34-36.

(5) Proverbes XXXI, 4, 5.

SOPHIE. — Comment l'Éternel punit-il Éla de ses péchés ?

LA MÈRE. — L'armée d'Israël assiégeait de nouveau Guibbethon, et Éla, au lieu de se mettre à la tête de son peuple, avait donné le commandement à un officier nommé Omri. Quant à lui, il était resté à Thirtsa. Il y avait là un autre de ses officiers nommé Zimri, qui commandait la moitié de ses chars, et qui conspira contre lui, comme Baësha avait conspiré contre Nadab. Un jour, Éla était allé chez un nommé Artsa, qui était préposé sur la maison du roi, c'est-à-dire comme son intendant. Là, le jeune roi buvait et s'enivrait, lorsque tout à coup Zimri entra et le tua. Éla passa ainsi de l'ivresse dans la mort.

SOPHIE. — Quelle terrible fin !

LA MÈRE. — Oui, c'était le jugement de Dieu. Éla n'avait régné que deux ans. Il était donc encore jeune, et avait passé sa vie dans le péché, faisant ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. Combien n'y a-t-il pas de jeunes gens qui meurent ainsi sans s'être convertis à Dieu, et alors où va leur âme ? Il y a, à ce sujet, dans le livre de l'Ecclésiaste, une solennelle exhortation adressée aux jeunes gens. Lis au chapitre XI, au verset 9.

SOPHIE (*lit*). — « Réjouis-toi, jeune homme, dans ta jeunesse, et que ton cœur te rende heureux aux jours de ton adolescence, et marche dans les voies de ton cœur et selon le regard de tes yeux ; mais sache que pour toutes ces choses, Dieu t'amènera en jugement. »

LA MÈRE. — Pauvre Éla ! Il avait marché dans les voies de son cœur, de ce cœur trompeur, dont les pensées sont mauvaises en tout temps (1), et

(1) Jérémie XVII, 9 ; Genèse VI, 5 ; VIII, 21.

maintenant, il avait été amené en jugement devant le Dieu saint et juste ! Zimri régna donc à sa place, et dès qu'il fut sur le trône, il fit périr toute la famille de Baësha, ne laissant en vie ni parent, ni ami.

SOPHIE. — Chère maman, cela fait frémir de voir tous ces meurtres. Comme ces hommes étaient cruels !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, ils n'avaient pas la crainte de Dieu, et leur méchant cœur naturel était conduit par Satan, qui a été meurtrier dès le commencement (1). L'apôtre Paul dit de ceux qui ne recherchent pas Dieu, que « leurs pieds sont rapides pour répandre le sang » (2). Zimri était un meurtrier ; de plus, il suivit ses prédécesseurs dans l'idolâtrie. Il ne jouit d'ailleurs pas longtemps du fruit de son crime. Son règne ne dura que sept jours.

SOPHIE. — C'était bien court. Il avait sans doute espéré rester longtemps roi sur Israël et posséder les richesses d'Éla. Mais comment se fit-il qu'il régnât si peu de temps ?

LA MÈRE. — La nouvelle de ce qu'il avait fait arriva bientôt au camp à Guibbethon. On entendit dire : « Zimri a conspiré contre le roi et l'a tué, et il règne à sa place. » Mais l'armée ne voulait pas avoir Zimri pour roi, et, le même jour, dans le camp, tous établirent Omri pour roi. Aussitôt celui-ci, avec toute l'armée, quitta Guibbethon et alla assiéger Thirtsa où Zimri s'était enfermé. Mais les soldats d'Omri eurent bientôt enfoncé les portes et pris la ville. Alors le malheureux Zimri, désespéré, se réfugia dans le palais, y mit le feu, et périt volontairement dans les flammes. « Il mourut à cause de ses péchés, » dit la parole de Dieu.

SOPHIE. — C'était aussi un grand péché, n'est-ce pas, maman, de s'ôter à soi-même la vie ?

(1) Jean VIII, 44. — (2) Romains III, 15.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant. Zimri ne voulait pas tomber entre les mains d'Omri qui, sans doute, l'aurait fait mourir. Le monde trouve héroïques des actions telles que celle de Zimri, mais Dieu les condamne, car notre vie lui appartient, et, dans la Bible, nous voyons que ce sont toujours des hommes sans crainte de Dieu qui s'ôtent à eux-mêmes la vie. Ainsi Zimri avait vécu dans le péché et termina son existence par un péché.

SOPHIE. — Que de tristes événements s'étaient passés en sept jours ! Mais Omri fut-il, au moins, un meilleur roi que les précédents ?

LA MÈRE. — Hélas ! non ; bien au contraire. « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et il fit pis que tous ceux qui avaient été avant lui, » voilà ce que nous dit de lui la parole de Dieu. Le commencement du règne d'Omri fut difficile. La moitié du peuple voulait avoir pour roi un nommé Thibni ; l'autre moitié était pour Omri, de sorte que pendant quatre années le pays fut désolé par une guerre civile. Pauvre peuple d'Israël ! S'il était resté fidèle à l'Éternel et n'avait pas adoré les veaux d'or que Jéroboam avait faits, tous ces malheurs ne seraient pas tombés sur lui. Comme le prophète le dit : « Israël a rejeté le bien ; l'ennemi le poursuivra ; » et encore : « C'est la destruction, ô Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours » (1). Enfin Omri prévalut sur son rival ; Thibni mourut, sans que nous sachions de quelle manière, et Omri régna et fut un roi puissant aux yeux du monde.

SOPHIE. — Est-ce qu'il demeura aussi à Thirtsa ?

LA MÈRE. — Non ; le palais avait été brûlé. Omri choisit une autre résidence. A quelque distance de

(1) Osée VIII, 3 ; XIII, 9.

Thirtsa, il y avait une montagne ou plutôt une colline admirablement située. Elle s'élevait au centre d'une large vallée ; son sommet était plat et d'environ vingt kilomètres de circuit, et ses pentes escarpées descendaient en terrasses jusque dans la plaine. Tout autour, d'autres collines plus élevées semblaient la garder comme un rempart. Omri vit que c'était un endroit bien favorable pour y construire une ville forte. Il acheta la montagne à Shémer, son possesseur, pour une forte somme d'argent, et y bâtit son palais et une cité qu'il appela Samarie, selon le nom de Shémer (1). Le pays environnant fut aussi nommé Samarie.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que dans le Nouveau Testament, il est plus d'une fois question de Samarie. Est-ce la même ville ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Samarie devint une ville célèbre, la capitale du royaume d'Israël. Comme je te l'ai dit, son site était magnifique. La plaine à ses pieds était couverte de riches moissons ; et les flancs de la colline de Samarie et des collines environnantes étaient couverts d'oliviers, de figuiers et de vignes. La beauté de Samarie et de ses alentours était renommée. La parole de Dieu la compare à une guirlande de fleurs posée sur la tête d'un homme dans un festin. Elle était l'orgueil d'Éphraïm (2) sur le territoire duquel elle s'élevait. Mais Samarie devint aussi une ville très méchante, le centre de l'idolâtrie dans le pays d'Israël, comme nous le verrons. C'est pourquoi les prophètes, de la part de l'Éternel, annoncèrent la ruine de cette ville dont les Israélites étaient si fiers. Ésaïe dit : « Malheur

(1) Le mot hébreu est Shomeron.

(2) Éphraïm désigne souvent tout le royaume d'Israël. Voyez Ésaïe VII, 1, 2.

à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, et à la fleur flétrie de son bel ornement qui est sur le sommet de la riche vallée de ceux qui sont vaincus par le vin ! La couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm sera foulée aux pieds » (1).

SOPHIE. — Sais-tu, maman, s'il reste des ruines de Samarie, comme de tant d'autres villes anciennes ?

LA MÈRE. — Je te dirai quelque chose de son histoire. Elle fut assiégée plusieurs fois par les ennemis d'Israël, et enfin elle fut prise par le roi d'Assyrie qui mit fin au royaume des dix tribus. Mais, bien que déçue, elle ne périt pas. Bien plus tard, le roi Hérode, celui qui fit mettre à mort les petits enfants de Bethléhem, releva la ville de Samarie, l'embellit par plusieurs magnifiques monuments et changea son nom en celui de Sébaste (2). Mais maintenant que reste-t-il de toute cette magnificence ? Rien que quelques colonnes debout au milieu de champs de blé et d'autres plantes. Les pierres mêmes des édifices et des maisons de Samarie ont été roulées dans la vallée, ou ont servi à d'autres constructions. Ainsi s'est accomplie à la lettre la prophétie de Michée qui vivait plus de 700 ans avant Hérode : « Je ferai de Samarie un monceau dans les champs, des plantations de vigne ; et je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements » (3). Là où s'élevait cette superbe cité se trouve maintenant un pauvre village de 300 habitants et dont le nom Sébuste rappelle celui de Sébaste. Les voyageurs qui ont visité ce

(1) Ésaïe XXVIII, 1-3. Voyez pour l'orgueil d'Éphraïm, c'est-à-dire du royaume d'Israël, Ésaïe IX, 8-12.

(2) Sébaste vient du mot grec qui signifie Auguste. Hérode donna ce nom à Samarie en l'honneur de l'empereur César Auguste. (Luc II, 1.)

(3) Michée I, 6.

lieu, ont été frappés en voyant l'exactitude avec laquelle la prophétie a été accomplie. Aux yeux de Dieu, tout est comme présent. Et tu vois aussi, mon enfant, la vérité de cette parole : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais LA PAROLE DU SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT » (1). Les plus grandes et les plus belles choses que l'homme élève, se gâtent et prennent fin ; « la terre même, et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (2), mais « celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (3), et aura sa place dans la cité céleste qui ne peut être détruite, car Dieu en est l'architecte et le créateur (4).

SOPHIE. — Oh ! maman ; combien cela est beau ; combien la parole de Dieu est précieuse ! Que c'est bon d'appartenir au Seigneur Jésus et d'être assuré d'avoir une place dans la sainte cité ! Maintenant j'aimerais que tu me dises encore la fin de l'histoire d'Omri. Fut-il aussi tué ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il n'avait pas été meurtrier, comme Baësha et Zimri ; mais à d'autres égards, il avait fait pis que les autres rois ses prédécesseurs, en encourageant encore plus l'idolâtrie. Mais s'il ne subit pas de châtement dans cette vie, nous savons que Dieu amènera toute œuvre en jugement (5), et Omri aura à répondre du mal qu'il a fait. Il mourut après douze ans de règne, et son fils Achab lui succéda.

(1) 1 Pierre I, 24. — (2) 2 Pierre III, 10.

(3) 1 Jean II, 17. — (4) Hébreux XI, 10, 16.

(5) Ecclésiaste XII, 14.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LA MISSION D'AUGUSTIN EN ANGLETERRE

L'envoyé que Grégoire choisit pour aller évangéliser les païens d'Angleterre, était un de ses amis nommé Augustin, abbé d'un monastère. C'était un homme d'un grand zèle et d'une ardente piété, sur qui Grégoire pouvait compter. Mais à ces qualités, Augustin joignait beaucoup d'orgueil spirituel, et tout en désirant sauver les âmes, il voulait surtout rattacher les convertis à l'église de Rome et les soumettre à l'autorité du pape. Il partit en l'an 596 avec quarante missionnaires. Mais arrivés en Provence, ils furent effrayés à la pensée des difficultés de leur mission auprès de peuples barbares dont ils ignoraient la langue, et Augustin retourna à Rome pour demander au pape la permission d'abandonner l'entreprise (1). Mais Grégoire n'était pas homme à laisser une œuvre qui lui tenait à cœur, et à laquelle il avait beaucoup réfléchi. Il exhorta et encouragea Augustin à persévérer, plaçant devant lui et ses compagnons les récompenses divines qui seraient leur partage, et il donna à Augustin des lettres de recommandation pour les évêques des endroits où ils passeraient, ainsi que pour les rois francs Théodoric et Théodebert.

Les missionnaires prirent courage, et, après un long et pénible voyage, ils débarquèrent en Angle-

(1) Quand Paul et Barnabas furent envoyés par l'Esprit Saint, et non par un homme ou des hommes, ils ne reculèrent pas devant leur tâche.

terre, sur l'île de Thanet, dans le Kent. Le roi de ce pays était alors Æthelbert, le plus puissant des monarques anglo-saxons. Il avait épousé une princesse chrétienne, Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Augustin envoya à Æthelbert des messagers pour lui annoncer l'arrivée d'hommes qui apportaient la bonne nouvelle du chemin à suivre pour obtenir le bonheur éternel, la gloire du ciel, avec la paix et la bénédiction du vrai Dieu.

Æthelbert consentit à les recevoir, mais en plein air, de peur que ces étrangers n'usassent des artifices de la magie. Les prêtres païens pouvaient lui avoir suggéré cette pensée. Pour frapper ce peuple grossier et produire sur le roi une certaine impression, Augustin et ses moines se rangèrent en procession, firent porter devant eux une grande croix en argent avec l'image du Christ, et s'avancèrent, en chantant des cantiques latins, vers l'endroit où les attendaient le roi et sa cour. Augustin s'acquitta de son message, annonçant aux païens étonnés la bonne nouvelle des bénédictions éternelles du ciel. Le roi, bien que favorablement disposé, lui dit cependant qu'ils ne pouvaient, lui et son peuple, changer de religion sans de sérieuses considérations. Il promit aux missionnaires de les protéger, et leur dit que ceux de son peuple qui le voudraient, pourraient se joindre à eux. Puis il leur assigna pour célébrer leur culte une vieille chapelle ruinée située près de Cantorbéry, sa résidence, et qui avait servi autrefois aux chrétiens bretons.

La vie pieuse et dévouée d'Augustin et de ses compagnons, et les miracles que, dit-on, ils opérèrent, gagnèrent la confiance du peuple, et bientôt le roi et nombre de ses sujets acceptèrent le christianisme tel qu'Augustin le leur apportait, c'est-à-dire quelques doctrines chrétiennes, mais en même temps

les erreurs, les cérémonies et la suprématie de Rome. C'est ainsi que l'église romaine s'implanta en Angleterre.

Augustin envoya à Rome la nouvelle de ses succès. Le pape le nomma archevêque de Cantorbéry et l'établit à la tête de douze évêques sur tous les chrétiens (1), non seulement sur les Saxons nouvellement convertis, mais sur les Bretons descendants des premiers chrétiens. Ceux-ci, par suite des invasions des Pictes, des Scots, puis des Saxons, avaient cherché un refuge dans le Pays de Galles. Là s'était fondé un grand monastère nommé Bangor, comme celui qui existait en Irlande. Près de trois mille hommes s'y trouvaient réunis, travaillant, étudiant et priant. Plusieurs missionnaires étaient sortis du milieu d'eux. Augustin voulut les amener à accepter les coutumes et la suprématie de l'église de Rome et à le reconnaître comme évêque établi sur eux. Pour cela, il convoqua un synode des évêques saxons et bretons. Un petit nombre seulement de ceux-ci s'y rendirent. Dionoth, qui présidait la grande église de Bangor, répliqua à Augustin : « Nous voulons aimer tous les hommes, et ce que nous faisons pour toi, nous le ferons aussi pour celui que vous nommez le pape. Mais il ne doit pas s'appeler Père des pères, et la seule soumission que nous puissions lui accorder est celle qu'en tout temps nous devons à tous les chrétiens » (2). Une seconde assemblée eut lieu, mais les évêques bretons tinrent ferme et l'un d'eux déclara qu'ils ne pouvaient admettre ni l'orgueil des Romains, ni la tyrannie des Saxons. Augustin exhorta, supplia, censura, et même, dit-

(1) Il faut toujours entendre par là les chrétiens de profession.

(2) Lisez Éphésiens V, 21.

on, eut recours aux miracles, mais sans plus de succès.

Espérant toujours vaincre la résistance des évêques bretons, Augustin les convoqua une troisième fois. Que faire ? se demandaient ces pauvres évêques, intimidés et quelque peu ébranlés par le grand nom de Rome qui avait conservé un certain prestige sur les esprits des peuples éloignés. Il y avait un ermite pieux et sage, qui s'était acquis un grand renom de sainteté. Quelques-uns des Bretons allèrent le consulter. — Devons-nous abandonner nos coutumes et suivre Augustin ? lui dirent-ils. — S'il est homme de Dieu, suivez-le, fut sa réponse. — Et à quoi le reconnaitrons-nous ? — Le Seigneur a dit : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur. » Si Augustin est débonnaire et humble de cœur, il porte le joug de Christ et vous offre de porter le même joug ; mais s'il est violent et superbe, il n'est pas de Dieu et vous n'avez pas à faire attention à ce qu'il dit. — Comment connaissons-nous son humilité ? dirent-ils encore. — Faites en sorte que lui et les siens arrivent les premiers au lieu du rendez-vous. S'il se lève quand vous entrerez, obéissez-lui.

Telles furent les paroles de l'ermite ; mais les évêques bretons n'eussent-ils pas mieux fait de consulter la parole de Dieu et de se tenir à ses enseignements ? Ils y auraient vu que Christ est le seul vrai conducteur, et que Pierre recommandait aux anciens de ne pas paître le troupeau de Dieu comme dominant sur des héritages, mais en étant des modèles du troupeau (1).

Qu'arriva-t-il ? Quand les évêques bretons entrèrent, Augustin, assis dans toute sa dignité, et

(1) Matthieu XXIII, 7-12 ; 1 Pierre V, 2, 3.

voulant leur montrer sa supériorité, ne se leva pas pour les saluer. Frappés à cette vue, les évêques bretons, pour la troisième fois, refusent de se soumettre au pape de Rome et ne veulent connaître d'autre maître que Christ. Augustin alors s'écrie : « Puisque vous ne voulez pas recevoir des frères qui vous apportent la paix, vous subirez des ennemis qui vous apporteront la guerre. Vous ne voulez pas vous unir à nous pour annoncer aux Saxons le chemin de la vie, eh bien, vous recevrez d'eux le coup de la mort. » Et il se retira.

Était-ce là l'esprit et la douceur de Christ ? Non, certainement ; mais c'est là l'orgueil et l'esprit de domination qui caractérisèrent de plus en plus l'église de Rome aspirant à la suprématie universelle et l'établissant sur les autres églises.



Réponses aux questions du mois d'avril

PREMIÈRE QUESTION

1^o L'enfant de David fut très malade, et il mourut. (2 Samuel XII, 15-18.)

2^o Le fils de la veuve de Sarepta. Il tomba malade et mourut ; mais Élie pria l'Éternel de le faire revivre, et son âme rentra en lui. (1 Rois XVII, 17, 21, 22.)

3^o Le fils de la Sunamite. Il sortit vers son père, vers les moissonneurs, et il dit à son père : « Ma tête ! ma tête ! » Un serviteur le porta à sa mère, et il mourut. Mais Élisée supplia l'Éternel et l'enfant vécut. (2 Rois IV, 18-37.)

4^o La petite fille de Jaïrus. Elle était très malade et mourut pendant que son père était allé auprès de Jésus le supplier de la guérir. Mais Jésus la ressus-

cita par une parole : « Jeune fille, je te dis, lève-toi. » (Marc V, 22, 23, 41.)

5^o Le fils d'un seigneur de la cour était malade à Capernaüm. Le père vint chercher Jésus à Cana, le suppliant de guérir son fils. Et Jésus dit : « Va, ton fils vit. » Et le père retourna à Capernaüm et trouva son fils guéri. (Jean IV, 46-53)

DEUXIÈME QUESTION

1^o Le Seigneur venant pour les siens. (Chapitre II, 25 ; III, 11 ; XXII, 7, 20.)

2^o Le Seigneur venant pour le jugement. (Chapitre I, 7 ; III, 3 ; XXII, 12.)

Questions pour le mois de mai

Quel fut le premier homme qui s'enivra ?

Citez le nom d'un homme dur et méchant, qui s'enivra et mourut dix jours après ?

Quel était en Israël le châtement d'un fils débauché et ivrogne qui ne voulait pas écouter son père et sa mère ? (Cherchez dans le Deutéronome.)

A qui était-il interdit de boire du vin pendant un certain temps, et comment nommait-on ces hommes ?

Nommez deux hommes, l'un dans l'Ancien, l'autre dans le Nouveau Testament qui, pendant toute leur vie, ne devaient pas boire de vin, ni de boisson forte.

A quel moment les sacrificateurs ne devaient-ils pas boire de vin ? (Cherchez dans le Lévitique.)

Pouvez-vous citer une famille à qui leur ancêtre avait interdit de boire du vin, et qui obéirent ? Quelle promesse l'Éternel leur fit-il ? (Cherchez dans Jérémie.)

Quel est l'homme, jeune encore, à qui le conseil fut donné de boire un peu de vin, et pour quelle raison ?



Le printemps

Voici le printemps
Dans sa magique parure !
Des oiseaux les chants,
Symphonie ardente et pure,
S'élèvent joyeux
Vers les cieux.

Le soleil sourit
 A la terre qui s'éveille,
 Tout s'épanouit
 Sous cette clarté vermeille.
 Tout renaît : les fleurs
 Et les cœurs.

Et toi, chante aussi,
 Chante à ton Sauveur, mon âme :
 Libre, sans souci,
 Comme s'élève la flamme
 Qui dans l'âtre a lui
 Monte à Lui !

S.

Histoire du royaume d'Israël

LE ROI ACHAB ET LE PROPHÈTE ÉLIE

(1 *Rois XVII, etc.*)

LA MÈRE. — Nous arrivons maintenant, Sophie, à une époque bien intéressante et bien touchante de l'histoire du pauvre peuple d'Israël. On y voit la patience et la bonté de l'Éternel envers ce peuple toujours rebelle et que Dieu voulait ramener à Lui. Te rappelles-tu ce que le Seigneur Jésus disait de Jérusalem qui n'avait pas voulu l'écouter ?

SOPHIE. — Je sais que le Seigneur pleura en annonçant les malheurs qui devaient arriver aux Juifs à cause de leur incrédulité (1), mais je ne me rappelle pas ce que tu veux dire.

(1) Luc XIX, 41-44.

LA MÈRE. — Le Seigneur dit : « J'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu » (1). Eh bien, c'est ce que l'Éternel voulait faire au temps d'Achab par le moyen d'Élie, mais finalement, le peuple n'écouta pas et resta dans l'idolâtrie. Tu te rappelles que je t'ai dit un mot d'Achab.

SOPHIE. — Oui, maman ; il était fils d'Omri et il lui succéda. Fut-il aussi méchant que son père ?

LA MÈRE. — Il le fut plus encore. La parole de Dieu dit de lui : « Achab fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, plus que tous ceux qui avaient été avant lui... Il fit plus que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour provoquer à colère le Dieu d'Israël. » Et à tous ses péchés il en ajouta un bien grand. Il prit pour femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens.

SOPHIE. — Pourquoi était-ce un si grand péché ?

LA MÈRE. — Parce que Jézabel était une païenne. Ne te rappelles-tu pas que l'Éternel avait défendu ces mariages aux Israélites, de peur que ceux-ci ne fussent par là entraînés dans l'idolâtrie (2) ? Et c'est ce qui arriva à Achab. « Il servit Baal, et se prosterna devant lui, et dressa un autel à Baal » dans le temple « qu'il bâtit à Samarie. Et Achab fit une ashère. »

SOPHIE. — J'aimerais bien, chère maman, que tu m'expliques qui était Baal et ce que c'est qu'une ashère ?

LA MÈRE. — Baal était le faux dieu qu'adoraient les Sidoniens et plusieurs autres peuples de l'Orient, comme, par exemple, les Moabites (3). On dressait

(1) Matthieu XXIII, 37. — (2) Deutéronome VII, 3, 4,

(3) Nombres XXV, 3.

des autels à Baal sur les toits des maisons, sur des lieux élevés, sous des arbres et dans des bocages (1). On rendait à ce faux dieu un culte impur et sanguinaire; pour l'honorer, on brûlait des enfants en holocauste sur ses autels (2).

SOPHIE. — Quelle horrible chose ! Quelle différence avec le culte de l'Éternel !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. C'est Satan qui a mis de telles pensées dans le cœur des hommes, lui qui est meurtrier dès le commencement. Une aslhère était une statue qui représentait Astarté ou Ashtoreth, la déesse des Sidoniens (3). C'est la lune que l'on adorait sous cette forme ; elle est appelée la reine des cieux, à qui les femmes des Juifs offraient de l'encens (4), et son culte était aussi accompagné de cérémonies abominables. Tu comprends maintenant pourquoi le péché qu'Achab commettait, en prenant Jézabel pour femme, était si grand. Jézabel persuada d'abord à son mari de servir Baal et Astarté, puis elle voulut que tout Israël servit aussi ses fausses divinités, et nous verrons que ce culte resta comme une plaie en Israël, et s'étendit même dans le royaume de Juda.

SOPHIE. — Mais est-ce qu'Achab abandonna tout à fait l'Éternel ?

LA MÈRE. — Achab reconnaissait toujours l'Éternel comme Dieu, ainsi que nous le verrons, mais il joignait à cela le culte de Baal pour plaire à Jézabel. C'est ainsi que de nos jours on voit des chrétiens qui, pour plaire à des parents ou à des amis, s'associent à des choses du monde. C'est à ceux-là que l'apôtre Paul dit : « Ne vous mettez pas sous un

(1) Nombres XXII, 41 ; Jérémie XXXII, 29 ; 2 Rois XVII, 40, 41.

(2) Jérémie XIX, 5. — (3) 1^{er} Rois XI, 5.

(4) Jérémie XLIV, 17.

joug mal assorti avec les incrédules. Soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur » (1).

SOPHIE. — C'était très mal à Achab de se laisser ainsi conduire par Jézabel, puisqu'il savait que l'Éternel était Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute. Il était un homme faible devant la volonté impérieuse de Jézabel. Celle-ci, pour que Baal fût seul Dieu en Israël, avait fait tuer tous les prophètes de l'Éternel qui s'y trouvaient et qu'elle avait pu atteindre (2). Et pour son culte, elle avait un grand nombre de prêtres qui sont aussi appelés prophètes, parce qu'ils prétendaient parler au nom de Baal ou d'Astarté. Il y avait quatre cent cinquante prêtres de Baal, et quatre cents d'Astarté. Ceux-ci étaient les plus privilégiés : ils mangeaient à la table de Jézabel, c'est-à-dire qu'elle les nourrissait des mets de sa table. Ainsi la méchante reine établissait l'idolâtrie chez le peuple de Dieu et persécutait les saints. Mais un fait bien remarquable et intéressant, c'est qu'Achab avait comme préposé sur sa maison un homme pieux qui craignait fort l'Éternel. Il se nommait Abdias. Quand Jézabel faisait tuer les prophètes de l'Éternel, il avait réussi à en cacher cinquante dans une caverne, et cinquante dans une autre, et il les y avait nourris (3).

SOPHIE. — C'était bien beau de sa part. Mais ne craignait-il pas que la cruelle Jézabel ne le découvrit et ne le tuât aussi ?

(1) 2 Corinthiens VI, 14-18.

(2) Nous verrons que tout Israël ne s'adonnait pas à l'idolâtrie. Il y avait un résidu fidèle, des saints et des prophètes.

(3) Son nom veut dire « serviteur de l'Éternel, » et il se montra bien tel.

LA MÈRE. — Il craignait encore plus l'Éternel, et c'est ce qui lui donnait le courage de faire le bien, même au risque de sa vie. A côté de ce bel exemple de foi et de dévouement, la parole de Dieu nous en rapporte un de triste incrédulité. Te rappelles-tu le nom de la première ville que prirent les Israélites quand ils entrèrent dans le pays de Canaan ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est Jéricho. Ses murailles tombèrent après que les Israélites en eurent fait le tour une fois pendant six jours et sept fois le septième jour.

LA MÈRE. — Et te rappelles-tu ce que Josué dit après avoir détruit Jéricho de fond en comble ?

SOPHIE. — Non, maman. Je sais seulement que Rahab ne périt pas, parce qu'elle avait cru l'Éternel et caché les espions, et puis que Hacan avait pris et caché un manteau et de l'or, malgré la défense de Josué, et qu'il fut lapidé (1).

LA MÈRE. — C'est bien que tu te rappelles cela. Mais voici ce que dit Josué après avoir détruit la ville : « Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui se lèvera et bâtira cette ville de Jéricho. Il la fondera sur son premier-né, et en posera les portes sur son plus jeune fils. » Et voilà qu'au temps d'Achab, un homme de Béthel, nommé Hiel, osa braver la malédiction prononcée par Josué, et bâtit Jéricho. Mais ce que Josué avait dit 500 ans auparavant, arriva. Le fils aîné de Hiel mourut, comme on posait les fondements de la ville, et quand on posa les portes, son plus jeune fils mourut aussi.

SOPHIE. — C'était bien triste. Mais Hiel ne savait-il pas ce que Josué avait dit ?

LA MÈRE. — Il devait le savoir comme tout autre Israélite. On n'ignorait pas d'où provenaient

(1) Josué VI, VII.

les ruines de l'ancienne ville. Mais Hiel ne crut pas que les paroles de Josué s'accompliraient si longtemps après avoir été dites (1). Il brava la malédiction et elle tomba sur lui.

SOPHIE. — Il aurait pourtant dû être rendu attentif quand son fils aîné mourut.

LA MÈRE. — Sans doute, et c'est ce qui le rendait plus coupable de persévérer dans son impie entreprise. Quel triste état que celui où se trouvait le peuple d'Israël : l'idolâtrie, le meurtre et l'incrédulité, avec le mépris de la parole de Dieu !

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, avoir lu dans l'Apocalypse qu'il y avait dans une des assemblées auxquelles le Seigneur écrivait, une femme appelée Jézabel (2). Sais-tu qui elle était ?

LA MÈRE. — On pense que le Seigneur donne ce nom à celle femme qui se disait prophétesse, parce que, comme l'ancienne Jézabel, elle favorisait l'idolâtrie et y entraînait le peuple de Dieu. Mais cette femme est la figure du mal qui s'est introduit dans la chrétienté sous le patronage de l'église de Rome qui a établi une idolâtrie pire que celle du paganisme et qui a persécuté et mis à mort les fidèles témoins de Christ.

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel n'avertit pas Achab et le peuple ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu est patient et miséricordieux. Il ne veut pas que le pécheur périsse, mais se convertisse et vive (3), et il avertit Achab et Israël pour les ramener à Lui. Il se servit pour cela d'un prophète nommé Élie, le Thishbite.

(1) Voyez les moqueurs dont parle Pierre dans sa seconde épître. (Chapitre III, 3, 4.)

(2) Apocalypse II, 20.

(3) Ézéchiel XVIII, 23; XXXIII, 11; 2 Pierre III, 9.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi Élie était appelé le Thishbite ?

LA MÈRE. — Il y avait dans la tribu de Nephthali une ville nommée Thishbé, qui n'est pas nommée dans l'Écriture. Peut-être Élie était-il de cette ville ? Mais il demeurait dans le pays de Galaad, de l'autre côté du Jourdain. Il était un des prophètes que la méchante Jézabel n'avait pu faire périr. Son nom a une très belle signification. Il veut dire : « Mou-Dieu l'Éternel, » et il justifiait bien son nom. Élie était un homme de Dieu qui vivait en la présence de l'Éternel ; il pouvait dire : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, » et comme il est dit dans le Psaume XVI : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi. » Nous pouvons nous figurer combien Élie devait être affligé en voyant le triste état du peuple, s'adonnant à l'idolâtrie, et les fidèles serviteurs de Dieu persécutés par Jézabel. Enfin un jour, il vint se présenter courageusement devant Achab et lui dit : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole. »

SOPHIE. — Il lui fallait, en effet, bien du courage. Il pouvait craindre que le roi ou Jézabel, ne le fissent mettre à mort.

LA MÈRE. — Sais-tu d'où lui venait ce courage ?

SOPHIE. — Oh ! oui ; il se confiait en l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Il se disait : « L'Éternel, devant qui je me tiens, est à ma droite ; je ne serai pas ébranlé, » et comme David : « L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? » Il était ainsi ferme, de même que Moïse, « comme voyant celui qui est invisible » (1).

(1) Psaume XVI, 8 ; XXVII, 1 ; Hébreux XI, 27.

SOPHIE. — On est heureux, maman, de savoir que Dieu est ainsi près de nous et qu'Il nous protège. Cela me rappelle ce beau passage d'un Psaume : « Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi » (1). Mais je voudrais te demander une chose que je ne comprends pas. Élie parle au roi comme s'il était le maître de faire pleuvoir : « Il n'y aura pas de pluie, sinon à ma parole. » C'est Dieu seul, n'est-ce pas, qui a ce pouvoir ? (2)

LA MÈRE. — Certainement, Sophie ; mais nous avons l'explication des paroles d'Élie dans un passage du Nouveau Testament. Lis dans Jacques V, verset 17.

SOPHIE (*lit*). — « Élie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie durant trois ans et six mois ; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » Chère maman, cela me semble presque cruel de la part d'Élie de demander cette longue sécheresse, car bien des gens devaient en souffrir et peut-être en mourir.

LA MÈRE. — Il faut te rappeler qu'Israël était sous le gouvernement direct de Dieu, et que, s'il désobéissait, il devait être puni. La sécheresse était un de ces châtiments de Dieu envers son peuple rebelle (3). Élie le savait, et il demanda à Dieu de frapper ainsi le peuple, non pour le détruire, mais pour que le peuple et Achab se détournassent des idoles et se convertissent à l'Éternel. Et l'Éternel exauça la prière d'Élie, parce qu'elle était selon sa volonté (4), et il le dit à Élie. Alors Élie alla an-

(1) Psaume XXIII, 4.

(2) Job V, 10 ; XXVIII, 26 ; XXXVIII, 28.

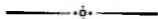
(3) Lévitique XXVI, 19 ; Deutéronome XXVIII, 22, 24.

(4) 1 Jean V, 14.

noncer au roi qu'il ne pleuvrait pas sinon à sa parole. Dieu confie, pour ainsi dire, son pouvoir à son serviteur. Dans les temps à venir, quand Dieu exercera ses jugements sur le monde impie, les deux témoins de Dieu auront « le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant les jours de leur prophétie » (1).

SOPHIE. — Mais nous ne pouvons pas prier ainsi ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Nous prions uniquement pour que Dieu fasse grâce aux pécheurs et les convertisse à Lui par la puissance de son Esprit, en leur donnant de recevoir la bonne nouvelle de son amour. Mais Jacques nous donne l'exemple d'Élie pour nous encourager à prier avec foi et ferveur. « La fervente supplication du juste, » dit-il, « peut beaucoup » (2). Et le Seigneur Jésus nous dit : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait, » car « toutes choses sont possibles à celui qui croit » (3). Nous continuerons une autre fois l'histoire d'Élie, s'il plaît au Seigneur.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LA MISSION D'AUGUSTIN EN ANGLETERRE

ET SES SUITES

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, qu'Augustin n'avait pu amener les évêques bretons à se

(1) Apocalypse XI, 6. — (2) Jacques V, 16.

(3) Marc XI, 22-24; IX, 23

soumettre à l'autorité de Rome. Il eut plus de succès dans ses efforts pour convertir les païens. Outre ceux du Kent, il réussit auprès de Sébert, roi d'Essex, qui embrassa le christianisme avec tout son peuple, et il gagna aussi Redwald, roi de l'Est-Anglie (1). On ne peut que reconnaître le zèle et le dévouement d'Augustin, et, sans doute, le christianisme qu'il apporta en Angleterre, tout mélangé d'erreurs qu'il était, valait infiniment mieux que le paganisme cruel des Saxons ; mais combien il est regrettable qu'au lieu de prêcher le pur et simple Évangile qui annonce le salut à quiconque croit au Seigneur Jésus, il ait introduit une religion de formes et de cérémonies sous l'autorité d'un clergé soumis au pape de Rome. Ce n'est pas ainsi que faisaient les apôtres, et cela laissait les cœurs vides de Dieu. Trop souvent les païens ne faisaient que changer une forme de culte pour une autre, et, à la place de leurs dieux, mettaient des saints ou soi-disant tels.

C'est ainsi que, pour ne pas heurter les populations païennes dans leurs habitudes, Grégoire avait conseillé à Augustin de transformer les temples païens en églises, en les consacrant à tel ou tel saint. Les fêtes chrétiennes furent célébrées aux mêmes jours que l'avaient été les fêtes païennes. Dans ces fêtes, on élevait des barraques, on égorgeait des animaux, et le peuple s'en nourrissait, le tout sous l'invocation d'un saint. Les coutumes

(1) Mes jeunes lecteurs doivent se rappeler que les Saxons, peuple païen du nord-ouest de l'Allemagne, avaient envahi l'Angleterre dans le cinquième et le sixième siècle, et y avaient formé sept royaumes : le Kent, le Sussex, le Wessex, l'Essex, le Northumberland, l'Est-Anglie et la Mercie. La Déirie faisait partie du Northumberland.

païennes étaient ainsi conservées sous une autre forme ; la nouvelle religion s'accommodait à l'ancienne. Était-ce vraiment le christianisme, celui de Paul qui écrivait : « Soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur » ? (2 Corinthiens VI, 17) (1). On pensait ainsi gagner plus aisément les populations, et ce n'est pas le seul fait de ce genre que présentent, hélas ! les missions catholiques romaines.

Augustin mourut vers l'an 605. Vous vous rappelez sa cruelle menace contre les chrétiens bretons qui n'avaient pas voulu se soumettre au joug de Rome. Peu avant ou peu après sa mort, elle eut son accomplissement. Ethelfrid, roi du Northumberland, et qui était païen, s'avança avec une nombreuse armée contre Bangor, le foyer du christianisme breton. Les moines effrayés s'enfuirent. Douze cent cinquante d'entre eux s'étaient réunis dans un endroit écarté pour implorer le secours du Seigneur. Ils furent découverts par leurs cruels ennemis. Ethelfrid, voyant ces hommes désarmés à genoux, demande ce qu'ils font. L'ayant appris, il s'écrie : « Ils combattent donc contre nous ! » et il ordonne à ses soldats de fondre sur ces hommes en prières. Douze cents furent égorgés, le reste réussit à s'échapper. Les Saxons marchèrent ensuite sur Bangor qu'ils détruisirent. Les prêtres virent en cela la réalisation du présage du saint pontife Augustin, comme ils le nommaient ; mais dans le pays, que ce massacre remplit de douleur, on accusa Augustin

(1) Des coutumes païennes s'étaient ainsi glissées et conservées dès les premiers temps dans l'Église, aux fêtes dédiées aux saints. Augustin et Ambroise s'étaient fortement élevés contre, mais en vain. Au commencement du V^{me} siècle, on voit qu'en Italie, à Naples, elles existaient, et Paulin de Nole, appelé saint par l'église de Rome, les approuvait.

d'avoir été l'instigateur de l'invasion d'Ethelfrid. Ce fut un coup fatal porté à l'église bretonne, bien qu'elle eût encore un moment d'éclat, comme nous le verrons.

Augustin eut pour successeur Laurent, un des missionnaires venus avec lui en Bretagne. Mais l'œuvre qu'ils avaient accomplie sembla à son tour sur le point d'être anéantie. Un grand nombre de ces soi-disant chrétiens, si facilement convertis, retournèrent au paganisme. Eadbold même, roi de Kent, fils et successeur d'Ethelbert, qui le premier avait accueilli les missionnaires, fut du nombre des apostats. Les évêques romains s'enfuirent dans les Gaules et Laurent se prépara à les suivre. Il avait voulu passer une dernière nuit en prières dans l'église; le matin venu, il vint, les vêtements en désordre, se présenter devant le roi, et, ôtant son manteau, lui montra son corps couvert de plaies. Le roi surpris lui demanda qui avait osé le maltraiter ainsi. Saint-Pierre, répondit Laurent, lui était apparu la nuit, et, lui reprochant d'abandonner son troupeau, l'avait châtié à coups de fouet. De là venaient ses meurtrissures. Eadbold était superstitieux; saisi de crainte, il se soumit de nouveau à la puissance du pape, successeur d'un apôtre qui traitait si rigoureusement les désobéissants. Laurent était-il de bonne foi? On peut croire qu'agité par la pensée de laisser une œuvre à laquelle il s'était attaché et en ayant du remords, il ait eu un rêve, et qu'ensuite il se soit meurtri lui-même, afin d'essayer par ce moyen d'agir sur l'esprit du roi.

Edwin, qui fut roi du Northumberland après le cruel Ethelfrid, fut aussi converti, dit-on, par une intervention miraculeuse. Il vaut mieux penser qu'Edwin, dont la femme était chrétienne, fut amené par elle à embrasser le christianisme. Un

grand nombre de ses sujets suivirent son exemple et furent baptisés. Mais Edwin ayant été tué dans un combat contre le païen Penda, roi de Mercie, presque tous les Northumbriens retournèrent au paganisme. Vous voyez par là, mes jeunes amis, que ces conversions n'avaient point de réalité. On embrassait un certain ensemble de pratiques religieuses ; mais le cœur et la conscience n'avaient point été atteints, parce que Christ n'avait pas été vraiment prêché, et qu'il n'y avait pas une action de l'Esprit Saint. Quelle différence entre ces conversions et celle des Thessaloniens, par exemple ! Eux avaient été vraiment « tournés (ou convertis) des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus. » (1 Thessaloniens I, 9, 10.) Ils avaient reçu l'Évangile, la parole de Dieu, dans la puissance de l'Esprit Saint et avec joie, bien qu'accompagné de tribulations, et ils étaient restés fidèles. Ils étaient vraiment chrétiens.

Un rayon de lumière vint encore briller un moment dans les ténèbres. Oswald, fils de ce méchant Ethelfrid, dont nous avons parlé, avait dû chercher un refuge en Écosse, avec son frère Oswy et quelques jeunes nobles. Il avait appris la langue du pays, avait entendu l'Évangile et avait été vraiment converti. Il fut baptisé ainsi que son frère. Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que les églises d'Écosse, et en particulier Iona, avaient conservé plus purement les vérités de la parole de Dieu. Oswald, dont le cœur avait été réellement saisi par la grâce du Seigneur, aimait à écouter les anciens et désirait vivement marcher sur les traces de Jésus qui allait de lieu en lieu, faisant du bien. Il se montrait plein de compassion pour les pauvres, se dépouillant même de ses vêtements pour les couvrir,

et il pensait à ses compatriotes du Northumberland, près desquels il aurait voulu aller comme missionnaire, afin de les ramener au christianisme. Mais il crut qu'il y parviendrait mieux s'il était rétabli sur le trône. A la tête d'une petite armée, et se confiant en Dieu, il livra bataille à un ennemi beaucoup plus puissant que lui, et remporta une grande victoire.

Devenu roi, Oswald s'occupa du bien spirituel de son peuple, et demanda aux églises d'Écosse un missionnaire. On lui envoya un moine nommé Corman, pieux, mais d'un caractère rude et austère, qui ne sut pas présenter la grâce aux populations barbares auxquelles il s'adressait. Il retourna découragé à Iona et dit aux anciens : « Les gens vers qui vous m'avez envoyé sont si obstinés qu'il faut renoncer à changer leur cœur. » Pauvre Corman ! Il semble avoir ignoré que c'est la puissante grâce de Dieu qui seule, par l'action de l'Esprit Saint, peut opérer ce changement. En entendant Corman, Aidan, un des anciens d'Irlande, avait le cœur ému et se disait en lui-même : « Si ton amour, ô Sauveur, eût été présenté à ce peuple, les cœurs auraient été touchés. » Puis s'adressant à Corman : « Mon frère, » lui dit-il, « tu as été trop sévère pour des auditeurs si peu en état de comprendre. Il fallait leur donner du lait à boire, avant de leur présenter des aliments plus solides. » Les anciens, à l'ouïe de ces paroles, s'écrièrent : « Aidan est digne d'être évêque » (1), et ils lui imposèrent les mains.

Aidan partit et fut reçu avec joie par Oswald. Comme il ignorait la langue des Saxons, le roi l'accompagnait partout et interprétait lui-même ses

(1) C'était le titre donné à un ancien que l'on envoyait comme missionnaire.

paroles. D'autres missionnaires se joignirent à lui, et bientôt les populations vinrent en foule se presser autour du roi et des serviteurs du Seigneur, écoutant avec joie « *la parole de Dieu*, » dit Bède, un ancien historien ecclésiastique. Bien que Bède fût attaché à l'église de Rome et déplorât que ces missionnaires ignorassent les décrets des conciles (ce qui ne leur nuisait pas), il leur rend un beau témoignage : « Ils pratiquaient uniquement et diligemment, » dit-il, « les préceptes de piété et de pureté qu'ils avaient appris des prophètes, des évangiles et des écrits des apôtres, » c'est-à-dire qu'ils s'attachaient aux Écritures. Bède loue encore « leur zèle, leur générosité, leur humilité et leur simplicité, leur application sérieuse à l'étude des Écritures, leur franchise vis-à-vis des grands, leur douceur et leur charité envers les pauvres, dégagés qu'ils étaient de tout égoïsme et d'avarice, et enfin leur vie austère et dévouée. » C'est un bel éloge, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Ne voudrions-nous pas être comme eux ? C'est à l'école de Jésus que l'on apprend à être doux et humble de cœur ; c'est à ses pieds, comme Marie, que l'on comprend et goûte sa parole. (Matthieu XI, 29 ; Luc X, 39.) Ces serviteurs de Dieu ne faisaient pas de la piété une source de gain ; ils ne bornaient pas leur ministère à célébrer les cérémonies d'un culte dans des murs consacrés ; mais, comme les apôtres, ils prêchaient et exhortaient de village en village, et de maison en maison. Qui peut dire tous les résultats bénis de leur activité dans les âmes ?

Oswald ne se bornait pas à aider les missionnaires dans leurs travaux. Il montrait aussi sa piété par ses œuvres. Il avait conservé son amour pour les pauvres qu'il aimait à soulager. On raconte qu'un jour de Pâques, comme il allait se mettre à table,

il apprit qu'une troupe de pauvres pressés par la faim, était devant sa porte. Aussitôt il ordonna de prendre les mets de sa table et de les leur porter. Puis il fit briser les vases et plats d'argent qui étaient sur sa table et leur en distribua les morceaux. Étant allé dans le Wessex, pour épouser la fille du roi de ce pays, il y apporta la connaissance de l'Évangile.

Oswald ne régna que neuf ans. Les habitants idolâtres du royaume de Mercie, conduits par leur roi Penda, avaient envahi le Northumberland. Oswald, ayant marché contre eux pour les repousser, fut tué dans la bataille. On rapporte qu'en tombant il s'écria : « Seigneur ! aie pitié des âmes de mon peuple ! »

Nous verrons une autre fois, s'il plaît à Dieu, ce qui eut lieu en Angleterre après sa mort.

« Oui, je viens bientôt »

Qui a dit ces paroles ? C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? Mais êtes-vous prêts, mes petits amis, à Lui répondre de tout votre cœur : « Amen ; viens, Seigneur Jésus » ? Écoutez une petite histoire qui vous montrera comment on peut faire avec joie cette réponse.

Un petit garçon répétait un jour le cantique qui commence ainsi :

« Au delà du ciel bleu se trouve une demeure
Pour les jeunes enfants qui connaissent Jésus. »

Lorsqu'il eut fini, il dit : « J'irai là un jour ; Jésus me prendra avec Lui quand Il viendra. »

— Pour qui Jésus viendra-t-Il ? lui demanda quelqu'un.

Il réfléchit un moment, puis il dit : — Jésus viendra pour moi.

— Mais, Freddy, tu sais que cette heureuse demeure est un lieu saint, où le péché ne peut entrer ; comment peux-tu être sûr que toi, qui as souvent été un méchant garçon, tu iras là avec Jésus ?

Après un instant, il répondit : — Ne savez-vous pas que Jésus est venu mourir pour moi ? Et Il va revenir pour me prendre avec Lui, et Il ne me laissera pas.

Si vous, mes petits amis, vous venez maintenant à Jésus, et croyez en Lui comme Celui qui est mort sur la croix pour ôter vos péchés, vous serez heureux de l'attendre ; ce sera votre plus grande joie de savoir qu'Il vient bientôt ; vous pourrez dire : « Amen, viens Seigneur Jésus ! » et vous vous appliquerez à faire ce qui Lui est agréable.

Une petite fille disait un jour : « Jésus peut venir avant que j'aie fini ma tâche, c'est pourquoi je veux essayer de la faire aussi bien que je pourrai, car nous n'aimerions pas qu'Il nous trouve paresseux quand Il viendra. »

Et qu'à vous aussi, mes petits amis, à la maison ou à l'école, dans vos leçons et dans vos jeux, votre désir soit toujours de vous conduire de manière à plaire à Dieu, en attendant Jésus.



Réponses aux questions du mois de mai

« Noé... but du vin, et il s'enivra. » (Genèse IX, 20.)

« Nabal... était ivre à l'excès... Et le matin... sa

femme lui rapporta ces choses ; et son cœur mourut au dedans de lui, et il devint comme une pierre... Et dix jours après, l'Éternel frappa Nabal, et il mourut. » (1 Samuel XXV, 3, 36-38.)

Le fils indocile et rebelle qui n'écoutait pas ses parents, et était débauché et ivrogne, devait être lapidé. (Deutéronome XXI, 18-21.) Les « Nazaréens » ne devaient pas boire de vin, ni de liqueur fermentée, pendant tout le temps de leur vœu. (Nombres VI.)

« Samson » était nazaréen dès sa naissance et devait l'être toute sa vie. (Juges XIII, 4, 7.)

« Jean le Baptiseur » ne devait boire « ni vin, ni cervoise. » (Luc I, 15.)

« L'Éternel parla à Aaron, disant : « Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation... C'est un statut perpétuel. » (Lévitique X, 8-11.) Ainsi les sacrificateurs, lorsqu'ils faisaient leur service, ne devaient pas boire ce qui pouvait les exciter, leur faire plus ou moins perdre la raison, le discernement des choses saintes et profanes, pures et impures ; ils devaient constamment être propres à enseigner aux Israélites ce que l'Éternel leur avait dit par Moïse. Pour cela, il fallait qu'ils fussent sobres. Et cela est recommandé aux chrétiens. (1 Pierre V, 8.)

La famille des « Récabites. » « Je leur dis : Buvez du vin. Et ils dirent : Nous ne boirons point de vin ; car Jonadab, fils de Récab, notre père, nous a commandé, disant : Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos fils, à toujours. » Et voici la promesse : « Ainsi a dit l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël : Jonadab, fils de Récab, ne manquera jamais d'un homme qui se tienne devant moi. » (Jérémie XXXV, 6, 19.)

« Timothée » à qui Paul écrivait : « Ne bois plus

de l'eau seulement, mais use d'un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions. » (1 Timothée V, 23.)

Mes jeunes lecteurs liront avec intérêt ce qui suit, relativement aux Récabites : « Les Béni-Récab, ou fils de Récab, existent encore et forment un peuple distinct et facile à reconnaître. Ils se glorifient de leur descendance de Récab, professent le judaïsme et savent tous l'hébreu. Cependant ils vivent dans les environs de la Mecque, principal siège du mahométisme, et l'on porte leur nombre à 60,000. Ce qu'en a rapporté Benjamin de Tudéla, au 12^{me} siècle (1), a été récemment confirmé par M. Wolf ; et ainsi qu'il l'a vu lui-même, ainsi que le lui a dit un intrépide cavalier récabite : « Il y a toujours quelqu'un qui se tient devant le Seigneur comme fils de Récab. » (Les prophéties et leur accomplissement littéral, par A. Keith.)

« La parole du Seigneur demeure éternellement. »

Questions pour le mois de juin

1^o Citez trois faits rapportés dans le Nouveau Testament et qui se passèrent dans la Samarie ou à Samarie même.

2^o Citez quelques exemples d'hommes qui, de même que Zimri, se sont ôtés la vie.

(1) Benjamin de Tudéla était un rabbin qui avait entrepris de visiter toutes les synagogues dans toutes les parties du monde alors connu.



Kéruba

Kéruba était un voleur de grand chemin, et s'était rendu coupable de plusieurs meurtres. Il était le chef d'une bande de brigands, qui jetait la terreur dans tout un district des Indes, avant que les Anglais eussent pris possession du pays et mis fin aux déprédations des voleurs.

Les compagnons de Kéruba l'abandonnèrent et il resta seul. Mais ce qui fut pire, c'est que, bien qu'il fût un païen, sa conscience commença à lui reprocher les meurtres qu'il avait commis. La nuit, il

était agité par des songes terribles, et le jour, les remords le tourmentaient. Il essaya de se débarrasser du poids de ses péchés comme le font plusieurs de ceux qui se sentent pécheurs, mais qui ne connaissent pas la grâce du Seigneur. Il donnait aux pauvres ce qu'il avait, gardant à peine ce qu'il lui fallait pour vivre ; il passait des jours et des nuits prosterné dans les temples devant les idoles ; il s'imposait les pénitences les plus sévères. Les païens ignorants qui ne savaient rien de son histoire passée, le regardaient comme un saint, et s'agenouillaient devant lui. Mais sa conscience ne lui laissait pas de repos.

Un jour, se trouvant dans une ville où devait avoir lieu quelque grande fête païenne, son attention fut attirée par le son d'une petite cloche, tout à fait différente de celles employées dans les temples païens. Il demanda ce que c'était, et on lui dit que l'on sonnait ainsi pour appeler les gens à un service chrétien. Comme il n'avait auparavant jamais rien su des chrétiens, il résolut d'aller voir ce qu'était ce service.

Le prédicateur lut d'abord son texte. C'était : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » Toute l'attention de Kéruba se porta sur les paroles du prédicateur ; il ne le quittait pas des yeux ; c'était pour lui quelque chose de si nouveau et de si étrange que « les paroles de vie. » Quand les auditeurs furent partis, Kéruba s'approcha du prédicateur et lui dit :

— Est-ce tout à fait vrai ce que vous avez dit ?

— Certainement, car c'est Dieu Lui-même qui parle ainsi.

— Vous dites que le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. Ce sang peut-il purifier d'un meurtre ?

— Oui ; si le meurtrier croit au Seigneur Jésus. Dieu déclare que quiconque croit en Lui recevra la rémission de ses péchés.

— Mais, monsieur, si un homme a commis deux meurtres, pensez-vous qu'il lui soit possible d'être pardonné ?

— Oui, certainement.

— Et cinq meurtres ?

— Oui, même cinq.

— Mais supposons qu'il ait tué cinq personnes innocentes, demanda Kéruba avec une intense anxiété.

— Dieu peut pardonner et effacer dix meurtres.

— Mais, monsieur, supposons qu'il ait commis vingt meurtres.

— Dieu peut pardonner vingt meurtres, pour l'amour de Jésus-Christ.

— Alors il sera mon Dieu, dit Kéruba, les yeux remplis de larmes qui coulaient sur ses joues amaigries.

— O Dieu, continua-t-il, aie pitié de moi, car j'ai tué vingt personnes innocentes ! Monsieur, me pardonnera-t-il ? Le croyez-vous ?

Le prédicateur écouta la confession de ses crimes, et le récit de tout ce qu'il s'était imposé pour calmer sa conscience. Il pleura avec lui et lui parla de l'amour de Jésus.

— Maintenant, dit Kéruba, j'ai trouvé l'Agneau de Dieu. Vous dites qu'il est mort pour moi. Je sens dans mon cœur que c'est la vérité.

Ils se mirent à genoux et rendirent grâces ensemble. Lorsque Kéruba se releva, le fardeau de péché et de culpabilité, qui depuis si longtemps pesait sur lui, était enlevé. Il retourna vers ses amis et leur raconta les grandes choses que Dieu lui avait faites.

Ils furent étonnés en entendant ses paroles, et plus encore en voyant l'expression radieuse de son visage. Plusieurs crurent et vinrent à Jésus pour être sauvés. Kéruba employa le reste de sa vie à chercher à gagner des âmes au Seigneur Jésus.

« JE NE ME SOUVIENDRAI PLUS JAMAIS DE LEURS PÉCHÉS NI DE LEURS INIQUITÉS. »

« TES PÉCHÉS SONT PARDONNÉS ; TA FOI T'A SAUVÉ ; VA-T'EN EN PAIX. »



Histoire du royaume d'Israël

ÉLIE ET LE ROI ACHAB

(1 Rois XVII-2 Rois II)

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir, chère maman, ce qui arriva à Élie après qu'il eut parlé au roi. Celui-ci ne fut-il pas bien fâché contre Élie ?

LA MÈRE. — Rien ne nous est dit des sentiments d'Achab, et il ne fit rien au prophète. L'Éternel gardait son serviteur ; personne ne pouvait lui nuire. Et non seulement l'Éternel gardait Élie contre le mauvais vouloir des méchants, mais il pourvoyait à ses besoins. Élie aurait pu dire : Que va me faire Achab ? où me cacherais-je pour qu'il ne me trouve pas ? comment vivrai-je pendant la famine ? et être inquiet ; mais non ; il se confiait en son Dieu, qui répondit à sa foi. « La parole de l'Éternel vint à lui, disant : Va-t'en d'ici, et tourne-toi vers l'orient, et cache-toi au torrent du Kérith, qui est vers le Jour-

dain. Et tu boiras du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir là. »

SOPHIE. — Élie devait être bien surpris du moyen que Dieu employait pour le nourrir, car les corbeaux sont des oiseaux voraces. Et puis où pouvaient-ils trouver la nourriture chaque jour pour lui ?

LA MÈRE. — Élie savait, comme nous devrions le savoir, que Dieu tient toutes choses dans ses mains puissantes, et que toutes choses obéissent à son commandement. Sans raisonner, il fit selon la parole de l'Éternel, et « les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair le matin, et du pain et de la chair le soir, et il buvait du torrent. » Il était là heureux et tranquille, près de son Dieu.

SOPHIE. — C'est bien beau, cela, maman. Nous devrions être ainsi, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Le Seigneur Jésus a dit : « Ne soyez pas en souci, disant : Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » (1). Nous devons travailler pour gagner notre vie, mais en nous attendant toujours à Dieu qui donne et bénit le travail. Un chrétien peut être pauvre, malade, sans ressource aucune, mais Dieu a dit : « Je ne te laisserai pas, je ne l'abandonnerai point » (2). Et Dieu a encore des corbeaux, c'est-à-dire des instruments pour venir en aide à ses enfants. Le secours vient souvent d'où on ne l'attend pas, mais il ne manquera jamais à celui qui se confie en Dieu.

SOPHIE. — Je pense qu'Élie au commencement se disait peut-être : Les corbeaux sont venus aujourd'hui, mais viendront-ils demain ?

LA MÈRE. — C'est ce que le méchant cœur incré-

(1) Matthieu VI, 31, 32. — (2) Hébreux XIII, 5.

dule serait porté à dire, mais le Seigneur dit : « Ne soyez pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même : à chaque jour suffit sa peine » (1).

SOPHIE. — Cela me fait souvenir, maman, que les Israélites ne devaient recueillir de la manne que pour un jour. Ils devaient aussi se confier en Dieu pour le lendemain (2).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu demande de nous que nous nous reposions entièrement sur sa bonté et sa puissance, et Il ne nous manquera pas. Dieu aime que nous ayons confiance en Lui. Que penserait ton papa s'il te voyait toujours inquiète et soucieuse, et te demandant : « Papa me donnera-t-il des habits quand les miens seront usés ? Donnera-t-il de l'argent à maman pour acheter ce qu'il faut pour le diner ? »

SOPHIE. — Papa n'aimerait pas cela ; mais je n'aurais pas cette idée. Je sais bien qu'il travaille pour nous donner tout ce qu'il nous faut.

LA MÈRE. — Combien plus devons-nous ainsi compter sur Dieu, le Père céleste. Un père sur la terre pourrait devenir pauvre ou tomber malade, être privé de travail et être empêché de pourvoir aux besoins de sa famille. Mais Dieu a tout entre ses mains et à son commandement, et il est plein de bonté. Nous pouvons donc être bien tranquilles, et n'avoir d'autre souci que de le servir.

SOPHIE. — Je remarque aussi, maman, que l'Éternel dit à Élie de se cacher au torrent de Kérith. C'était pour que le méchant Achab ne puisse pas le trouver, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Et Dieu ayant assigné cet endroit à Élie, il était impossible qu'Achab le

(1) Matthieu VI, 34. — (2) Exode XVI, 4.

découvrit, bien qu'il l'eût fait chercher partout (1). N'est-on pas bien heureux d'être sous les soins d'un tel Dieu ? David disait : « Au mauvais jour, il me mettra à couvert dans sa loge, il me tiendra caché dans le secret de sa tente » (2). Mais au bout d'un certain temps, par suite de la sécheresse, le torrent n'eut plus d'eau. Que va faire Élie ?

SOPHIE. — Oh ! maman, l'Éternel saura bien y pourvoir.

LA MÈRE. — Sans doute ; et c'est encore en se servant de moyens qui paraissent bien chétifs aux yeux du monde. Des corbeaux qui viennent apporter de la viande et du pain à un homme dans un endroit désert ! Quelle folie aux yeux du monde ! Et maintenant Élie se tient tranquille auprès du torrent séché ; il attend avec confiance l'ordre de son Dieu qui ne veut pas le laisser mourir de soif, et la parole de l'Éternel vient à lui, disant : « Lève-toi, va-t'en à Sarepta, qui appartient à Sidon, et tu habiteras là ; voici, j'ai commandé là à une femme veuve de te nourrir. » Élie n'aurait d'abord su où se cacher pour qu'Achab ne le trouve pas ; et où aller maintenant que le torrent a séché ? Élie était un homme faible, sans ressources par lui-même, comme c'est le cas pour nous tous. Mais il était un homme de foi et de prière, et il éprouva ce que dit le cantique :

« Jamais Dieu ne délaisse
Qui se confie en Lui. »

Et nous avons à faire comme lui.

SOPHIE. — Je voudrais te faire une question, chère maman. Où était Sarepta ? Était-ce une ville d'Israël ?

(1) Lisez chapitre XVIII, 10. — (2) Psaume XXVII, 5.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; elle appartenait aux Sidoniens qui étaient des Cananéens idolâtres.

SOPHIE. — Pourquoi donc l'Éternel envoie-t-il Élie chez une personne qui faisait partie d'un peuple idolâtre, plutôt que de l'adresser à une veuve du pays d'Israël ?

LA MÈRE. — Le peuple d'Israël était dans ce moment l'objet d'un jugement de Dieu, et comme rejeté par Lui. Dieu voulait rendre témoignage de ce fait en conduisant son serviteur hors du pays. Il montrait en même temps sa grâce souveraine qui s'étendait à une personne d'une race maudite (1), et qu'il voulait bénir, comme tu le verras.

SOPHIE. — Cette veuve était sans doute riche, ou au moins à son aise, pour pouvoir nourrir le prophète.

LA MÈRE. — Tu vas en juger. « Élie se leva et s'en alla à Sarepta, » comme l'Éternel le lui avait dit, sans raisonner, ni regimber, de ce que Dieu l'envoyait chez des païens. « Et il vint à l'entrée de la ville ; et voici, il y avait là une femme veuve qui ramassait du bois ; et il lui cria et dit : Prends-moi, je te prie, un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et elle s'en alla pour en prendre. Et il lui cria et dit : Prends-moi dans ta main, je te prie, un morceau de pain. Et elle dit : L'Éternel ton Dieu est vivant, que je n'ai pas un morceau de pain cuit,

(1) Mes jeunes lecteurs remarqueront que, plus d'une fois, dans l'Ancien Testament, Dieu a montré son dessein d'amour et de grâce envers les nations, en dehors de son peuple élu. Rahab, la Cananéenne de Jéricho, fut sauvée : Ruth, la Moabite, épousa Booz et fut l'ancêtre du Seigneur. Et maintenant que les pauvres Juifs ont rejeté le Seigneur, leur Messie, Dieu s'est tourné vers nous, les nations, pour nous annoncer le salut. (Lisez Actes XXVIII, 28 ; Romains XI, 11.)

rien qu'une poignée de farine dans un pot, et un peu d'huile dans une cruche ; et voici, je ramasse deux bûchettes, afin que j'entre, et que je prépare cela pour moi et pour mon fils ; puis nous le mangerons et nous mourrons. » Et maintenant, que penses-tu, Sophie ?

SOPHIE. — Bien des choses, maman, que je veux te dire et te demander. D'abord, je vois bien qu'elle était très pauvre, cette veuve, puisqu'elle ne s'attendait à autre chose qu'à mourir de faim après avoir consommé ses chétives provisions. Elle devait avoir le cœur bien triste, de n'avoir rien pour elle et surtout pour son cher enfant. Je me rappelle la douleur d'Agar qui, dans le désert, voyait Ismaël mourir de soif (1). Mais comment Élie savait-il que c'était la veuve à qui Dieu avait commandé de le nourrir ?

LA MÈRE. — Les veuves portaient sans doute un costume particulier, et quand Élie vit sa promptitude à lui rendre service, éclairé aussi par l'Esprit de Dieu, qui le conduisait, il comprit que c'était bien celle dont l'Éternel lui avait parlé. Sans doute aussi qu'Élie avait prié.

SOPHIE. — C'est comme le serviteur d'Abraham quand il demande à Rebecca de lui donner à boire, n'est-ce pas ? (2) Mais l'Éternel avait-il parlé à cette veuve pour lui commander de nourrir Élie ?

LA MÈRE. — Non pas de vive voix, comme on dirait ; mais Il avait incliné son cœur à exercer l'hospitalité envers lui. Dieu dirigeait tout pour répondre à la foi de son serviteur et aussi pour venir en aide à cette pauvre veuve, en qui Dieu voyait une disposition à croire sa parole (3).

(1) Genèse XXI, 15, 16.

(2) Genèse XXVI, 14-18. — (3) Voyez Actes XIV, 9.

SOPHIE. — Comment pouvait-elle savoir qu'Élie était un Israélite et que l'Éternel était son Dieu ?

LA MÈRE. — Le langage et le costume d'Élie lui disaient sa nationalité, et on savait parmi les nations que le nom du Dieu d'Israël était Jéhovah ou l'Éternel.

SOPHIE. — Alors, maman, cette pauvre femme agissait mieux que la femme samaritaine qui ne donnait pas d'eau à Jésus, parce qu'il était Juif (1). Mais le Seigneur était si rempli d'amour qu'il ne se fâcha point, mais donna à cette femme l'eau du salut et de la vie éternelle. Oh ! comme Jésus était bon !

LA MÈRE. — En effet, ma chère enfant. Il est digne de tout notre amour et de toute notre confiance. C'est Lui qui vient d'abord vers nous pour nous faire du bien, quand nous ne pensions pas même à Lui, et que nous étions chargés sous le fardeau de nos péchés et de notre misère, comme il vint vers la Samaritaine pécheresse qui ne le connaissait pas, et vers la pauvre veuve de Sarepta qui mourait de faim avec son enfant, et qui ignorait la bonté toute gratuite de l'Éternel, le Dieu d'Israël, envers elle, une Cananéenne, qui n'avait rien à prétendre de Lui (2).

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que me rappelle ce que tu viens de dire ?

LA MÈRE. — Dis-le, mon enfant.

SOPHIE. — C'est ce qui arriva à une autre femme cananéenne, au temps du Seigneur Jésus, quand Il était aussi près de Sidon (3). Cette femme avait une

(1) Jean IV, 8, 9.

(2) Les nations n'avaient point de part aux privilèges d'Israël (Éphésiens II, 11, 12) ; et les Cananéens étaient une race maudite. (Genèse IX, 25.)

(3) Matthieu XV, 21-28.

filie tourmentée par un démon. Et elle vint auprès de Jésus et lui dit : « Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi, guéris ma fille. » Et Jésus ne lui répondit rien. Cela m'a paru bien étrange, maman, de la part de Jésus qui avait tant de compassion pour tous ceux qui souffraient. Je sais que Jésus guérit cette pauvre fille, mais j'aimerais beaucoup que tu m'expliques pourquoi Il n'écoula pas d'abord la mère.

LA MÈRE. — Tu te rappelles que les disciples demandèrent au Seigneur de répondre à la femme et de guérir sa fille. Mais Jésus répondit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et cette femme, en l'appelant Fils de David, s'était adressée à Lui, comme si elle eût été une de ces brebis. Elle n'avait pas pris sa vraie place, et le Seigneur n'avait rien à lui répondre. C'est de même que si un homme du commun s'adressait à un roi comme s'il faisait partie de la famille royale. Mais cette femme avait une vraie foi au Seigneur, une vraie confiance en sa bonté toute-puissante, et elle continue à le prier, mais en disant simplement : « Seigneur, assiste-moi. »

SOPHIE. — Oui, maman, je comprends ; et le Seigneur lui dit qu'il ne fallait pas prendre le pain des enfants et le jeter aux chiens. Cela paraît pourtant dur.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; quand Dieu nous fait connaître notre véritable état de péché et nous dépouille de toutes nos prétentions à valoir quelque chose, cela paraît très dur à notre cœur méchant et orgueilleux. Mais cette femme accepte avec humilité la position que le Seigneur lui fait ; elle consent à n'être que comme un chien, un être qui n'a aucun droit à faire valoir, mais elle s'attache d'autant plus avec foi à la miséricorde du Seigneur et dit : « Oui, Seigneur ; car même les chiens mangent des miettes

qui tombent de la table de leurs maître. » Et cette foi de la pauvre païenne en sa bonté souveraine réjouit le cœur du Seigneur Jésus qui guérit sa fille.

SOPHIE. — Comme cela est beau, maman. On peut bien dire d'avance que Jésus ne renvoie pas celui qui vient à Lui (1).

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais il faut venir à Lui en reconnaissant notre indignité, « car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles » (2). Le pharisien orgueilleux ne reçoit pas à sa prière une réponse de grâce, mais le publicain humilié qui dit : « O Dieu, sois apaisé envers moi, le pécheur, » retourne justifié en sa maison (3). Mais il est tard ; il faut que nous remettions à une autre fois l'histoire de la veuve, qui, elle aussi, reconnaissait sa misère et son impuissance.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

ROME TRIOMPHE EN ANGLETERRE

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, comment le pieux Oswald tomba sur le champ de bataille en défendant son peuple, et comment sa dernière pensée fut pour les âmes de celui-ci. Sa mort n'arrêta pas les travaux des missionnaires. Ils allaient, prêchant de lieu en lieu, et dès que, dans quelque endroit, on en voyait paraître un, la population accourait près de lui et le priait de leur faire entendre *la parole de vie*. Ainsi la doctrine chrétienne plus pure se répandait chez les Saxons du nord, tandis

(1) Jean VI, 37. — (2) 1 Pierre V, 5. — (3) Luc XVIII, 9-14.

quo ceux du sud reconnaissaient la suprématie de Rome, et suivaient les formes et les cérémonies de son culte. Les prêtres attachés à Rome désiraient ardemment amener les chrétiens bretons à se soumettre à cette église qui prétendait à la domination universelle ; l'occasion de le faire se présenta bientôt.

Oswy avait succédé à son frère Oswald, mais était bien différent de lui. Très ambitieux, il voulut agrandir ses états et marcha contre Oswin, son parent, roi de Déirie. Celui-ci, ne voulant point combattre, s'était enfui chez un noble qu'il croyait son ami. Il fut trahi, et Oswy le fit mettre à mort. Aidan, en apprenant ce crime, mourut de douleur. Oswy s'empara de la Déirie et plus tard du royaume de Mercie. Il devint ainsi le plus puissant des rois saxons. En était-il plus heureux ? Non ; sa conscience ne le laissait pas tranquille.

La reine Earfeld était attachée à l'église de Rome, et aurait voulu qu'Oswy s'y soumit aussi. Elle était soutenue par deux prêtres, l'un nommé Romain et l'autre Wilfrid, ce dernier, homme doué de grands talents, mais très ambitieux d'honneurs et de richesses. Il espérait, s'il amenait le roi et ses sujets sous l'autorité de l'église de Rome, obtenir une place éminente dans le clergé et pouvoir ainsi satisfaire son avarice. Ce n'était donc pas l'amour de Christ et des âmes qui l'animait. Les tristes mobiles qui le faisaient agir, l'amour de la domination et de l'argent, existaient, hélas ! chez bien d'autres dans l'église de Rome et s'y montrèrent de plus en plus. Oswy, troublé par le souvenir du meurtre d'Oswin et d'autres fautes, aurait voulu apaiser Dieu et avoir une entrée au ciel. Où aurait-il dû chercher la paix de son âme ? Christ seul pouvait la lui donner, mais les prêtres romains lui faisaient croire que c'était dans

leur église qu'il trouverait ce que son cœur désirait. Pour le décider, ils proposèrent qu'il y eût une conférence publique entre eux et les évêques bretons. Oswy y consentit, et l'on se réunit à Whitby.

Après la mort d'Aïdan, les anciens d'Iona avaient envoyé pour le remplacer un évêque nommé Colman, homme simple, mais énergique. Il vint à cette réunion avec les autres évêques bretons. Le roi commença ainsi : « Puisque nous sommes serviteurs d'un même Dieu, et que nous espérons un même héritage, nous devrions avoir ici-bas une même règle de vie, et il nous faut rechercher quelle est la vraie. » C'était bien, n'est-ce pas ? Mais où fallait-il chercher ? Dans l'Écriture, n'est-il pas vrai ? Et c'est ce que ne firent ni les uns, ni les autres. Colman répondit : « Nous suivons la doctrine de Colomba qui est celle de Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, et celle des églises qu'il présidait. Gardons-nous de la mépriser ! » Wilfrid, avec une grande habileté, et sachant comment frapper l'esprit du roi par l'aspect de la grandeur et du pouvoir, répliqua : « Nous, notre coutume est celle de Rome où ont enseigné les saints apôtres Pierre et Paul. Elle est répandue parmi toutes les nations. Les Pictes et les Bretons seuls, jetés aux bouts de la terre, veulent-ils lutter contre le monde universel ? Voulez-vous opposer Colomba, si saint qu'il ait été, à Pierre, le prince des apôtres, auquel Christ a dit : Tu es Pierre, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ? » Wilfrid omettait à dessein Jean, pour ne parler que de Colomba ; mais d'ailleurs, vous le voyez, mes jeunes amis, au lieu que les uns et les autres se tournassent vers les Écritures seules, on se réclamait de traditions, de coutumes, de règles soi-disant données par tel ou tel apôtre que l'on opposait l'un à l'autre. C'était comme

chez les Corinthiens où l'on disait : « Moi, je suis de Paul, et moi d'Apollos, et moi de Céphas. » (1 Corinthiens I, 12.) Et puis, nous voyons s'affirmer cette exorbitante prétention, nullement justifiée par l'Écriture, que Pierre étant le prince des apôtres et le pape son successeur, celui-ci était le chef de l'Église universelle ! Paul, inspiré par l'Esprit de Dieu, dit : « J'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien » (2 Corinthiens XI, 5 ; XII, 11) ; il n'était rien en lui-même, ni par lui-même, mais ce qu'il était, venait de la grâce du Seigneur. Paul n'étant en rien moindre que les plus excellents apôtres, où est la suprématie de Pierre ? Mais vous penserez peut-être : Le Seigneur n'a-t-il pas donné à Pierre les clefs du royaume des cieux ? (Matthieu XVI, 18.) Oui, sans doute, et Pierre s'en est servi. Il a ouvert les portes du royaume des cieux aux Juifs, le jour de la Pentecôte (Actes II, 37-41) ; et il les a ouvertes aux nations, d'après l'ordre du Seigneur, quand il alla annoncer Christ et la rémission des péchés par son nom, à Corneille et à sa maison et ses amis. (Lisez Actes X, et surtout versets 9-16, 28, 43, 44 ; et XI, 1-18.) Peut-être entendrez-vous dire : « Oui, mais le Seigneur a donné à Pierre l'autorité de lier et de délier sur la terre, et ce devait être ratifié dans le ciel. » (Matthieu XVI, 19.) C'est vrai, mes jeunes amis ; mais cela a été donné aussi à l'assemblée (Matthieu XVIII, 18), et aux disciples individuellement. (Jean XX, 23.) Lier et délier, c'est déclarer le pardon à quiconque croit au Seigneur, et la condamnation à quiconque refuse Christ (Jean III, 36), et c'est ce que Pierre a fait dans les deux occasions que je vous ai citées. Une autre objection que font les partisans de Rome est celle-ci : « Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Tu es Pierre, et

sur cette pierre, je bâtirai mon Église » ? (Matthieu XVI, 18.) Et par cette Église, ils entendent celle de Rome. Mais les paroles du Seigneur ne signifiaient pas que ce soit sur Pierre que l'Église est fondée. Ce serait en contradiction avec d'autres passages où nous lisons que Christ est le fondement unique. (I Corinthiens III, 11.) Il est bien dit que les saints sont « édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes » (Éphésiens II, 20), car ce sont eux qui ont proclamé le salut et révélé les pensées de Dieu, mais ce n'est pas plus Pierre que les autres, et Jésus-Christ demeure seul la maîtresse pierre du coin, sans laquelle rien ne tient. Ce n'est pas sur Pierre que l'Église est fondée, mais sur la belle confession de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Matthieu XVI, 17.) Pierre était une pierre, une simple pierre dans l'édifice que devait construire Christ. Et quant à la prétention qui fait du pape le chef de l'Église sur la terre, rappelez-vous, mes jeunes amis, que c'est Christ seul qui est le Chef ou la Tête de l'Assemblée (ou l'Église) qui est son corps, et que ce divin et unique Chef est dans le ciel. (Éphésiens I, 22, 23.) Je vous ai rappelé ces choses, parce que, dans les jours mauvais où nous sommes, vous pouvez être exposés aux pièges de l'ennemi qui cherche, même en se servant des Écritures, à faire sortir les âmes du chemin de la vérité. Pauvre Oswy, s'il avait connu la parole de Dieu, il aurait pu résister à la subtilité des partisans de Rome ; pauvres évêques bretons aussi, qui ne surent pas se servir de cette arme puissante, l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. (Éphésiens VI, 17.)

Après avoir entendu Wilfrid, le roi, se tournant vers Colman, lui dit : — Est-il vrai que le Seigneur ait adressé ces paroles à Pierre ? — Cela est vrai,

ô roi ! répondit Colman. — Et pouvez-vous prouver qu'une aussi grande puissance ait été donnée à Colomba ? — Nous ne le pouvons. Colman n'aurait-il pas dû laisser Colomba de côté, et dire au roi ce que l'Écriture enseigne et que je vous ai rappelé ? Mais déjà, même à Iona, la connaissance de la parole de Dieu s'était affaiblie, et l'on s'attachait plus à des coutumes qu'à ce que Dieu a dit.

Oswy, heureux de pouvoir faire cesser une lutte qui se renouvelait sans cesse dans sa propre maison, heureux aussi, dans sa profonde ignorance, d'avoir quelqu'un qui lui ouvrit le ciel, s'écria : « Pierre est le portier ; je veux lui obéir et à son successeur, de peur que, quand je me présenterai à la porte, il n'y ait personne qui m'ouvre. » Pauvre Oswy ! Il ne savait pas que Christ seul est la porte du salut, et qu'Il ouvre et nul ne ferme. (Jean X, 7, 9 ; Apocalypse III, 7.) Ainsi l'église de Rome triompha. Dominer est toujours sa prétention ; elle veut être assise comme reine. (Apocalypse XVIII, 7.) Hors d'elle, hors de la soumission à ses enseignements et à ses rites, et à celui qui ose se dire le vicaire de Christ ici-bas, il n'y a pas de salut, dit-elle. Mais que dit la parole de Dieu ? Il n'y a de salut en aucun autre que Christ, aucun autre nom qui soit donné par lequel nous puissions être sauvés. (Actes IV, 12) Et quant à l'Église, bien loin à avoir à dominer, il nous est dit que la vraie Église est soumise au Christ. (Éphésiens V, 24.) Elle n'enseigne donc pas, mais est enseignée par la Parole. (Versets 26, 29) C'est la fausse prophétesse Jézabel qui enseigne et domine (Apocalypse III, 20), et qui représente Rome et ses prétentions.

Colman, accablé de douleur, retourna en Écosse avec ceux des évêques que Wilfrid n'avait pu persuader. Oswy, espérant ainsi racheter son âme, dé-

ploya la plus grande activité pour amener ses sujets à l'obéissance de l'église de Rome. Wilfrid l'y aida de tout son pouvoir; il devint évêque d'un vaste diocèse, s'enrichit des biens qui avaient appartenu à plusieurs monastères, s'entoura d'une suite nombreuse, et n'était servi que sur de la vaisselle d'or et d'argent. Quelle différence avec les humbles évêques d'Iona ! Mais c'est cet orgueil, ce luxe, cette avidité, cet amour de la domination, des richesses et des jouissances de la chair, que l'on vit se répandre de plus en plus dans les hauts dignitaires du clergé romain et chez les papes durant les siècles ténébreux du moyen âge, tandis que le bas clergé et le peuple demeuraient dans la plus triste ignorance et livrés à la superstition.

Mais le triomphe de Rome ne se borna pas là. Bientôt l'Écosse et Iona même succombèrent sous les efforts des prêtres romains. Ils s'adressèrent à Naïtam, roi des Pictes. On lui fit comprendre combien il serait plus digne d'un roi d'appartenir à une église puissante, à la tête de laquelle était un pontife universel, successeur direct de Pierre, plutôt que de se soumettre à des congrégations conduites par de chétifs anciens. On lui montra combien la pompe du culte romain convenait mieux à la pompe royale. Naïtam, séduit par la pensée de marcher à l'égal des illustres rois des Francs, céda et fit venir des architectes pour lui construire des églises en pierre, au lieu des humbles édifices en bois où Christ avait été annoncé. Puis il ordonna que tous les ecclésiastiques de son royaume reçussent la tonsure romaine (1), en signe de soumission à cette

(1) Les moines et les ecclésiastiques, dès le 6^me siècle, en Orient et en Occident, étaient tonsurés, c'est-à-dire qu'une partie de la tête était rasée. C'était la marque distinctive de leur consécration. En Orient, la tonsure se

église. Et il fut fait ainsi. Où était en tout cela la parole de Dieu et l'intérêt pour le salut des âmes ?

Les anciens de Iona résistaient encore à l'envahissement des coutumes romaines. Un jour, un moine, nommé Egbert, très enthousiaste pour Rome et d'un caractère très doux, vint les trouver. Il fut reçu avec une grande hospitalité, et sut bientôt s'insinuer dans les esprits. Par ses discours et par les riches dons qu'il répandait et qu'on lui avait confiés dans ce but, il commença à les ébranler. Mais ce fut surtout en se présentant comme ayant reçu de Dieu une mission auprès d'eux qu'il acheva de les gagner. « Une nuit, » leur raconta-t-il, « un des bienheureux apparut à un frère du couvent et lui dit : Dis à Egbert ces paroles : Va vers les monastères de Colomba, car leurs charrues ne cheminent pas droitement ; il faut que tu les remettes dans le droit sillon. Je ne voulais pas obéir, et je m'embarquai pour aller porter l'Évangile aux Germains. Mais une tempête jeta le navire sur le sable. Je vis que c'était à cause de moi, et je résolus d'obéir. Maintenant, » ajouta-t-il, « soumettez-vous à la voix du ciel. »

Dieu peut parler aux hommes par des rêves (Job XXXIII), mais Il ne parlera pas en faveur de ce qui est contraire aux Écritures, qui sont sa Parole. Les anciens de Iona, au lieu de rejeter ce rêve comme le produit de l'imagination d'un homme et de s'en tenir à la parole de Dieu, se laissèrent persuader par Egbert et crurent obéir à Dieu. Ils reçurent la tonsure qui les rangeait sous l'autorité du pape. Rome avait vaincu partout. Cependant un petit faisait en long, par devant, d'une oreille à l'autre, en forme de croissant. En Occident, elle se faisait en rond, sur le sommet de la tête. C'étaient toujours des ordonnances et non l'Écriture.

nombre en Écosse, ne voulurent pas courber la tête sous son joug. « On les voyait, » dit Bède, « clocher dans leurs sentiers, refuser de prendre part aux fêtes romaines et de se laisser tonsurer. » C'est au commencement du huitième siècle que Rome étendit ainsi son pouvoir sur toutes les Iles Britanniques, mais Dieu se gardait un résidu ; au milieu des siècles de ténèbres, quelques faibles lumières éparses brillaient çà et là, en attendant qu'une pleine lumière se levât.

Réponses aux questions du mois de juin

1^o Jésus, traversant la Samarie, guérit dix lépreux. (Luc XVII, 11-19.)

Jésus, passant par la Samarie, fut lassé du chemin, s'assit sur le bord d'une fontaine près de la ville de Sichar, et demanda à une femme de la Samarie de lui donner à boire. Il lui annonça l'évangile, ainsi qu'aux Samaritains de cette ville, et beaucoup crurent en Lui. (Jean IV, 4-42.)

Philippe, l'évangéliste, alla prêcher la bonne nouvelle à Samarie, et beaucoup crurent et furent baptisés. (Actes VIII, 5-12.)

2^o « Saül prit son épée et se jeta dessus » (1 Samuel XXXI, 4), pour ne pas être pris par les Philistins.

« Akhitophel s'étrangla et mourut, » parce qu'Ab-salom n'avait pas suivi son conseil. (2 Samuel XVII, 23.)

« Judas » qui trahit le Seigneur pour trente pièces d'argent, et qui, saisi de remords en voyant Jésus condamné, se pendit. (Matthieu XXVII, 3-5.)

Questions pour le mois de juillet

1^o Dites les endroits dans le Nouveau Testament où il est parlé d'Élie et dans quelles occasions.

2^o Cherchez les passages où il est question de Jéricho et dans quelles occasions.



A une jeune fille qui appartient au Seigneur

Dans la course rapide
Du temps qui toujours fuit,
Vous êtes sous l'égide
Du Berger qui vous suit.

Lui-même vous répète
Avec amour, tout bas :
« Dans ma grâce parfaite,
Je te conduis là-bas,

» A ce brillant rivage,
Au port d'éternité,
Au bonheur sans nuage,
Où brille ma beauté.

» Bientôt tu verras luire
L'instant de mon retour ;
Bientôt tu sauras dire
Ce que fut mon amour,

» Quand, pour sauver ton âme,
Sur la croix consummé,
Je traversai la flamme
Qui t'aurait consumé.

» Ah ! fuis d'un monde impie,
Les perfides appas ;
Je t'ai donné la vie,
Lui donne le trépas

» Laisse ses convoitises
S'en aller à leur fin ;
Toutes ses entreprises
Ne sont qu'un songe vain.

» Dans ce jour de l'attente
Qui peut finir demain,
Ma grâce vigilante
Te conduit par la main.

» Souviens-toi que je t'aime ;
Souviens-toi de ma croix ;
De ma Personne même :
Écoute et suis ma voix. »

Qu'à cet amour si tendre
Réponde votre cœur,
Et veillez pour attendre
Ce fidèle Sauveur.

Que, dans la nuit profonde,
Où l'homme s'étourdit,
Vous l'annonciez au monde
En faisant ce qu'Il dit ;

Marchant devant sa face,
Répandant à l'entour
La douceur et la grâce,
La lumière et l'amour.

M. B.

Histoire du royaume d'Israël

LE ROI ACHAB ET LE PROPHÈTE ÉLIE

(1 Rois XVII, etc.)

SOPHIE. — Je serai bien aise, maman, que nous continuions l'histoire du prophète Élie.

LA MÈRE. — Elle est, en effet, très intéressante et remplie d'enseignements. Tu te rappelles où il était allé après avoir quitté le torrent du Kérith ?

SOPHIE. — Oui, maman, l'Éternel lui avait dit d'aller à Sarepta où une veuve devait le nourrir. Élie obéit, mais il ne trouva pas une veuve riche ; celle qu'il rencontra était si pauvre qu'elle n'avait plus qu'un peu de farine et un peu d'huile pour elle et son fils. Après cela, elle s'attendait à mourir de faim. Mais elle était hospitalière et s'empressa d'apporter à Élie de l'eau pour apaiser sa soif. Ensuite elle lui raconta son extrême pauvreté.

LA MÈRE. — C'était une épreuve pour la foi d'Élie ; mais Celui qui l'avait fait nourrir par des corbeaux, avait aussi la puissance de pourvoir à ses besoins par le moyen d'une veuve dénuée de tout. En même temps, la grâce de Dieu allait s'exercer envers cette pauvre païenne dont le cœur était simple et disposé

à accepter la parole de Dieu. Élie lui dit : « Ne crains pas. » Elle avait dit : « Moi et mon fils, nous mourrons ; » elle voyait son état désespéré. Et l'Éternel, par la bouche du prophète, la rassure. C'est ce qui nous montre le cœur de Dieu. Il veut bannir la crainte de notre âme, parce que la crainte rend malheureux, et il veut que nous mettions notre confiance en Lui. Te souviens-tu de quelqu'un à qui le Seigneur dit : « Ne crains pas » ?

SOPHIE. — Le Seigneur le dit à Pierre qui était effrayé, parce qu'il était un homme pécheur devant le Seigneur Jésus (1). Et je me rappelle aussi que, quand Jean voit le Seigneur dans sa gloire, il tombe à ses pieds comme mort, et Jésus le relève en lui disant : « Ne crains pas » (2).

LA MÈRE. — Oui, Dieu, dans son amour, nous dit de ne pas craindre. Il le disait aussi à Abraham (3) ; Il le répète souvent à son peuple affligé, et, à maintes reprises, Jésus le dit à ses disciples (4). Quelle honté de Dieu qui veut que nos cœurs restent paisibles, en repos ! Élie ensuite dit à la veuve : « Fais comme tu as dit, » c'est-à-dire prépare à manger avec ce que tu as ; mais d'abord fais-moi de ce que tu as « un petit gâteau, et apporte-le-moi, et après tu en feras pour toi et pour ton fils. »

SOPHIE. — Comme cela devait surprendre la veuve ! Elle devait se demander : « Si je fais un gâteau de ce que j'ai, que restera-t-il pour moi et mon fils ? »

LA MÈRE. — Élie le lui explique bientôt par ces paroles : « Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Le pot de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour que l'Éternel

(1) Luc V, 10. — (2) Apocalypse I, 17. — (3) Genèse XV, 1.

(4) Ésaïe X, 24 ; XLII, 10, 13, 14 ; XLIII, 1 ; XLIV, 2, etc. ; Matthieu XIV, 27.

donnera de la pluie sur la face de la terre. » Remarque, mon enfant, le nom qu'Élie donne à l'Éternel ; c'est le Dieu d'Israël. Bien qu'Israël soit coupable, l'Éternel est toujours son Dieu ; Élie tient à ce qu'on le reconnaisse. Comme Moïse, il avait deux choses à cœur : la gloire de l'Éternel et le bien de son peuple. Le peuple étant coupable, il est châtié, et c'est vers les païens que le prophète est envoyé pour leur montrer la grâce du Dieu d'Israël. C'est ainsi qu'au temps du Seigneur et des apôtres, les Juifs ayant rejeté le grand salut qui leur était offert, ce salut par grâce, par la foi au Seigneur Jésus, est annoncé aux nations païennes (1).

SOPHIE. — Est-ce que cette veuve alla d'abord faire le petit gâteau avec tout ce qui lui restait ?

LA MÈRE. — Oui ; elle le fit sans raisonner et sans craindre, avec renoncement. Et sais-tu ce que cela montrait en elle ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'était la foi. Elle crut la parole de l'Éternel venant par la bouche d'Élie.

LA MÈRE. — Et sa foi ne fut pas trompée. Ayant d'abord pourvu aux besoins du serviteur de Dieu, « elle mangea, elle, et lui, et toute sa maison, toute une année. Le pot de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne manqua pas, selon la parole de l'Éternel. » Qu'est-ce que cela nous apprend, mon enfant ?

SOPHIE. — A avoir confiance en Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; sans nous mettre eu souci du lendemain. La veuve, Élie, sa maison, dépendaient entièrement de ce que Dieu avait dit. Aujourd'hui ils étaient nourris ; ils pouvaient être sûrs que le lendemain, ils retrouveraient le pot avec de la farine, la cruche avec de l'huile. Le Seigneur

(1) Actes XXVIII, 25-28.

Jésus nous apprend que c'est ainsi que, jour après jour, Dieu nous donnera le nécessaire. Il prend soin de ses enfants (1). Mais il y a encore une autre leçon que nous apprend cette histoire. La veuve et son fils n'avaient à attendre que la mort. Mais la grâce de Dieu souveraine, inattendue, vient vers eux et leur apporte le salut et la vie. N'est-ce pas ce qui arrive au pécheur ?

SOPHIE. — Oui, maman ; je comprends ce que tu veux dire. Nous sommes perdus à cause de nos péchés, mais la parole de Dieu nous dit que, si nous croyons au Seigneur Jésus qui est mort pour nos péchés, nous ne périrons pas, mais que nous avons la vie éternelle (2).

LA MÈRE. — C'est là la grâce de Dieu qui apporte le salut, et qui, dans la personne de Jésus, est apparue à tous les hommes (3), aux Juifs et aux païens. Et quand on a cru au Seigneur Jésus et que l'on est sauvé, les soins de Dieu envers notre âme continuent. Il entretient en nous la vie, car Il nous donne le Saint-Esprit et le pain de vie qui est Christ (4). Et cela ne manque ni ne s'épuise jamais. Mais la veuve avait à apprendre quelque chose de plus touchant la puissance de l'Éternel, le Dieu d'Israël, et en même temps touchant elle-même. Son fils tomba malade, et si malade qu'il mourut. Quelle affliction pour le cœur de cette mère ! Fallait-il qu'il eût été sauvé de mourir de faim, pour le voir, maintenant qu'il y a du pain pour le nourrir, être enlevé par une maladie ! La pauvre femme s'écrie : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour mettre en mémoire mon iniquité et faire mourir mon fils ? »

(1) Matthieu VI, 25-34. — (2) Romains VI, 23 ; Jean III, 16.

(3) Tite II, 11. — (4) 2 Corinthiens I, 21, 22 ; Jean VI, 35.

SOPHIE. — Quelles paroles étranges, maman ? Elle semble reprocher à Élie d'être venu chez elle, et c'est lui qui l'avait empêchée de mourir de faim !

LA MÈRE. — C'est précisément ce qu'elle ne pouvait comprendre. Elle sent la présence de Dieu dans la personne de son serviteur, et quand un pécheur est amené dans la présence de Dieu, ses péchés lui reviennent en mémoire. C'est ce qui arrive à cette pauvre femme. Nous ne savons pas ce qui s'était passé dans sa vie ; mais il y avait une iniquité qui se dressait particulièrement devant elle, et elle voit la main du Dieu juste qui la châtie à cause de son péché. Te rappelles-tu un exemple d'un homme qui, en la présence de Jésus, est aussi convaincu de ses péchés ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui. C'est Pierre, n'est-ce pas, quand il était dans la barque avec Jésus ? (1)

LA MÈRE. — Oui, mais dans son cas, ce qui lui révèle la présence de Dieu, c'est sa puissance en lui accordant une bénédiction. De quelque manière que ce soit, Dieu veut, pour notre bien, que nous soyons amenés à reconnaître que nous sommes des pécheurs dignes seulement du jugement et de la mort. La veuve avait joui de la bénédiction que Dieu lui avait accordée sans penser à son péché ; alors Dieu la frappe en lui enlevant ce qu'elle avait de plus cher.

SOPHIE. — Mais Dieu eut compassion d'elle, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il nous est dit que « si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner » (2). Et puis, il a compassion des veuves. Élie fut sans doute bien peiné dans son cœur en voyant la douleur de la veuve.

(1) Luc V, 8, 9. — (2) 1 Jean I, 9

Mais il connaissait la puissance de l'Éternel, de Celui qui fait mourir et qui fait vivre (1), et il avait foi dans cette puissance. Il dit donc à la femme : « Donne-moi ton fils, » et il prit l'enfant et le porta dans la chambre haute où il habitait, et le mit sur son lit. Et alors Élie qui, par sa prière, avait fait que le ciel fût fermé à cause des péchés d'Israël, s'adressa à l'Éternel avec la même ferveur (2) en faveur de cette pauvre femme affligée et qui reconnaissait son iniquité. « O Éternel, mon Dieu, » dit-il, « as-tu aussi fait venir du mal sur la veuve chez qui je séjourne, en faisant mourir son fils ? »

SOPHIE. — On voit qu'Élie, en effet, était affligé du mal qui arrivait à la veuve. Il aurait voulu que son séjour chez elle fût toujours un sujet de joie et non de trouble et d'amertume, comme c'était le cas au commencement. Mais je remarque une chose, maman. C'est qu'Élie ne dit pas : « O Éternel, Dieu d'Israël, » mais : « O Éternel, mon Dieu ; » sais-tu pourquoi ?

LA MÈRE. — Quand il parle à Achab et à la femme, Élie rappelle que l'Éternel est le Dieu d'Israël, en contraste avec les faux dieux des nations. Mais quand il s'adresse à l'Éternel personnellement en priant, il dit : « Mon Dieu. » C'était Celui qu'il connaissait pour son Dieu, dont il était le serviteur, avec qui il était en relation intime. C'est ainsi que, dans nos prières, nous disons à Dieu : « Mon Dieu, mon Père, » comme Jésus nous l'a enseigné (3). N'est-ce pas bien doux de pouvoir nous adresser ainsi avec confiance à ce Dieu tout-puissant, et lui dire « mon Dieu, » comme quelqu'un qui est à nous ?

SOPHIE. — Oh ! certainement, maman. C'est comme

(1) Deutéronome XXXII, 39 ; 1 Samuel II, 6.

(2) Jacques V, 16, 17. — (3) Jean XX, 17.

quand j'écris à papa quand il est en voyage, je lui dis : Mon cher papa.

LA MÈRE. — Élie commence donc par se tourner vers son Dieu. Ensuite, « il s'étendit sur l'enfant, trois fois, et il cria à l'Éternel, et dit : Éternel, mon Dieu ! fais revenir, je te prie, l'âme de cet enfant au dedans de lui. Et l'Éternel écouta la voix d'Élie, et fit revenir l'âme de l'enfant au dedans de lui, et il vécut »

SOPHIE. — Comme cela est beau, chère maman !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et nous voyons dans ce fait une nouvelle preuve que « la fervente supplication du juste peut beaucoup » (1), et que « toutes choses sont possibles à celui qui croit » (2). Nous voyons aussi dans ce fait comment l'Éternel eut compassion de la pauvre veuve.

SOPHIE. — Cela me rappelle, maman, que le Seigneur Jésus ressuscita aussi le fils d'une veuve (3), mais Lui n'eut besoin que de dire une parole sans qu'il Lui fût nécessaire de s'adresser à l'Éternel. C'est parce qu'Il était le Fils de Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il agissait par sa propre puissance, Lui, le Prince de la vie (4) ; tandis que les prophètes et les apôtres avaient à prier Dieu pour qu'Il manifestât sa puissance ; eux n'en avaient aucune en eux-mêmes.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi Élie s'étendit trois fois sur l'enfant ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; mais ce n'était pas cela qui pouvait rendre la vie à l'enfant. Ce qui opéra, c'est la puissance de l'Éternel, en réponse à la prière d'Élie. Élie prit donc l'enfant, le descendit de la chambre haute dans la maison, et le donna à sa mère. Et Élie dit : « Vois, ton fils vit. »

(1) Jacques V, 16. — (2) Marc IX, 23 — (3) Luc VII, 11-17.

(4) Jean V, 21 ; Actes III, 15 ; Jean XI, 25

SOPHIE. — Combien la pauvre mère dut être heureuse !

LA MÈRE. — Oui, et reconnaissante aussi, et en même temps tous les doutes de son cœur à l'égard d'Élie et de l'Éternel furent dissipés. Elle dit à Élie : « Maintenant, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel dans ta bouche est la vérité. » Elle avait appris à connaître l'Éternel comme Celui qui, par sa puissance, « fait mourir et fait vivre ; fait descendre au shéol et en fait monter » (1). Et nous, Sophie, nous connaissons Celui qui est « la résurrection et la vie, » Jésus, le Fils de Dieu. Le premier, Il est ressuscité d'entre les morts, et Il ressuscitera ceux qui se sont endormis en Lui, c'est-à-dire ceux qui sont morts en croyant en Lui, et ils ne mourront plus (2).



« Voici, je me tiens à la porte et je frappe »

— Maman, maman ! s'écria le petit Willy Kramer, un dimanche vers midi, en entrant bruyamment dans la cuisine. Maman ! a-t-on frappé à la porte ce matin ?

— Que veux-tu dire, mon enfant ? répondit Mme Kramer qui préparait le dîner.

— C'est si quelqu'un a frappé à la porte.

— Pas que je sache, dit la mère. Personne n'est venu ici ce matin.

(1) 1 Samuel II, 6. Le shéol est le lieu où vont les âmes séparées du corps.

(2) Jean XI, 25, 26 ; 1 Corinthiens XV, 23 ; 1 Thessaloniens IV, 16 ; Luc XX, 35, 36.

— Le pasteur a dit, continua le petit, qu'il y a quelqu'un qui va partout, qu'il frappe à chaque porte et qu'il apporte quelque chose à chacun. Et il a dit qu'il nous faut faire bien attention pour entendre quand il frappe et lui ouvrir aussitôt ; autrement il s'en va et ne revient plus jamais.

L'enfant était très animé ; ses joues étaient toutes rouges. Ce qu'il avait compris de la prédication de ce matin était tombé dans son cœur et remplissait toute sa pensée.

— Eh bien, dit la mère, personne ne peut dire que nous n'ouvrons pas quand on frappe à notre porte. Je n'ai jamais fait attendre dehors. Si donc il vient ici, je lui ouvrirai aussitôt. Mais ce matin, je n'ai pas quitté la cuisine un seul instant, et si l'on avait frappé, même doucement, je l'aurais certainement entendu.

Willy poussa un soupir de soulagement ; mais tout à coup il reprit : — Maman, il est peut-être venu hier ?

— Dans ce cas, il faut qu'il revienne, car hier je n'étais pas à la maison, répliqua Mme Kramer avec impatience. Mais de qui veux-tu donc parler ? Qui est-ce qui va ainsi frapper de porte en porte ?

Willy hésita. — Je ne sais pas, dit-il enfin à demi-voix, le pasteur a seulement dit qu'il venait frapper à la porte de chacun.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il soit venu dans le voisinage, dit Mme Kramer, et s'il avait apporté des cadeaux, on me l'aurait certainement dit. Qu'est-ce qu'il apporte ? Est-ce de l'argent ?

— Non, je ne crois pas que ce soit de l'argent. Mais le pasteur répétait toujours qu'il fallait que chacun le laisse entrer.

— Il n'avait pas besoin de le dire. Ce serait bien impoli et bien ingrat de laisser dehors un tel hôte.

Mais, Willy, j'aimerais que tu eusses fait plus attention, afin de pouvoir me dire ce que réellement il apporte.

— Le pasteur a dit que c'était quelque chose dont chacun a besoin, répondit Willy.

— Le pasteur semble avoir fait un singulier sermon aujourd'hui, remarqua Mme Kramer. Est-ce tout ce dont il a parlé ?

— Je crois qu'oui, maman. Dans le texte il n'y avait que cela, et j'ai été tout le temps tourmenté par la pensée qu'il pourrait venir avant que je sois de retour à la maison.

— Ah ! il en a été question dans le texte ? Tu aurais dû me le dire tout de suite. Mme Kramer avait l'air si fâchée en disant cela que, pendant un moment, Willy n'osa plus parler. Mais il avait le cœur trop rempli de ce qu'il avait entendu.

— C'est très vrai, maman, répéta-t-il. Le pasteur l'a dit plus d'une fois, qu'il va partout. Je suis bien sûr que c'est vrai.

— Bah ! dit la mère avec impatience, tu as mal compris le pasteur. Ne dis donc plus de telles folies. Je parlerai une fois au pasteur, et lui dirai que c'est ridicule de raconter de semblables histoires.

Pauvre Willy ! Il était tout attristé d'entendre sa mère parler ainsi. Le discours du pasteur lui avait paru si beau et si saisissant, et il avait parlé si sérieusement. Il lui semblait même que le pasteur avait regardé plus d'une fois vers le banc où il était assis. Il était tout à fait convaincu que bientôt quelqu'un viendrait frapper à la porte et apporterait quelque chose de très beau, et il désirait ardemment que ce fût ce dimanche-ci, pendant que tous seraient à la maison.

Enfin le père arriva, et tous trois se mirent à table.

— Willy a entendu aujourd'hui une singulière prédication, dit Mme Kramer.

— De quoi y était-il question ? demanda amicalement le père qui, lui, n'allait jamais entendre un sermon, estimant qu'une promenade était plus agréable et plus salubre pour lui que d'écouter un discours pendant une heure. Peux-tu me répéter le texte, mon petit.

— Le texte ! dit Mme Kramer en riant. Ah ! oui ; Willy est revenu tout agité à la maison avec un drôle de conte, disant qu'il y a un Monsieur qui va de maison en maison frapper à la porte et qu'il apporte un cadeau à chacun. As-tu jamais entendu pareille folie ?

— Mais oui, papa, interrompit le petit. Le pasteur a dit que c'est réellement ainsi. Je voudrais que tu aies été là et que tu l'aies entendu.

— Des choses semblables n'arrivent pas, dit Mme Kramer. Qui a jamais entendu un prédicateur entretenir son auditoire de telles folies ? Certainement Willy l'a mal compris.

— Non, non, papa, dit Willy les yeux pleins de larmes. Vois-tu, il a lu le texte dans la Bible, et il nous a dit qu'il fallait faire bien attention quand on frapperait. Sans cela il pourrait passer et ne plus jamais revenir.

— Eh bien, sois tranquille, mon enfant, dit calmement le père. Nous avons de bonnes oreilles et nous l'entendrons bien.

Quand le repas fut terminé, Willy se leva, appuya avec confiance sa tête sur l'épaule de son père et lui dit : — Papa, n'as-tu pas une Bible ?

— Oui ; il doit y en avoir une ici, mais je ne sais pas où elle est. Mais tu ne vas pas te fatiguer la tête à lire la Bible ; ce serait trop difficile pour toi.

— Tu l'as sans doute déjà lue en entier, n'est-ce pas, papa ?

Le père réfléchit un moment, et dit : — Non, mon petit ; mais bien ton grand-père. Lui lisait très souvent dans la Bible. Moi, j'ai dû toujours travailler beaucoup et péniblement, et j'ai eu trop peu de temps pour lire.

Willy se tut et resta pensif pendant un moment, puis il dit : — Si tu avais ta Bible ici, tu le trouverais bien tout de suite.

— Trouver quoi ?

— Mais le passage où il est dit que quelqu'un vient frapper à la porte. Peut-être pourrais-tu même nous dire s'il viendra aujourd'hui. Puis, avec un regard suppliant, il ajouta : Ne crois-tu pas que tu pourras voir dans la Bible quand il viendra et ce qu'il nous apportera ?

Le père branla la tête : — Non, mon enfant, dit-il. Je ne le crois pas. Mon père connaissait la Bible d'un bout à l'autre, et s'il y avait lu quelque chose de si étrange, il n'aurait pas manqué de m'en parler. Mais pourquoi ne le demanderais-tu pas cet après-midi à la monitrice de l'école du dimanche ? Elle saura peut-être t'expliquer la chose.

— Eh quoi ! dit la mère ; vas-tu confirmer le garçon dans sa folie ?

— Et si nous ne recevons jamais le cadeau ? osa objecter Willy.

— Va, va, apprends ton cantique, dit Mme Kramer avec colère ; cela vaudra mieux que de parler de choses auxquelles tu ne comprends rien.

. . .

Une demi-heure plus tard, Willy était assis à sa place habituelle à l'école du dimanche. Cette fois la

prière et le chant lui parurent durer bien longtemps. Dès que la monitrice eut dit : « Amen ! » il laissa sortir ce qui remplissait son cœur et demanda : — S'il vous plaît, Mademoiselle, voudriez-vous me dire à quelle heure il viendra et ce qu'il apportera ?

La monitrice presque effrayée en voyant l'agitation de l'enfant et son visage tout rouge, lui demanda : — Que veux-tu dire, Willy ?

— Je pensais que vous le sauriez, dit Willy tout déçu, et mon père le pensait aussi. Je veux parler de ce Monsieur, dont le pasteur a dit ce matin qu'il vient frapper à toutes les portes, et mon père croyait que vous sauriez où se trouve le passage qui le dit.

La monitrice qui avait assisté à la prédication, comprit ce que voulait dire Willy, et quand elle vit le visage sérieux de celui-ci et la curiosité éveillée chez ses camarades, elle pensa qu'il valait mieux laisser la leçon préparée pour ce dimanche, et répondre à la question du petit Willy. Alors elle raconta aux enfants, devenus tout attentifs, bien des choses concernant cet Ami divin qui, avec tant de patience, vient frapper aux cœurs de chacun, et qui pourtant est si souvent laissé dehors. Elle leur parla de son grand amour, de sa bonté merveilleuse, même envers ceux qui le haïssaient. Elle leur dit comment les méchants le maltraitèrent et le clouèrent enfin sur la croix. Elle leur affirma aussi que ceux qui recevaient cet hôte béni, avaient leurs cœurs remplis de paix et de joie.

Willy écouta avec la plus grande attention. Il ne saisit pas tout ce que la monitrice disait, mais il comprit que ce qu'il avait dit était vrai, que c'était dans la Bible, et qu'il pouvait attendre du ciel à chaque instant Celui qui vient frapper à la porte. A la fin de l'école, il pria la monitrice de lui écrire

sur un billet le passage où il était parlé de quelqu'un qui frappe à la porte, afin que son père pût le chercher et le lire.

— A-t-il déjà frappé à ta porte, Mademoiselle ? lui demanda-t-il, quand elle eut écrit le passage sur un morceau de papier. Une expression de joie se peignit sur ses traits, lorsqu'elle répondit avec émotion : — Oui, Willy. Mais, au premier abord, j'ai été très méchante ; je ne voulais pas le laisser entrer. Et comme il ne cessait pas de frapper, je lui ouvris et il entra, et alors je devins plus heureuse que je ne l'avais été de ma vie. En disant cela, des larmes brillaient dans ses yeux.

Les enfants étaient tous profondément émus ; aucun n'osait dire un mot ; seulement Willy était tellement intéressé dans la chose qu'il ne put s'empêcher de lui faire encore une question.

— Est-il resté longtemps chez toi ? demanda-t-il, en arrêtant sur elle un regard qui la pénétra jusqu'au fond du cœur. Elle mit son bras autour du cou de l'enfant et le serrant contre elle, elle lui dit avec sérieux : — Il reste toujours avec nous, mon cher petit.

Willy était satisfait. Il prit brusquement congé de sa chère monitrice et courut tout d'un trait à la maison où il arriva hors d'haleine à la cuisine, en criant : — C'est vrai, papa ; c'est vrai ! La demoiselle a dit que tout est vrai, et elle a écrit pour toi le passage.

— Qu'est-ce qui est vrai ? demanda M^r Kramer en grommelant ; car la brusque arrivée de Willy l'avait réveillé en sursaut de sa sieste. Sa femme, qui lisait un journal, eut vite compris ce que son garçon voulait dire, et en mettant sa bouilloire sur le feu, elle dit : — Voilà l'affaire ! Cela vient de ce que tu lui as demandé de telles choses.

— Mais c'est vrai, maman. Il a déjà frappé à la porte de notre monitrice. Elle me l'a dit elle-même.

Willy s'arrêta un instant, pendant que le père jetait à sa femme un regard d'étonnement, puis il continua : — J'ai prié la demoiselle de m'écrire le verset. Le voilà, papa. Elle nous a dit aussi qu'il fallait faire bien attention quand il frappait. Qu'au premier abord, elle n'avait pas ouvert, et qu'il est toujours revenu frapper, et qu'enfin elle lui a ouvert, et qu'alors elle est devenue très heureuse. Et vois-tu, papa, quand elle nous dit cela, elle pleurait de joie.

— Qui est-ce donc qui veut venir ? interrompit la mère avec impatience. Certainement ce n'est qu'une parabole, comme on dit.

— Non, non, maman ; c'est bien une vérité.

Kramer regarda encore sa femme, et celle-ci dit :

— Dis-nous donc enfin qui est celui qui vient ?

— C'est le Seigneur Jésus-Christ, répliqua l'enfant avec un grand sérieux et d'un ton plein de respect.

Mme Kramer ne dit rien ; mais son mari, arrêtant les yeux un instant sur Willy, lui dit : — Et celui-là la demoiselle l'a vu — dis tu ?

Le petit hésita un moment ; il ne se rappelait pas si la monitrice avait dit cela : — Je ne sais pas au juste, répondit-il tranquillement. Mais bientôt il ajouta comme en triomphe : Bien sûr, papa, qu'elle doit l'avoir vu. Ouvrir la porte à quelqu'un sans le voir, c'est impossible, n'est-ce pas ?

— En cela tu as bien raison, répondit le père, et il tomba dans de profondes réflexions. Involontairement il se rappelait tant de choses qu'il avait entendues de son père, un homme pieux, tranquille et modeste, qui, à l'occasion, savait parler à sa famille des vérités qu'il avait apprises dans la parole

de Dieu. Willy aussi avait gardé le silence, mais bientôt il reprit : — Papa, s'il venait de nuit, pourrais-tu l'entendre si tu dormais ?

— Non, mon petit, à moins que l'on ne frappe très fort, je ne puis pas entendre quand je dors.

Willy regarda son père avec anxiété, mais bientôt ses traits s'éclaircirent et, tout heureux, il dit :

— Papa, nous avons un gros marteau à notre porte. Il nous réveillera certainement, même en ne frappant pas très fort. Car il ne peut pas frapper fort, vu qu'il a des plaies aux mains.

— Des plaies aux mains ! demanda Kramer tout étonné.

— Oui, papa ; des hommes méchants lui ont planté de gros clous aux mains et aux pieds. N'est-ce pas terrible, papa ?

— A présent, je te comprends, répondit Kramer. Oui, on l'a pendu à une croix entre deux malfaiteurs. Mon père m'a souvent raconté cela, mais il y a longtemps que je n'en ai plus entendu parler. Mon père connaissait la Bible du commencement à la fin.

— Alors il aura bien su qu'il allait partout frapper à la porte. A-t-il aussi frappé à la porte du grand-père ?

— Non, mon petit, je ne le crois pas ; en tout cas il ne m'en a jamais parlé.

— Avez-vous maintenant assez babillé ? interrompit Mme Kramer d'un ton moqueur. Venez, mettez-vous à table, le café est prêt.

Kramer fut bien aise d'échapper ainsi aux questions embarrassantes de son petit garçon. Après le café un voisin entra, et on ne reparla plus de ces choses ce soir-là. (A suivre.)

Où Dieu n'est pas

Dans une école du dimanche, celui qui instruisait les enfants demanda à l'un d'eux s'il pourrait nommer un endroit où Dieu n'était pas. — Il n'est pas dans les pensées du méchant, fut la réponse frappante et inattendue.

Réponses aux questions du mois de juillet

PREMIÈRE QUESTION

Lors de la transfiguration du Seigneur, *Élie* et Moïse apparurent parlant avec Jésus. (Matthieu XVII, 3.) Pierre voulait faire une tente pour *Élie*. (Verset 4. Voyez aussi Marc IX, 4, 5 ; Luc IX, 30, 33.)

Élie devait venir premièrement et rétablir toutes choses. *Élie* était venu, et c'était Jean le baptiseur qui était *Élie*. (Matthieu XVII, 10-13 ; XI, 14 ; Marc IX, 11-13.)

Jean devait marcher dans l'esprit et la puissance d'*Élie*. (Luc I, 17.)

Les uns disaient que Jésus était Jean le baptiseur, les autre *Élie*. (Matthieu XVI, 14 ; Marc VIII, 27 ; Luc IX, 8, 19.)

Le Seigneur rappelle le séjour d'*Élie* à Sarepta. (Luc IV, 25, 26.)

On envoie de Jérusalem vers Jean le baptiseur pour lui demander s'il est *Élie*, et il dit : Je ne le suis pas (Jean I, 21.)

Mes jeunes lecteurs doivent comprendre que Jean le baptiseur n'était pas *Élie* en personne, mais pour

ceux qui croyaient, il était Élie comme précurseur du Seigneur. (Lisez Malachie IV, 5, 6, comparé avec Luc I, 17.)

Paul rappelle aussi un épisode de l'histoire d'Élie, en Romains XI, 2-5, pour montrer que Dieu n'a pas absolument rejeté son peuple d'Israël.

Et Jacques nous rappelle une autre partie de la même histoire pour nous faire voir la puissance de la prière. (Jacques V, 17, 18.)

DEUXIÈME QUESTION

A Jéricho, Jésus guérit des aveugles. (Matthieu XX, 29, 30 ; Marc XI, 46 ; Luc XVIII, 35.)

C'est entre Jérusalem et Jéricho que le Samaritain compatissant rencontre celui qui avait été attaqué par des voleurs. (Luc X, 30-37.)

Zachée, à Jéricho, reçoit chez lui le Seigneur Jésus, et le salut entre dans sa maison (Luc XIX, 1-10.)

« Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent. » (Hébreux XI, 30.)

Questions pour le mois d'août

1. Le premier des quatre évangiles a été écrit par Matthieu ; je propose à mes jeunes lecteurs de retracer l'histoire de Matthieu d'après ce qui nous est dit de lui dans les évangiles.

2. Cherchez le nom d'un apôtre.

Cherchez le nom d'un disciple à Damas.

Cherchez le nom d'un chrétien de Corinthe.

Cherchez le nom d'un compagnon d'œuvre de Paul à Rome.

Cherchez le nom d'un chrétien de Philippes.

Les initiales forment le nom d'une des grandes fêtes juives. Citez les passages.



Demandez et il vous sera donné

Dans une misérable chaumière au sommet d'une colline, deux enfants se tenaient auprès d'un pauvre feu à moitié couvert sous la cendre. Dehors une violente tempête faisait rage. Ni homme, ni bête, n'auraient pu tenir contre la force du vent.

Un pauvre vieil avare, bien plus pauvre que ces enfants grelottant de froid, bien qu'il eût chez lui des monceaux d'argent, s'était blotti contre la porte de la chaumière, et ramenait sur lui son manteau tout déchiré. Il n'osait pas entrer de peur d'avoir à donner quelque chose en retour de l'hospitalité qu'il aurait reçue, et il craignait de s'éloigner à cause de l'orage. Et voici ce qui se passait dans la chaumière.

— J'ai faim, Annette.

— Et moi aussi ; j'ai cherché partout quelques pelures de pommes de terre, mais je n'ai rien trouvé.

— Quelle terrible tempête !

— Oui ; le vieil arbre a été renversé. Je pense que Dieu a pris soin qu'il ne tombe pas sur la maison. Nous aurions certainement été tués.

— Si Dieu a fait cela, ne peut-il pas aussi nous envoyer du pain ?

— Je le pense ; prions « Notre Père, » et après cela nous attendrons qu'il nous donne du pain.

Et les deux enfants commencèrent leur prière, et l'avare, blotti contre la porte et grelottant, les entendait. Lorsqu'ils se furent tus, s'attendant, dans leur foi enfantine, à quelque manifestation miraculeuse, un sentiment d'humanité se glissa dans le cœur de l'avare. Il avait acheté, au village, un pain qui devait lui durer quelques jours, mais le silence d'attente des deux jeunes enfants fut comme une voix qui lui parlait bien haut intérieurement. Il ouvrit doucement la porte, jeta le pain dans la maison, puis, l'ayant refermée, il écouta et entendit le cri de joie des deux petits affamés.

— Il est venu directement du ciel, n'est-ce pas ? dit la plus jeune.

— Oui, et je veux aimer Dieu qui nous a donné du pain quand nous Lui en avons demandé.

— Nous Lui demanderons tous les jours, n'est-ce pas ? Vraiment, je n'avais jamais pensé que Dieu était si bon. Et toi ?

— Oui, toujours je l'avais pensé ; mais je ne l'avais jamais *tout à fait su* comme maintenant.

— Demandons-Lui de donner toujours à papa de l'ouvrage, alors nous n'aurons plus faim. Dieu le fera, j'en suis sûre.

L'orage passa, et l'avare retourna chez lui. Il mourut peu de temps après, mais avant sa mort, il fit don au pauvre travailleur de la chaumière qui lui appartenait. Et les jeunes enfants, avec leur

père, n'oublièrent pas Celui qui a dit : « Demandez et il vous sera donné, » et qui enseignait ses disciples à dire : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut :



Histoire du royaume d'Israël

ÉLIE ET LES PROPHÈTES DE BAAL

SOUS LE RÈGNE D'ACHAB

(1 *Rois XVIII*)

SOPHIE. — Élie resta-t-il chez la veuve à Sarepta jusqu'à la fin de la sécheresse et de la famine ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'Éternel ne lui avait pas commandé d'aller autre part, et il y avait chez cette veuve de quoi le nourrir pendant tout ce temps, puisque l'Éternel, le Dieu d'Israël avait dit : « Le pot de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour où l'Éternel donnera de la pluie sur la terre » (1). Mais la troisième année, l'Éternel dit à son serviteur : « Va, montre-toi à Achab, et je donnerai de la pluie sur la face de la terre. »

SOPHIE. — Est-ce qu'Élie n'avait pas peur de se montrer à ce méchant roi ?

LA MÈRE. — Non ; l'Éternel lui avait commandé d'aller, et Élie obéissait, sachant bien que son Dieu le garderait. On n'a pas peur quand on a Dieu avec soi et que l'on est dans son chemin. On peut dire comme David : « L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force

(1) Chapitre XVII, 14.

de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? » (1) Élie s'en alla donc pour se montrer à Achab.

SOPHIE. — N'était-il pas triste de quitter la veuve et son jeune fils rendu à la vie ? Il devait les aimer.

LA MÈRE. — Sans doute. Il laissait cette tranquille maison, cette demeure où l'Éternel avait montré sa puissance et sa bonté pour nourrir le pauvre, pour faire mourir et vivre, et où lui-même avait goûté le repos pendant un temps. Il allait maintenant au-devant des luttes contre la méchanceté du monde et la puissance du mal. Mais c'est la part de tous les serviteurs de Dieu, et ce fut celle de notre précieux Seigneur et Sauveur qui endura « la contradiction des pécheurs contre lui-même » (2). Tandis qu'Élie quittait Sarepta, Achab et Abdias s'en allaient de Samarie où la famine sévissait fortement.

SOPHIE. — Je ne puis m'empêcher, maman, d'être frappée en voyant la différence entre la veuve, sa maison et Élie, et la triste position d'Achab et de son peuple. Les uns sont tranquilles et ne manquent de rien, parce qu'ils se sont confiés en Dieu, et les autres sont misérables et livrés à la famine à cause de leurs péchés.

LA MÈRE. — C'est vrai, ma chère fille. Les enfants de Dieu sont et seront toujours les objets de ses soins et peuvent être paisibles au milieu de toutes les inquiétudes et les soucis qui agitent et troublent le monde. Dieu leur a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (3).

SOPHIE. — Où donc s'en allaient Achab et Abdias ?

LA MÈRE. — Achab avait dit à Abdias : « Va dans le pays, à toutes les sources d'eaux et à tous les

(1) Psaume XXVII. — (2) Hébreux XII, 3.

(3) Hébreux XIII, 5.

torrents ; peut-être trouverons-nous de l'herbage, et nous conserverons la vie aux chevaux et aux mulets, et nous ne serons pas obligés de détruire nos bêtes. » Et ils se partagèrent le pays pour le parcourir. Achab s'en alla seul par un chemin, et Abdias alla seul par un autre chemin.

SOPHIE. — Maman, je voudrais te faire une question à propos d'Abdias. Tu m'as dit qu'il était un homme pieux, qui craignait l'Éternel. Comment se fait-il qu'il restait avec le méchant Achab et s'accordait avec lui ?

LA MÈRE. — Abdias ne servait pas le faux dieu Baal, c'est vrai ; il craignait l'Éternel et l'avait montré en sauvant la vie de cent prophètes de l'Éternel. Mais Abdias n'avait pas, comme Élie, la foi énergique qui conduit à se séparer entièrement et résolument du monde et du mal, afin d'être tout entier pour Dieu. Abdias était serviteur d'Achab, et celui-ci était son seigneur, comme il le reconnaît lui-même (1). Il ne rendait pas témoignage contre l'idolâtrie d'Achab, ce qui lui aurait retiré la faveur du roi, fait perdre sa place et ses richesses, et aurait peut-être mis sa vie en danger. Abdias était un homme timide (2). On rencontre aussi de nos jours des chrétiens qui n'ont ni le courage, ni la force, ni la foi nécessaires pour se séparer de leurs amis mondains et du monde, et pour rendre ainsi témoignage au Seigneur Jésus. L'apôtre Paul exhortait les Corinthiens à ne pas suivre ce chemin où l'on ne peut pas jouir de la bénédiction divine. Lis au chapitre six de sa seconde épître, au verset 14.

SOPHIE (*lit*). — « Ne vous mettez pas sous un

(1) Verset 10. Et Élie appuie sur ce fait : « Va, dis à ton seigneur. » Verset 8.

(2) Voyez les craintes d'Abdias aux versets 9, 12, 14.

joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? »

LA MÈRE. — Nous voyons par là que les fidèles, pour être obéissants à la parole de Dieu, ne doivent nullement s'associer avec ceux qui ne connaissent pas Dieu. Les uns appartiennent au domaine de la justice, de la lumière et de Christ ; les autres à celui où règnent l'iniquité, les ténèbres et Bélial. Et c'est quand on est vraiment séparé du mal et décidé pour Christ uniquement, que l'on est heureux. Élie, dépendant en tout de l'Éternel, sans ressources et obligé d'être nourri par des corbeaux et une pauvre veuve, contraint de se cacher d'Achab, mais se tenant devant Dieu, n'était-il pas beaucoup plus heureux qu'Abdias avec ses richesses, sa haute position et la faveur du roi ?

SOPHIE. — J'en suis bien sûre, chère maman. Il vaut mieux avoir l'approbation de Dieu que celle du monde.

LA MÈRE. — Continuons maintenant notre histoire. Comme Abdias était en chemin, voilà que tout à coup Élie se trouva devant lui. Grande fut la surprise d'Abdias, car Achab avait fait chercher Élie partout dans les pays environnants.

SOPHIE. — Achab ne se doutait pas qu'il fût à Sarepta, dans le pays même de Jézabel.

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel lui avait dit d'aller là, et personne n'aurait pu le découvrir. Élie pouvait dire avec David : « Au mauvais jour, il me mettra à couvert dans sa loge ; il me tiendra caché dans le secret de sa tente » (1). C'est ainsi que

(1) Psaume XXVII, 5.

Dieu garde les siens, et ils n'ont rien à craindre.

SOPHIE. — Ce que tu dis, chère maman, me rappelle une petite histoire que j'ai lue. Une pauvre veuve demeurait avec son fils dans une chaumière non loin de la grande route. C'était en hiver et dans un temps de guerre. Des troupes de soldats parcouraient le pays et il y en avait qui devaient passer sur cette route. Le jeune homme craignait beaucoup que, si les soldats découvraient leur chaumière, ils ne fissent du mal à sa mère et à lui, ou tout au moins qu'ils ne les dépouillassent du peu qu'ils avaient. La nuit était arrivée, et c'est en tremblant qu'il se mit au lit. Mais la mère, dans la prière du soir, avait demandé à Dieu de les protéger et avait dit à son fils de ne rien craindre. De grand matin, avant le jour, ils furent réveillés par un grand bruit. C'était une troupe de cavaliers qui passait à quelque distance, et bientôt ils n'entendirent plus rien. Comment n'avait-on pas découvert leur chaumière ? Ils le virent bientôt. Une neige abondante était tombée pendant la nuit, et le vent l'avait accumulée de manière à cacher la petite maison. Ainsi Dieu avait écouté la prière de la pauvre veuve et les avait garantis, en élevant un mur autour d'eux. N'est-ce pas bien beau ? Maintenant j'aimerais bien que tu me dises ce que fit Abdias en voyant Élie.

LA MÈRE. — Tout surpris en le reconnaissant, il tomba sur sa face devant lui, et s'écria : « Est-ce bien toi, mon seigneur Élie ? » Élie répondit : « C'est moi ; va, dis à ton seigneur : Voici Élie ! » Mais Abdias eut peur de porter au roi ce message.

SOPHIE. — Que craignait-il donc ? Achab n'avait rien contre lui et devait être bien aise de trouver enfin celui qu'il avait tant cherché.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais Abdias n'avait pas confiance en la parole du serviteur de l'Éternel,

comme nous le verrons la prochaine fois, car aujourd'hui nous devons nous arrêter là.



« Voici, je me tiens à la porte et je frappe »

(Suite et fin de la page 158)

Quelques heures plus tard, un silence profond régnait dans tout le village, et dans la maison de Kramer chacun dormait, lorsque tout à coup Willy se réveilla et s'assit sur son lit, les yeux grands ouverts, tandis que le cœur lui battait fort. Avait-il rêvé, ou était-ce une réalité? Il lui semblait avoir entendu frapper doucement mais distinctement à la porte de la maison. Il écouta un instant sans oser respirer, puis soudain il sortit de son lit et courut dans la chambre voisine où couchaient ses parents.

— Papa, dit-il doucement, papa, lève-toi vite; il a frappé. Et comme il ne recevait pas de réponse, tout tremblant d'émotion, il répéta plus fort : Papa, réveille-toi ! J'ai entendu frapper tout doucement, comme Mademoiselle l'a dit. Descends vite lui ouvrir.

— Quoi? Qu'y a-t-il? demanda Kramer encore à moitié endormi et se frottant les yeux. Quelle heure est-il? Il n'est pas encore cinq heures; il fait tout sombre. Sa femme se réveilla aussi, s'assit tout effrayée dans son lit et demanda : Qu'est-ce qui arrive? Qui a parlé là?

— J'ai entendu frapper à notre porte, papa; dit de nouveau le petit. J'en suis bien sûr, car cela m'a réveillé. Je l'en prie, papa; viens vite lui ouvrir la porte.

— A-t-on jamais entendu parler d'une chose semblable ? s'écria Mme Kramer toute fâchée. Comment ! Il parle encore de la prédication ! Dépêche-toi de retourner au lit, si tu ne veux pas être fouetté. Certainement tu n'iras plus entendre ce prédicateur. Effrayer ainsi un enfant, c'est trop fort.

Le pauvre Willy tout triste retourna se mettre au lit, et ses parents se recouchèrent pour achever leur sommeil. Mais tout à coup le père se réveilla en sursaut, en criant : — Femme, qu'est-ce que l'on entend ? Tous deux écoutèrent. — Ce n'est que la pluie qui frappe contre les vitres, dit la femme impatientée. Il pleut fort, et c'est tout ce que l'on entend. Vraiment, je crois que tu es bientôt aussi agité que le petit.

De nouveau le silence se fit dans la chambre ; mais Willy avait aussi entendu le bruit de la pluie, et était devenu toujours plus inquiet. « Hélas ! » se disait-il ; « il est peut-être dehors attendant qu'on lui ouvre. Que pensera-t-il de nous, de le laisser à la pluie, tandis que nous sommes dans nos bons lits ? » Cette pensée devint si insupportable au cœur du pauvre enfant, qu'il sauta de nouveau à bas du lit et retourna dans la chambre de ses parents.

— Papa, dit-il en sanglotant, il pleut si fort ; ne veux-tu pas te lever pour le faire entrer ? Il sera tout mouillé et aura froid ; peut-être ne sait-il pas où aller ?

— Comment te voilà encore, cria la mère. Tu me le paieras demain. Retourne vite au lit.

— Oh ! papa, fais-le entrer, dit Willy en pleurant. Il pleut tellement ; peut-être il partira et ne reviendra plus chez nous.

Un mouvement se fit dans le lit. — Tu ne veux pourtant pas te lever pour faire la volonté de l'enfant, dit Mme Kramer à son mari.

— Que si, ma femme; mais ce n'est que pour tranquilliser le pauvre enfant. Tiens-toi seulement en repos.

— Il ne manquerait plus que je me lève aussi ! répliqua-t-elle en colère. Voilà une belle éducation !

Kramer mit ses pantoufles, prit Willy sur son bras, descendit l'escalier, ouvrit la porte toute grande, et regarda comme si lui-même attendait quelqu'un.

— Tu vois bien qu'il n'y a personne, dit-il à l'enfant Willy soupira de soulagement et s'avança tant qu'il put sur les bras du père, cherchant à percer de son regard les ténèbres, mais il ne vit rien. La pluie tombait encore doucement, mais les nuages se séparaient çà et là, laissant paraître quelques étoiles brillantes.

— Papa, dit doucement Willy, il est peut-être retourné au ciel. Les étoiles sont si claires; il semble qu'il y ait juste la place pour passer entre elles. Penses-tu que Dieu l'ait rappelé près de Lui ?

Kramer ne savait que répondre. — A cette heure de la nuit, personne n'est dehors, dit-il enfin. Vois comme tout est tranquille.

— Alors ce n'est pas lui qui aura frappé, n'est-ce pas ? Il aurait bien attendu qu'on soit venu lui ouvrir. Il savait bien que nous étions tous au lit. Peut-être il reviendra demain quand la pluie aura cessé. Sais-tu où il est maintenant ?

— Je pense qu'il est là où il a toujours été, répondit Kramer en hésitant. Mon père m'a enseigné qu'il est au ciel. Je ne puis t'en dire davantage. On a peut-être une nouvelle Bible depuis que j'étais jeune garçon.

— Oui; autrement tu aurais su qu'il va partout. N'aimerais-tu pas le voir venir chez nous, papa ?

Kramer aurait-il aimé le voir face à face, Celui

dont Willy parlait si simplement et avec confiance, quoique ce fût comme un enfant encore ignorant? Le père dut se résoudre à ne pouvoir répondre « oui, » mais il hésita à l'avouer à Willy. Celui-ci en aurait été bien étonné. Les enfants ne comprennent pas tout le sérieux de semblables questions, et comme elles parlent parfois à la conscience. Ils ne savent pas combien la lutte incessante et pénible pour l'existence ici-bas absorbe les pensées, et combien il est difficile pour un homme de se maintenir dans le droit chemin. Ne recevant pas de réponse, Willy continua : — Papa, tu ne sais pas comme il est bon. La monitrice nous disait qu'il ne s'agit pas de savoir si quelqu'un a fait peu ou beaucoup de mal, qu'il est toujours prêt à pardonner, et qu'il veut que chacun soit heureux et puisse entrer au ciel.

— Eh bien, je pense que toi, tu y entreras certainement, mon petit, car il me semble que la monitrice veut faire de toi un prédicateur.

— Mais, papa, je n'aimerais pas aller au ciel sans toi, ni sans maman. Il te faut aussi y venir. Je ne puis pas aller seul ; j'aimerais que tu me tiennes par la main. La demoiselle dit qu'il reçoit quiconque vient à Lui.

— Bien, bien, dit Kramer, pour le calmer ; peut-être irons-nous tous ensemble. Mais maintenant il nous faut vite retourner au lit, car il fait froid.

Willy regarda encore une fois vers le ciel étoilé et dit doucement : — Bonne nuit, mon cher Seigneur Jésus ! Et le père ferma la porte, porta en haut son petit garçon et le posa dans son lit. Willy mit ses bras autour du cou de son père, et lui donnant un baiser, il lui dit : Je t'aime tant, mon cher papa ! Je suis bien fâché qu'il n'y ait eu personne, mais quand il viendra, je lui raconterai que tu es venu

ouvrir la porte pour qu'il ne restât pas à la pluie.

Le cœur de Kramer était ému. — Je ne suis pas un si bon papa, dit-il, mais quand un homme doit tellement travailler pour subvenir honnêtement aux besoins des siens, il est peut-être à excuser. Après avoir posé un tendre baiser sur le front de son petit garçon, il rentra dans sa chambre.

— Eh bien, y avait-il quelqu'un ? demanda Mme Kramer d'un ton moqueur.

— Non, il n'y avait personne, autant que j'ai pu voir. Mais, pour le moment, reposons-nous, car je suis fatigué.

. . .

Cependant, le lendemain matin, Mme Kramer, pour être vraie, aurait dû confesser qu'elle était mal à l'aise. En réfléchissant à tout ce qui s'était passé la veille et durant la nuit, elle ne pouvait se cacher qu'elle avait commis une grosse faute. Elle sentait qu'elle s'était opposée à son enfant qui avait cherché de la sympathie près d'elle dans une chose qui occupait vivement son jeune esprit. Bien qu'elle cherchât à se persuader que tout cela n'était qu'une folie et une absurdité, son cœur maternel la condamnait. Elle découvrait aussi que son Willy n'était plus tout à fait à son égard ce qu'il était auparavant. Ce n'est pas qu'il fût désobéissant ou méchant, au contraire ; mais elle s'aperçut à plusieurs choses que sa confiance en elle n'était plus la même, et qu'il s'était attaché à son père plus qu'il ne l'avait été jusque-là. Celui-ci n'était de sa nature rien moins que tendre, et ne recherchait pas les caresses ; mais maintenant, un lien tout nouveau semblait s'être formé entre lui et l'enfant. Elle se fit de sérieux reproches et regrettait même que Willy ne lui fit plus de questions sur le sujet qui l'intéressait

tellement. Que le cœur du petit en fût aussi rempli qu'au commencement, elle le savait ; mais il s'efforçait de n'en plus parler devant elle. Elle regrettait de s'être montrée si impatiente envers son unique enfant, et de l'avoir éloigné d'elle qui jusqu'alors avait été tout pour lui.

Lorsqu'à midi son mari rentra, et comme Willy était allé faire une commission, elle commença d'elle-même à parler de la chose : Je n'ai jamais vu, dit-elle, un enfant être pareillement rempli d'une pensée. Je n'y comprends rien, mais certainement ce n'est qu'une absurdité.

— Je ne sais pas si ce n'est qu'une absurdité, répliqua Kramer d'un air réfléchi, bien que j'admette qu'il n'ait pas tout bien compris, et que tout ne soit peut-être pas vrai.

— Rien n'est vrai, répondit vivement Mme Kramer, qui aurait aimé trouver une excuse à sa manière d'agir envers son enfant. Mais, ajouta-t-elle, il n'est pas responsable d'avoir raconté de telles folies et de s'en être pareillement agité. Mais il n'est plus le même enfant qu'auparavant.

— Je ne sais qu'en penser, remarqua Kramer ; je n'ai autrefois rien entendu de pareil, et pourtant mon père était un homme pieux qui connaissait bien sa Bible.

— Et qui disait en tout la vérité, ajouta la mère. Je me demande ce qu'il aurait dit de cette histoire.

— C'est bien étrange, dit encore Kramer. Willy disait que c'était dans la Bible. En tout cas, ce n'était pas dans la sienne, car il me l'aurait dit. Il la lisait beaucoup, et jamais je ne lui ai entendu dire une méchante parole. Je n'étais pas à la maison quand il mourut après une courte maladie, mais on m'a dit que sa fin avait été si heureuse ! Oui, c'était vraiment un homme bon.

— Comme toi, répondit Mme Kramer, car je ne désire pas un meilleur mari que toi.

— Non, ma femme. Je ne suis pas toujours ce que je devrais être. Mais c'est le moment de retourner à mon ouvrage. Quand Willy reviendra, envoie-le-moi ; j'ai trouvé un joli nid d'oiseau, et je suis sûr qu'il sera content de le voir.

Il s'éloigna d'un bon pas, et ce fut seulement quand il eut disparu que sa femme remarqua qu'il avait oublié sur la table sa pipe toute bourrée, chose qui ne lui était jamais arrivée depuis qu'ils étaient mariés.

Lorsqu'il rentra le soir, il fut tout étonné de trouver sur le guéridon, près de la fenêtre, un livre qu'il reconnut immédiatement à sa reliure noire. — Hé ! femme, s'écria-t-il, voilà la Bible de mon père ! Il y a bien une dizaine d'années que je ne l'avais vue.

— Je l'ai cherchée, parce que tu m'en as tant parlé, et j'ai aussi pensé que Willy en serait bien aise.

Elle prit le coin de son tablier pour essuyer encore mieux la poussière de dessus ce précieux livre. Si Kramer eût, en ce moment, regardé sa femme avec attention, il se serait aperçu qu'elle avait les yeux rouges. Avait-elle pleuré ?

Tout à coup elle entendit, en haut, la voix de Willy qui allait se coucher : Maman, maman ! Je voudrais te dire quelque chose.

Presque effrayée, elle dit : Qu'y a-t-il encore, Willy ?

— Maman, j'avais tout à fait oublié de te dire de m'éveiller quand il viendra.

— Oui ; je te le promets. Maintenant, sois un sage garçon et couche-toi.

— Et vous ferez bien attention, n'est-ce pas ?

Papa, je voudrais aussi le prier de ne pas pousser le verrou d'en haut. Il faut tellement de temps pour pousser les deux verrous, et cela le ferait attendre trop longtemps.

— Bien, mon petit, dit le père ; cette nuit, je ne pousserai aucun des verrous.

— Merci, papa ; bonne nuit, chère maman ; et tout heureux, il se retira dans sa chambrette et se coucha.

Les parents retournèrent à la cuisine, et, après un moment, Kramer regardant sa femme lui dit : Tends-moi ce livre, mère, et dis-moi ce qu'il y a d'écrit sur le billet que la monitrice a donné à Willy ; et il tira de sa poche de gilet un petit morceau de papier qu'il donna à sa femme. Mme Kramer lut : Apocalypse III, verset 20, et son mari se mit à chercher dans la Bible depuis le commencement, car il la connaissait bien peu ou même pas du tout. Naturellement, cela prit un bon moment, mais enfin il trouva le livre et le chapitre. Quelle ne fut pas sa surprise, en voyant le verset indiqué souligné à l'encre rouge !

— C'est mon père qui doit avoir fait cela, dit-il en lui-même. Il connaissait donc bien ce verset et le tenait pour très important. Et, d'une voix presque tremblante, il se mit à lire : *« Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. »* Ils en croyaient à peine leurs yeux et leurs oreilles. Willy avait donc raison ; c'était juste comme il l'avait dit. Avait-il bien pu le saisir textuellement dans sa jeune mémoire ? Se trouvait-il dans la vieille Bible du grand-père ? Ces questions étaient résolues. Un silence solennel régnait dans la chambre.

Qu'est-ce qui engagea Mlle Rollen, la monitrice de l'école du dimanche, à passer justement ce soir-là chez les Kramer en retournant chez elle, pour apporter à Willy un petit Nouveau Testament, qu'elle pensait d'abord ne lui donner que le dimanche ? Elle n'aurait pu le dire. C'était, certes, une main invisible qui conduisait ses pas vers la demeure des parents de son petit écolier. Comme il était déjà tard, elle voulait seulement donner le livre et poursuivre son chemin. Mais lorsqu'elle eut frappé deux coups avec le lourd marteau de la porte, elle entendit comme un cri de joie à l'intérieur, puis des pas précipités vers la porte qui s'ouvrit, et voilà devant elle Kramer tout étonné, tenant dans ses bras Willy dans son vêtement de nuit, et Mme Kramer qui, d'un air effrayé, regardait par-dessus son épaule.

— Papa, c'est Mademoiselle ! s'écria Willy tout joyeux. Mademoiselle, est-ce qu'il viendra ce soir ? Oh ! comme je serais content qu'il vienne pendant que nous sommes tous réveillés !

Mlle Rollen voulait repartir tout de suite, comme cela avait été son intention ; mais il ne s'agissait plus d'y penser. Il fallut absolument qu'elle entrât et s'assit dans la petite cuisine, et là, devant elle, sur la table, se trouvait la Bible, et tous trois la regardaient comme attendant quelque chose d'elle. Entendre frapper à la porte au moment où ils venaient de lire le passage de l'Apocalypse, avait été pour les parents comme un coup qui avait retenti dans leurs cœurs, et il fut donné à notre amie de servir à pousser les verrous rouillés qui depuis si longtemps avaient tenu fermés ces cœurs.

Pendant un long moment, ils restèrent assis ensemble, le saint Livre ouvert devant eux, et Mlle

Rollen eut assez à faire à répondre aux questions de Willy et de ses parents. Il semblait à ceux-ci comme si, après une longue nuit d'obscurité, le jour commençait enfin à luire. Combien leur vie passée leur apparaissait tout d'un coup autre qu'ils ne l'avaient pensé ? Jusqu'alors ils avaient cru être de très bons et honnêtes gens, et voilà qu'ils apprenaient qu'ils étaient des pécheurs souillés et perdus, qui avaient besoin d'un Sauveur. Et les voies miséricordieuses du Seigneur qui avait heurté à la porte de leur cœur d'une manière si frappante, les remplissaient à la fois d'admiration et de crainte.

Ce soir-là fut comme un point tournant dans la vie de la famille Kramer. Il semblait au père que des écailles lui tombaient des yeux. Nombre de passages qu'il avait entendus du grand père Kramer, « qui connaissait sa Bible d'un bout à l'autre, » se représentaient avec force à sa mémoire, avec un tout autre sens et une autre portée. Il ne pouvait pas comprendre qu'il eût pu être aussi aveugle et aussi insensible. Depuis ce moment, on le vit chaque soir lisant et relisant sa vieille Bible.

Un jour, Mlle Rollen se trouvait chez ses nouveaux amis, près de qui elle était toujours la bienvenue. Willy, comme d'habitude, était assis près de son père, tandis que la mère était occupée à quelque ouvrage de maison. Après qu'ils se furent entretenus quelque temps du sujet qui leur était maintenant devenu si précieux, Willy saisit tout à coup la main de son père en lui disant : N'est-ce pas, à présent nous irons tous ensemble au ciel, toi, maman et moi ?

— Oui, mon enfant, répondit le père Kramer tout ému ; oui, nous y serons ensemble, puisque le Seigneur nous a fait connaître sa grâce.

Ensuite il pria la monitrice de leur lire tout entier

le chapitre III de l'Apocalypse, qui était devenu pour eux leur passage de prédilection, parce que le Seigneur, qui ne se lasse pas de frapper à la porte des cœurs des pauvres pécheurs si insensibles et si sourds à sa voix, s'en était servi pour les réveiller de leur sommeil spirituel et pour entrer chez eux, et qu'il leur avait parlé pour la première fois.

Mlle Rollen prit la vieille Bible et lut lentement le chapitre tout entier. Tous trois écoutèrent avec un profond recueillement. Leur cœur sentait qu'à eux aussi avaient été donnés gratuitement et l'or passé au feu, et les robes blanches, et le nouveau nom. Ils savaient que leurs oreilles avaient entendu la voix du bon Berger, et que les yeux de leur âme avaient vu Celui dont le nom est « Merveilleux, » car c'était d'une manière merveilleuse qu'il les avait attirés à Lui et que, dans ses infinies compassions, il s'était souvenu d'eux. Il était entré dans leur humble demeure comme un hôte bienvenu, pour ne plus jamais les quitter, et sa précieuse Parole y était désormais lue, entendue et appréciée.

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix, et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. »

Est-il déjà entré chez vous, mon cher jeune lecteur ? Certainement il a déjà frappé plus d'une fois. Lui avez-vous ouvert la porte de votre cœur ? Aujourd'hui, en ce moment, Il frappe encore ; ouvrez-Lui, vous qui ne l'avez point encore fait, de peur qu'Il ne passe pour ne plus revenir !



Appel

Venez, car tout est prêt ! Oh ! ne méprisez pas
 Le tendre amour du Dieu qui vers Lui vous appelle
 Ne Le voyez-vous pas ? Il vous ouvre ses bras ;
 Accourez confiants vous ranger sous son aile.

Bien que jeunes encor, la mort peut vous saisir,
 Car nul n'est à l'abri de sa fatale étreinte ;
 Aujourd'hui vous cherchez le monde et le plaisir :
 Et si la mort venait ! N'en avez-vous pas crainte ?

« Plus tard, » vous dites-vous ; mais Dieu dit : « Aujourd'hui
 C'est le jour du salut, le moment favorable. »
 Soyez sages, enfants, et, sans tarder, vers Lui
 Tournez-vous pour jouir de sa grâce ineffable.

Là vous serez heureux, abrités dans le port
 Que prépara Jésus, ce Rédempteur fidele ;
 Et vous ne craignez plus ni jugement, ni mort,
 Car vous aurez en Lui paix et vie éternelle.

L'Esprit et l'Épouse disent : Viens.
 Et que celui qui entend, dise : Viens.
 Et que celui qui a soif, vienne ;
 que celui qui veut, prenne gratuitement
 de l'eau de la vie.
 Oui, je viens bientôt.
 Amen ; viens, Seigneur Jésus !

Réponses aux questions du mois d'août

Chers jeunes amis, j'attendrai les réponses à la première question relative à Matthieu, et le mois prochain, s'il plaît à Dieu, j'insérerai la réponse la plus complète qui me sera parvenue.

Réponse à la deuxième question :

Paul est le nom de l'apôtre.

Ananias est le nom du disciple à Damas. (Actes IX, 40.)

Quartus est le nom du chrétien de Corinthe. (Romains XVI, 23)

Urbain est le nom du compagnon d'œuvre de Paul à Rome. (Romains XVI, 9.)

Epaphrodite est le nom d'un chrétien de Philippi. (Philippiens II, 25.)

Le nom de la fête juive est *PAQUE*.

Questions pour le mois de septembre

ca, li, syn, ron, e, i, a, sc, ty, bod, a, che, e.

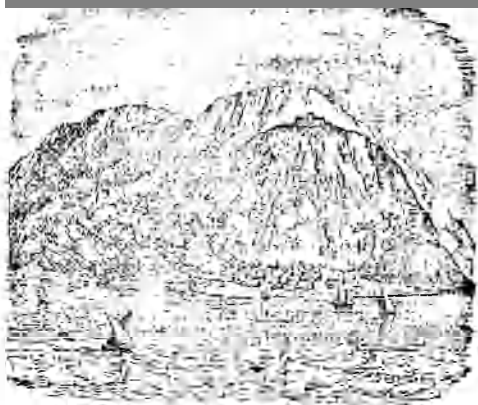
Avec ces treize syllabes, formez quatre noms bibliques dont les initiales forment le nom d'une contrée plusieurs fois mentionnée dans les Actes, et dont les lettres finales lues de bas en haut forment le nom d'un endroit délicieux.

Le premier nom est celui du plus célèbre descendant de Lévi.

Le second, celui d'une chrétienne de Philippi.

Le troisième, celui d'un enfant né dans de tristes circonstances pour le peuple d'Israël.

Le quatrième, celui d'un grand prophète.



MONT CARMEL

Histoire du royaume d'Israël

ÉLIE ET LES PROPHÈTES DE BAAL
SOUS LE RÈGNE D'ACHAB

(1 Rois XVIII)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, qu'Abdias n'avait pas eu confiance en la parole d'Élie. Comment le voyons-nous ?

LA MÈRE. — C'est qu'Abdias dit au prophète : « Il arrivera, dès que je m'en irai d'auprès de toi, que l'Esprit de l'Éternel te portera je ne sais où, et je serai venu informer Achab, et il ne te trouvera pas, et il me tuera. »

SOPHIE. — Pauvre Abdias ! Il croyait donc que

L'Éternel voulait lui tendre un piège pour le faire périr. Il aurait dû être heureux de porter à son maître un message de la part du serviteur de Dieu. Au lieu de cela, il a peur. Il n'était pas comme Élie.

LA MÈRE. — En effet, et cela venait sans doute de ce qu'il était dans une fausse position auprès d'Achab, le roi idolâtre. S'il craignait l'Éternel, il avait aussi bien peur d'Achab. Il plaide auprès d'Élie, en rappelant qu'il craint l'Éternel et qu'il avait sauvé la vie à cent prophètes de l'Éternel. Élie ne lui fit pas de reproches de sa timidité. Il lui dit simplement pour le rassurer : « L'Éternel des armées, devant qui je me tiens, est vivant, qu'aujourd'hui je me montrerai à Achab. » Alors Abdias fit son message au roi qui aussitôt alla à la rencontre d'Élie.

SOPHIE. — Achab était bien aise, sans doute, de tenir Élie entre ses mains pour lui faire du mal.

LA MÈRE. — C'est possible, car dès qu'il le vit, il l'accusa en lui disant : « Est-ce bien toi — celui qui trouble Israël ? » Mais l'homme de Dieu ne se laissa pas intimider et répondit courageusement : « Je ne trouble pas Israël, mais c'est toi et la maison de ton père, parce que vous avez abandonné les commandements de l'Éternel, et que tu as marché après les Baals. » Élie voulait dire que c'était l'idolâtrie dans laquelle Achab avait entraîné le peuple, qui avait attiré sur celui-ci les châtiments de Dieu. Il faisait ainsi appel à la conscience du roi, qui ne trouva rien à répondre. Élie continua donc et lui dit : « Et maintenant, envoie, rassemble vers moi tout Israël, à la montagne du Carmel (1), et les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre

(1) Montagne qui s'avance en formant un cap dans la mer Méditerranée.

cents prophètes des ashères (1) qui mangent à la table de Jézabel. »

SOPHIE. — Je suis frappée, maman, de voir que c'est le prophète qui commande au roi.

LA MÈRE. — Achab, repris sans doute dans sa conscience, sentait l'autorité de celui qui représentait l'Éternel. Il obéit à la parole d'Élie, et bientôt se trouva réunie sur les pentes du Carmel une assemblée nombreuse des plus imposantes, et là se passa la scène la plus solennelle de l'histoire d'Israël, après celle qui avait eu lieu au mont Sinaï, quand l'Éternel donna sa loi qui commence par ces paroles : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. *Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face* » (2). Dieu voulait, par son serviteur Élie, parler au cœur de son peuple et le ramener à l'observation de cette loi qu'il avait abandonnée (3). Représente-toi, Sophie, ce que devait être cette scène. D'un côté était le serviteur de Dieu, seul ; de l'autre, les nombreux serviteurs de Baal, et les spectateurs étaient le roi et sa suite, et toute la congrégation d'Israël. Élie s'avançant, dit au peuple : « Combien de temps hésitez-vous entre les deux côtés ? (4) Si l'Éternel est Dieu, suivez-le ; et si c'est Baal, suivez-le ! »

SOPHIE. — Le peuple était donc indécis ?

LA MÈRE. — Sans doute. Il n'avait pas oublié le nom de l'Éternel ; il savait que Dieu avait son tem-

(1) Images de la divinité féminine des Phéniciens.

(2) Exode XX, 2.

(3) Il est dit de Jean Baptiste : « Il ira devant lui dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour faire retourner les désobéissants à la pensée des justes. » (Luc I, 16, 17.)

(4) Ou : « Combien de temps boitez-vous des deux côtés ? » image énergique pour représenter un homme indécis.

ple à Jérusalem et qu'Élie était son prophète ; il n'ignorait pas qu'il devait le servir. Mais le culte de Baal était plus attrayant, et ses fêtes et ses cérémonies impures répondaient aux convoitises du méchant cœur ; de plus, c'était la religion d'Achab et de Jézabel, et on désirait leur plaire. Le peuple était donc hésitant. Or Dieu demande que l'on soit décidé pour Lui ; Il ne veut pas que notre cœur soit partagé entre le monde et Lui (1). Comme le dit le Seigneur Jésus : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres » (2).

SOPHIE. — Est-ce que le peuple répondit quelque chose à Élie ?

LA MÈRE. — Non ; il ne répondit mot. Peut-être craignait-il le roi et attendait-il ce que celui-ci dirait. Alors vint l'épreuve solennelle qui devait décider entre l'Éternel et Baal. Élie dit au peuple : « Je reste seul, prophète de l'Éternel, et les prophètes de Baal sont quatre cent cinquante hommes. »

SOPHIE. — Pourquoi Élie dit-il cela ?

LA MÈRE. — Parce que l'on suit volontiers la multitude, et que l'on s'imagine aisément que le grand nombre a raison. Élie va leur montrer que Dieu ne juge pas ainsi (3), et que c'est lui Élie qui, bien que seul, est pour la vérité. Il continua ainsi : « Qu'on nous donne deux taureaux ; et qu'ils en choisissent un, qu'ils le dépècent et le placent sur le bois, et qu'ils n'y mettent pas de feu ; et moi, j'offrirai l'autre taureau, je le placerai sur le bois, et je n'y mettrai pas de feu. Et vous invoquerez le nom de votre dieu, et moi j'invoquerai le nom de l'Éternel, et le

(1) Voyez la décision de Ruth ; chapitre I, 15-17, et aussi Josué V, 13.

(2) Luc XVI, 13.

(3) Il est dit : « Tu n'iras pas après la foule, pour mal faire. » (Exode XXIII, 2.)

Dieu qui répondra par le feu, lui, sera Dieu. » C'était, tu le vois, une épreuve bien simple, que chacun pouvait saisir, aussi tout le peuple répondit : « La parole est bonne. » Alors Élie dit aux prophètes de Baal : « Choisissez un des taureaux, et offrez les premiers, car vous êtes nombreux ! » Les prophètes de Baal offrirent leur taureau sur un autel, et, depuis le matin jusqu'à midi, ils invoquèrent leur dieu, disant : « O Baal, réponds-nous ! » (1) Mais il n'y eut pas de réponse, et ils sautaient autour de l'autel.

SOPHIE. — Mais, chère maman, penses-tu qu'ils pussent croire que leur faux dieu les entendrait ?

LA MÈRE. — Certainement non ; mais les prêtres des fausses divinités étaient très habiles. Ils séduisaient les gens par de faux miracles qui n'étaient que des tours d'adresse, et ils espéraient sans doute arriver, par un moyen ou un autre, à mettre le feu sans que l'on s'en aperçût. C'est peut-être pour cela qu'ils sautaient autour de l'autel, ce qui devait causer une certaine confusion qui leur aurait permis d'arriver à leurs fins. Mais l'Éternel et son serviteur étaient là pour déjouer leurs ruses. A midi, comme ils n'étaient parvenus à aucun résultat, Élie se moquait d'eux et leur disait : « Criez plus fort, car il est un dieu, mais il médite, ou il est allé à l'écart, ou en voyage, peut-être dort-il ? »

SOPHIE. — Élie avait bien raison. Je me rappelle que, dans un Psaume, il est dit des idoles « qu'elles ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et elles ne voient pas, des oreilles et elles n'entendent pas, un nez et elles ne sentent pas, des mains et ne touchent pas, et des pieds et ne marchent point » (2).

(1) Nous avons là un exemple de ces vaines redites que le Seigneur condamne (Matthieu VI, 7), et qui, hélas ! sont en usage dans une église qui se dit chrétienne.

(2) Psaume CXV, 4-8.

Comment Baal aurait-il pu répondre ? Il n'était rien.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. L'apôtre Paul disait aux Corinthiens : « Nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'un seul ; » mais il disait aussi que « les choses que les nations sacrifient [aux idoles], elles les sacrifient à des démons et non pas à Dieu » (1), parce que c'est Satan qui a poussé l'homme à l'idolâtrie, et l'a ainsi détourné du vrai et seul Dieu. Les prophètes de Baal, après les railleries d'Élie, ne continuèrent pas moins leurs vaines invocations, se faisant des incisions (2), selon leur coutume, avec des épées et des piques, jusqu'à faire couler le sang sur eux. Leur dieu aimait le sang humain ; on lui sacrifiait des victimes humaines, et ils pensaient par leurs blessures attirer son attention sur eux et obtenir que leurs prières fussent exaucées. Ils firent cela jusqu'à l'heure où l'on offrait le gâteau (3), c'est-à-dire environ trois heures de l'après-midi, mais il n'y eut aucune réponse. Alors Élie dit à tout le peuple : « Approchez-vous de moi. »

SOPHIE. — Pourquoi Élie leur demanda-t-il cela ?

LA MÈRE. — Je pense que c'était pour que le peuple pût bien le voir et l'entendre ; peut-être aussi était-ce pour montrer que lui, le prophète, était de cœur avec ces pauvres Israélites égarés. Alors Élie répara l'autel de l'Éternel qui avait été renversé.

SOPHIE. — Est-ce qu'il y avait eu un autel à l'Éternel sur le mont Carmel ?

LA MÈRE. — Je ne le crois pas, Sophie, bien que

(1) 1 Corinthiens VIII, 4 ; X, 19, 20.

(2) La loi de Dieu défendait aux Israélites de se faire des incisions. (Lévitique XIX, 28.)

(3) C'était entre 3 et 6 heures, que l'on offrait le second holocauste journalier avec un gâteau de pure farine. (Exode XXVIII, 41.)

cela soit possible. Je pense plutôt que cela veut dire qu'Élie rétablit le culte de l'Éternel au milieu d'Israël, d'autant plus que nous lisons ensuite : « Élie prit douze pierres, selon le nombre des tribus des fils de Jacob, auquel vint la parole de l'Éternel disant : Israël sera ton nom, et il bâtit avec les pierres un autel au nom de l'Éternel. » Tu vois qu'il y aurait eu deux autels, ce qui n'était pas nécessaire. Te rappelles-tu en quelle occasion l'Éternel dit à Jacob que son nom serait Israël ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est lorsqu'il revenait de chez Laban, et qu'il lutta avec Dieu. Et je me rappelle aussi qu'Israël veut dire : « vainqueur de Dieu » (1). Mais Jacob ne fut vainqueur de Dieu qu'en s'humiliant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, la parole de Dieu nous le fait comprendre (2) ; Dieu fit sentir à Jacob sa faiblesse, puis il le bénit. Ici, l'Écriture rappelle cette circonstance au moment où l'Éternel va se manifester comme étant toujours le même Dieu d'Israël.

SOPHIE. — Je voudrais aussi te demander, chère maman, pourquoi Élie prit douze pierres, puisque le royaume d'Israël ne comprenait que dix tribus ?

LA MÈRE. — C'est parce que, malgré l'infidélité de son peuple, Dieu le voit toujours dans son ensemble, un seul peuple, et non point deux. La division venait, non point de Dieu, mais du péché de Salomon, de Roboam et de Jéroboam. Dans le temple, malgré le schisme, sur les tables du lieu saint, étaient toujours placés devant l'Éternel les douze pains qui représentaient les douze tribus. C'est ce que le roi Abija rappelle à Jéroboam venu pour lui faire la guerre (3). L'apôtre Paul, devant le roi

(1) Genèse XXXII, 27, 28.

(2) Osée XII, 5 : « Il pleura et supplia. »

(3) Lévitique XXIV, 5-9 ; 2 Chroniques IV, 8, 19 ; XIII, 11.

Agrippa, dit aussi : « Je comparais en jugement pour l'espérance de la promesse faite par Dieu à nos pères, à laquelle nos *douze tribus*, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, espèrent parvenir » (1). Et quand il disait cela, où étaient les douze tribus ? Dispersées, perdues dans la mer des nations, mais connues de Dieu comme Israël son peuple, bien qu'un faible nombre d'individus, sans doute, servissent vraiment leur Dieu. Dans l'Apocalypse, Jean voit une femme, qui représente le peuple d'Israël, avec une couronne de douze étoiles, qui figurent les douze tribus (2). Et dans l'avenir, les prophètes nous montrent Israël et Juda ramenés au pays de leurs pères et ne formant plus qu'un seul et même peuple sous un unique roi (3). Dieu ne renonce jamais à ses desseins, et ses serviteurs s'y attendent et pensent comme Lui. Tu vois donc qu'Élie, en bâtissant son autel de douze pierres, agissait conformément à la pensée de Dieu. Il rappelait aussi de cette manière aux dix tribus qu'elles n'avaient pas cessé de faire partie du peuple élu de Dieu, et qu'elles pouvaient avoir part à sa bénédiction.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, de voir ainsi la fidélité de Dieu, malgré l'infidélité des hommes.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; « si nous sommes incrédules, » dit l'apôtre, « lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même » (4). Ce que je viens de te dire de l'unité constante du peuple d'Israël devant Dieu nous rappelle une autre chose. Pendant le temps où Israël est mis de côté comme peuple, Dieu a établi l'Assemblée, l'Église, « qu'il a acquise par le sang de son propre fils » (5). Il l'avait formée pour être une et aussi pour être pure. Comme Israël

(1) Actes XXVI, 6, 7. — (2) Apocalypse XII, 1.

(3) Ézéchiel XXXVII, 15-22.

(4) 2 Timothée II, 13. — (5) Actes XX, 28.

devait être un témoin pour Dieu au milieu des nations, ainsi l'Église devait être une lumière au milieu du monde. Mais de même qu'Israël, l'Église sur la terre s'est corrompue en s'alliant au monde et en introduisant dans son sein l'idolâtrie (1). Elle s'est aussi divisée en une multitude de sectes, de sorte que ni son unité, ni sa pureté, n'ont été manifestées au monde (2), comme elles auraient dû l'être. Mais dans la pensée du Seigneur, telle qu'Il la voit, l'Église est toujours une, la maison de Dieu où il habite par l'Esprit, et le corps de Christ — un seul corps (3) et non plusieurs. Dans la gloire, quand nous serons avec le Seigneur, cette unité sera manifestée (4). En attendant, les chrétiens fidèles ont à reconnaître l'unité du corps de Christ, et par conséquent à se séparer de toutes les sectes que les hommes ont formées. Il nous faut maintenant continuer l'histoire d'Élie.

SOPHIE. — Maman, à propos de ce que tu as dit de l'Église, je me rappelle le beau cantique qui dit :

Que l'unité de ton Église est belle !
 Seigneur Jésus, qu'elle plaît à tes yeux !
 Dans ton amour tu t'es livré pour elle :
 Tu veux l'avoir près de toi dans les cieux.

LA MÈRE. — Et nous pouvons y ajouter ce verset :

Et que sera-ce au jour où, réunie,
 Dans les hauts cieux l'Église te verra !
 Oh ! quels transports, quelle joie infinie,
 Quand, dans la gloire, elle t'adorera !

SOPHIE. — Oui, maman, ce sera un bien beau jour lorsque les noces de l'Agneau seront venues, et qu'il y aura dans le ciel une grande joie. Quel

(1) Apocalypse II, 13-16, 20.

(2) Jean XVII, 21. — (3) Éphésiens II, 22 ; IV, 4.

(4) Jean XVII, 22, 23.

bonheur de nous trouver là ! (1) Maintenant j'aimerais bien savoir ce que fit Élie, après avoir bâti son autel.

LA MÈRE. — Élie creusa autour un fossé, puis il arrangea le bois, dépeça le taureau et le mit sur le bois ; ensuite il commanda qu'à trois reprises on versât quatre cruches d'eau sur l'holocauste et le bois, de sorte que l'eau coula autour de l'autel et remplit le fossé.

SOPHIE. — De cette manière on ne pouvait accuser Élie d'avoir mis le feu au sacrifice.

LA MÈRE. — Et la preuve que l'Éternel est Dieu devait être d'autant plus convaincante. Alors, à l'heure où l'on offre le gâteau, au moment où les prêtres de Baal, découragés, cessaient leurs vaines invocations, « Élie, le prophète, s'approcha, et dit : Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël (2), qu'il soit connu aujourd'hui que toi tu es Dieu en Israël, et que moi je suis ton serviteur, et que c'est par ta parole que j'ai fait toutes ces choses. Réponds-moi, Éternel, réponds-moi, et que ce peuple sache que toi, Éternel, tu es Dieu, et que tu as ramené leur cœur. »

SOPHIE. — Cette prière d'Élie est courte, mais bien belle. On voit qu'il n'avait à cœur que le bien du peuple et la gloire de l'Éternel.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Aussitôt qu'il l'eut terminée, « le feu de l'Éternel tomba, et consuma l'holocauste, et le bois, et les pierres, et la poussière, et lécha l'eau qui était dans le fossé. »

SOPHIE. — Quelle scène merveilleuse, chère maman ! Combien cela dut frapper Achab, les prêtres de Baal et tout le peuple !

(1) Apocalypse XIX, 6-9.

(2) Élie rappelle ainsi que l'Éternel est le Dieu qui a fait les promesses et qui ne change pas.

LA MÈRE. — Il ne nous est rien dit des sentiments du roi et des prophètes de Baal, mais tout le peuple, en voyant la réponse que l'Éternel donnait à la prière de son serviteur, se prosterna et s'écria : « L'Éternel, c'est lui qui est Dieu ! L'Éternel, c'est lui qui est Dieu ! » Dieu avait ramené son peuple à Lui.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que lorsque Moïse eut consacré Aaron et ses fils, il entra avec Aaron dans le tabernacle, et quand ils ressortirent et bénirent le peuple, la gloire de l'Éternel apparut et le feu sortit de devant l'Éternel et consuma le sacrifice (1). Alors tous poussèrent des cris de joie et se prosternèrent. C'était aussi une bien belle scène.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. L'Éternel montrait ainsi que l'offrande de son peuple Lui était agréable, et il faisait voir que c'était bien Lui qui avait choisi Aaron et ses fils pour la lui présenter. Te souviens-tu d'une autre occasion où le feu du ciel vint consumer les sacrifices ?

SOPHIE. — C'est quand Salomon eut bâti le temple, et eut achevé de prier l'Éternel de le bénir. C'était le signe, n'est-ce pas, que Dieu avait entendu la prière de Salomon, et qu'Il acceptait le temple pour sa demeure ? (2)

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et la gloire de l'Éternel vint remplir le temple.

SOPHIE. — Chère maman, il y a une chose qui m'embarrasse. C'est Dieu seul qui peut faire descendre le feu du ciel, n'est-ce pas ? Et cependant j'ai lu, dans l'Apocalypse, que la seconde bête, celle qui a des cornes comme un agneau, mais qui parle comme un dragon, fera de grands miracles, jusqu'à

(1) Lévitique IX, 23, 24. — (2) 2 Chroniques VII, 1-3.

faire descendre le feu du ciel sur la terre (1). Comment cela peut-il avoir lieu ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, la parole de Dieu nous enseigne qu'un temps terrible vient, où les hommes n'ayant pas voulu accepter la grâce apportée par Christ, et n'ayant pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, seront abandonnés à l'action énergique de l'erreur qu'un homme leur présentera, de sorte qu'au lieu de croire à la vérité, ils croiront au mensonge. Cet homme n'est autre que la seconde bête ; c'est l'Antichrist. Il est appelé l'homme de péché, le fils de perdition, l'inique, qui se présentera lui-même comme Dieu. Il viendra avec la puissance de Satan, et, par cette puissance, opérera toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges de mensonge (2), « en sorte que même il fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes » (3), afin de prouver sa divinité, comme à la prière d'Élie, le feu descendit pour montrer que l'Éternel était Dieu. Comment il aura ce pouvoir ne nous est pas dit ; mais Dieu permettra qu'il opère ce prodige devant les hommes qui n'auront pas voulu croire à la vérité, et de cette manière il les séduira et les entraînera dans l'iniquité la plus affreuse.

SOPHIE. — Merci, maman, de ton explication. Quel honneur de penser que nous serons alors avec Jésus dans le ciel ! (4) Mais je suis étonnée que le roi Achab et les prophètes de Baal ne se soient pas convertis à l'Éternel, en voyant cette chose merveilleuse.

LA MÈRE. — La suite de l'histoire d'Achab nous permet de penser que lui aussi reconnut que l'Éternel était Dieu, bien que cela ne l'ait pas empêché

(1) Apocalypse XIII, 11-13. — (2) 2 Thessaloniens II, 3-12.

(3) Apocalypse XIII, 13. — (4) Apocalypse III, 10, 11.

de commettre ou de laisser commettre de mauvaises actions sous l'influence de la méchante Jézabel. Quant aux prophètes de Baal, ils reçurent le juste châtiment de leur péché d'idolâtrie et des mensonges par lesquels ils séduisaient le peuple. Élie dit : « Saisissez les prophètes de Baal, et que pas un d'entre eux n'échappe ; » et Élie les fit mettre à mort auprès du torrent de Kison, au pied du Carmel.

SOPHIE. — Quelle fin terrible !

LA MÈRE. — La loi de Moïse était formelle à cet égard. Le faux prophète qui, même en faisant un miracle, cherchait à entraîner le peuple dans l'idolâtrie, devait être mis à mort (1).

SOPHIE. — Mais, maman, ces prophètes de Baal étaient-ils des Israélites ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit. Il pouvait y avoir des Israélites parmi eux ; les sacrificateurs des veaux d'or étaient des Israélites (2). Mais la loi ne distinguait pas. Cette fin des prophètes de Baal rappelle un châtiment encore plus terrible. La seconde bête est appelée aussi le faux prophète. Il s'élèvera du milieu des Juifs, et fera, comme je te l'ai dit, des miracles pour séduire ceux qui habitent sur la terre, et pour leur faire adorer l'image de la première bête (3). Il usera donc de son pouvoir diabolique pour entraîner les hommes dans la plus affreuse idolâtrie. Mais quelle sera sa fin ? Lui et la bête, qui tous deux se seront élevés contre Dieu et l'Agneau, seront jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre (4).

SOPHIE. — L'Éternel avait dit à Élie qu'il donnerait de la pluie sur la terre. Est-ce qu'il accomplit bientôt sa promesse ?

LA MÈRE. — Oui ; mais il avait fallu d'abord que

(1) Deutéronome XIII, 1-5. — (2) 1 Rois XIII, 33, 34.

(3) Apocalypse XIII, 14, 15. — (4) Apocalypse XIX, 20.

L'Éternel eût été reconnu comme Dieu, et que le mal eût été ôté du milieu d'Israël. Élie, après que les prophètes de Baal eurent été mis à mort, dit à Achab : « Monte, mange et bois, car il y a un bruit d'une abondance de pluie. » Rien ne l'annonçait ; il n'y avait pas un nuage au ciel ; mais Élie savait que l'Éternel accomplirait ce qu'il avait dit.

SOPHIE. — Est-ce qu'Achab crut Élie ?

LA MÈRE. — Oui ; il était bien convaincu qu'Élie était un vrai prophète du seul vrai Dieu. Il alla manger et boire. Sans doute qu'en cette journée mémorable il n'en avait pas eu le temps. Quant au serviteur de Dieu, qui pensait ainsi aux besoins des autres, il ne s'occupait pas des siens propres ; il avait autre chose à faire. Il monta au sommet du Carmel pour prier.

SOPHIE. — Que voulait-il donc demander à Dieu ?

LA MÈRE. — Te rappelles-tu le passage de l'épître de Jacques que nous avons lu ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il nous dit qu'Élie pria avec instance pour qu'il ne plût point, et qu'ensuite il pria de nouveau et le ciel donna de la pluie (1). Je vois maintenant ce qu'Élie demandait, c'est que l'Éternel fit pleuvoir, n'est-ce pas ? Mais puisqu'il savait que la pluie allait venir, pourquoi priait-il ?

LA MÈRE. — C'est parce qu'il avait confiance en la parole de l'Éternel qu'il pouvait annoncer avec certitude à Achab qu'il pleuvrait. Mais cela ne l'empêchait pas de demander à Dieu qu'il envoyât la pluie. Nous savons que Dieu connaît nos besoins et qu'Il veut y pourvoir ; est-ce qu'à cause de cela, nous nous dispenserions de prier ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Je demande à toi et à papa de me donner bien des choses, quoique je sache que vous ne me laisserez manquer de rien.

(1) Jacques V, 17, 18.

LA MÈRE. — Élie monta donc au sommet du Carmel, et là se prosterna jusqu'en terre, mit sa tête entre ses genoux et pria instamment. Puis il dit à son serviteur : « Monte et regarde du côté de l'ouest, » c'est-à-dire vers la mer. Le jeune homme obéit, et revint vers Élie et lui dit : « Il n'y a rien. » Le prophète lui dit : « Retourne-y sept fois. »

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu que le prophète ait dit cela ?

LA MÈRE. — Pour nous montrer, mon enfant, que nous avons à prier avec persévérance, sans nous laisser (1). Dieu, pour nous éprouver, ne répond pas toujours immédiatement à nos prières, mais il nous répondra certainement, puisque lui-même nous exhorte à demander et qu'il promet de nous exaucer (2). — A la septième fois, le serviteur revint dire : « Voici un petit nuage comme la main d'un homme qui s'élève de la mer. » Alors Élie lui dit : « Va vite dire à Achab d'atteler et de descendre, de peur que la pluie ne l'arrête. » En attendant, les cieux devinrent noirs par d'épais nuages, le vent s'éleva et il tomba une forte pluie.

SOPHIE. — Cela est beau, chère maman. Dieu répondait à la prière d'Élie et montrait encore une fois sa puissance. Ce petit nuage semblait peu de chose, et c'était le commencement d'une grande bénédiction.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Souvent Dieu ne nous accorde pas tout de suite tout ce que nous avons demandé ; mais le peu qu'il nous donne d'abord est le gage qu'il nous exaucera pleinement. Achab monta sur son char et s'en alla à Jizreël dans son palais. Et la main de l'Éternel fut sur Élie qui

(1) Luc XVIII, 1.

(2) Matthieu VII, 7 ; Luc XI, 5-13 ; Philippiens IV, 6 ; Psaume L, 15.

ceignit ses reins, et courut devant Achab jusqu'à Jizreël.

SOPHIE. — Cela me paraît bien étrange, maman, que le prophète coure ainsi devant le char d'Achab.

LA MÈRE. — Voici, pour te l'expliquer, ce que j'ai lu dans un livre d'un voyageur en Palestine : « La conduite d'Élie dans cette circonstance, m'a toujours semblé très extraordinaire chez un homme de son âge, de son caractère et revêtu de son caractère de prophète. Et cependant, bien comprise, elle était belle et pleine d'enseignements importants. Élie, agissant comme serviteur de Dieu, avait couvert Achab de honte et de confusion en présence de ses sujets. Cela aurait pu tendre à l'abaisser à leurs yeux et diminuer son autorité. Telle n'était pas l'intention d'Élie ; il n'aurait pas voulu affaiblir le gouvernement, ni pousser à la rébellion. Le prophète fut donc divinement dirigé à donner au roi un témoignage de respect et d'honneur aussi public et aussi frappant que l'avait été nécessairement l'opposition faite à son idolâtrie et la sévérité de ses paroles à son égard. La manière de rendre honneur à Achab en courant devant son char était en accord avec les coutumes des pays orientaux, telles qu'elles existent encore de nos jours. Je me souvins de cet incident de l'histoire d'Achab, lorsque Mohammed Ali vint à Jaffa avec une grande armée pour étouffer la rébellion en Palestine. Le camp était établi sur les collines de sable au sud de la ville, tandis que Mohammed Ali demeurait au dedans des murs. Les officiers allaient et venaient constamment entre le camp et la ville, précédés par des coureurs qui étaient toujours en avant des chevaux, si rapide que fût le galop de ceux-ci. Afin d'être plus à leur aise pour courir, non seulement ils ceignaient « leurs reins » aussi étroitement que possible, mais ils re-

troussaient leurs vêtements sous leur ceinture pour ne pas en être embarrassés. C'est ce que fit sans doute Élie. La distance entre la base du Carmel et Jizreël n'est pas moindre que 20 kilomètres, et la course qui dura au moins deux heures, devait se faire sous la tempête de pluie et de vent. On comprend qu'il fallait bien que « la main de l'Éternel fût sur Élie, » pour qu'il pût faire cet exploit. » Ainsi, Sophie, ce fut pour rendre honneur au roi qu'Élie accomplit cet office de serviteur, rendant « l'honneur à qui l'honneur, » honorant le roi (1), après avoir été devant lui comme un fidèle serviteur de l'Éternel pour le reprendre.



La lettre du maître

« James, je désire que vous veniez me voir ce soir, à six heures, quand vous aurez terminé votre ouvrage. »

Suivait la signature du patron. A l'heure dite, le jeune homme se rendit chez celui-ci. Lorsqu'il fut entré dans le cabinet de travail et qu'il eut attendu quelques moments, le patron leva la tête de dessus son travail et dit :

— Vous désirez me voir, James ?

Quelque peu surpris, James présenta le billet qu'il avait reçu.

— Ah ! je vois ; vous avez reçu ma lettre. Vous avez pensé que j'avais besoin de vous, et vous êtes venu tout de suite.

— Sans doute, Monsieur. Je ne pouvais faire autrement.

(1) Romains XIII, 7 ; 1 Pierre II, 17.

— C'est bien, James. Vous avez eu raison de venir. Tenez, voici une autre lettre pour vous. Voulez-vous vous rendre aussi tout de suite à cette invitation ?

Et, en même temps, son patron lui tendait un papier sur lequel il avait écrit quelques lignes. James prit le papier et lut :

« *VENEZ A MOI, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos.* »

A mesure que le jeune homme lisait, on aurait pu voir ses lèvres trembler et ses yeux se remplir de larmes. Tirant de sa poche son grand mouchoir rouge, il s'en couvrit la figure, et se tint là, ne sachant que faire. A la fin il dit : « N'ai-je qu'à croire ces paroles de la même manière que j'ai cru votre lettre ? »

— Oui, juste de même, fut la réponse. Et ce soir-là, James crut à l'invitation si gracieuse du Seigneur. Il vint à Lui et trouva le repos et la paix de son âme. Il vit qu'il pouvait se confier à la parole de Celui qui a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Si nous croyons ce que nous dit un homme honorable, digne de foi, à plus forte raison pouvons-nous croire Celui qui est la vérité.

« Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand... Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 9, 11.)

Mon cher jeune lecteur, ne voulez-vous pas faire comme James ? croire à l'invitation de Jésus, qui s'adresse aussi à vous, et venir à Lui ; recevoir le témoignage de Dieu et entrer en possession de la vie éternelle.

Jésus a dit : « Venez à moi,
 Vous tous qui souffrez dans votre âme.
 Venez sans crainte, sans effroi,
 Ma grâce apaise tout émoi,
 Mon amour vous réclame.

» Venez goûter le vrai repos
 Que ne peut vous donner le monde ;
 Abreuvez-vous aux pures eaux
 Qui coulent dans les clairs ruisseaux
 De ma grâce profonde. »

Croyons à ce Sauveur divin,
 Allons à Lui qui nous appelle ;
 Nous chérissant jusqu'à la fin,
 Il nous conduira par la main
 A la vie éternelle.



Réponses aux questions du mois de septembre

Avec les treize syllabes suivantes, formez quatre noms bibliques :

ca, li, syn, ron, e, i, a, sé, ti, bod, a, che, e.

A aro n

S yntiche

I cabo d

E lisé e

La contrée souvent mentionnée dans les Actes est ASIE ; l'endroit délicieux est ÉDEN.

*Réponse à la question du mois d'août
 concernant l'apôtre Matthieu*

Matthieu était un publicain que le Seigneur invita à le suivre. Il est remarquable de voir avec quelle

promptitude il répondit à l'appel que le Seigneur lui adressa, lorsqu'il était assis au bureau de recette. Il est dit dans Luc V, 28 : « Et quittant tout, il se leva et le suivit. » Cela montre qu'il avait une vraie foi en la Personne du Messie, Roi d'Israël. Puis il reçoit le Seigneur dans sa maison et lui fait un grand festin. (Matthieu IX, 9, 10 ; Marc II, 14, 15 ; Luc V, 27-29.) Matthieu était l'un des douze apôtres (Matthieu V, 3 ; Marc III, 18 ; Luc VI, 15), par conséquent, il fut un de ceux qui suivirent le Seigneur pendant son ministère sur la terre. S. K. de M.

Notre jeune ami aurait pu ajouter que Matthieu était fils d'Alphée et qu'il portait aussi le nom de Lévi. Il est mentionné pour la dernière fois avec les dix apôtres, en Actes I, 13. Nous pouvons conclure de ce verset et du verset 22, qu'il avait été témoin de la résurrection du Seigneur. (Luc XXIV, 33 ; Marc XVI, 14.)

Questions pour le mois d'octobre

Chers enfants, un ami m'écrit pour que je vous propose les deux questions suivantes :

1^o Cherchez et nommez trois personnes, dont deux dans l'Ancien Testament et une dans le Nouveau, qui jeûnèrent durant 40 jours, et citez les passages.

2^o Dites dans quelle occasion ces trois personnes se trouvèrent ensemble, et citez les passages.

Racontez tout ce que vous pourrez trouver dans le Nouveau Testament touchant *Luc*, l'auteur du troisième évangile.





Trois délogements

Il y a des personnes, chers jeunes amis, prêtes à nous blâmer de ce que nous vous parlons d'enfants ou de jeunes gens que le Seigneur retire de bonne heure de ce monde, après les avoir amenés à Lui. Il leur semble qu'il vaudrait mieux vous raconter l'histoire d'enfants qui, une fois convertis, ont grandi et ont bien marché en servant Dieu. Sans doute qu'il y a de tels exemples, et il est bien intéressant de voir la grâce de Dieu sauver une jeune âme, puis la conduire et la garder dans le sentier de la vie, au milieu des dangers que présente « le présent siècle mauvais. » Mais vous savez que nombre d'enfants et de jeunes gens meurent de bonne heure, car « toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe. » (1 Pierre I, 24.) Combien donc n'est-il pas important d'être prêt dès son jeune âge à être coupé comme la fleur de l'herbe, si le Seigneur le trouve bon ! Qui vous dit que vous, mon jeune ami, ma jeune amie, qui vous réjouissez dans votre fleur de jeunesse, vous ne serez pas bientôt appelés à laisser ce monde ? Quel bonheur d'être alors recueilli comme le bon grain dans les

greniers célestes ! Mais pour cela il faut appartenir à Jésus.

Écoutez donc maintenant ce que vous disent les trois récits que je vais placer sous vos yeux. Ils vous montreront comment l'on peut, bien que jeunes, déloger avec joie pour être avec Celui qui a donné sa vie, afin que vous ayez une place dans le paradis de Dieu.

. . .

Dans un village que je connais, demeure une veuve chrétienne que son mari en mourant encore jeune, a laissée avec une nombreuse famille. Le mari lui-même ne fut amené au Sauveur que sur son lit de mort, et put remettre avec confiance entre les mains du Seigneur sa veuve et ses enfants. Le plus ardent désir de la mère et le sujet de ses prières, a toujours été que ses enfants soient amenés à Christ. Dieu a répondu en en convertissant déjà plusieurs, et je ne doute pas qu'il fasse et achève son œuvre de grâce à l'égard des autres.

Une de ses jeunes filles venait d'atteindre sa seizième année, lorsque, il y a environ deux ans, elle tomba gravement malade et fut en proie à de grandes souffrances. Jusqu'à ce moment, rien n'avait indiqué qu'elle fût réellement convertie au Seigneur ; mais sitôt qu'elle fut malade, Jésus lui ouvrit les yeux et opéra en elle son œuvre de grâce et d'amour en l'amenant à Lui. Elle savait qu'elle était une pauvre pécheresse perdue, mais elle saisit alors pour elle-même la précieuse vérité que le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. Combien ce fut heureux pour elle de n'avoir point tardé à se rendre à l'appel du Sauveur, car bientôt il fut évident que sa maladie était à la mort, et cela dans un bref délai. Elle-même s'aperçut que son

délogement était proche. Quelle pensée ! Quitter la vie si jeune ! Mais bien loin de s'en affliger, elle se réjouissait beaucoup en pensant que son Sauveur qui l'avait lavée de ses péchés dans son précieux sang, allait la délivrer de son corps de souffrances et la faire entrer dans son repos.

Elle s'efforçait de consoler sa mère par des paroles telles que celles-ci : « Le Seigneur m'a dit : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. Ne me pleurez pas. Chère maman, il te reste encore assez de tes fillettes. Pour moi, j'entre dans le repos. »

A un autre moment, elle appela sa mère et lui dit ces paroles d'un cantique :

« Aux aimables rives
L'Agneau les paîtra ;
Le fleuve d'eaux vives
Les abreuvera. »

Dans ses souffrances les plus aiguës, elle s'écriait : « Seigneur Jésus, viens me chercher, » et enfin, le 23 décembre, elle s'endormit. Absent du corps, son esprit fut présent auprès du Seigneur. Elle n'avait été malade que cinq jours. Dieu avait répondu aux prières de la mère et à la confiance du père.

Chers jeunes amis, combien il a fallu peu de temps pour que cette jeune fleur fût fauchée ! Et quelle grâce pour elle d'avoir été instruite de bonne heure des saintes vérités de la Parole, qu'au moment convenable, Dieu fit fructifier dans son âme. Vous avez entendu les mêmes enseignements ; maintenant saisissez-les pour vous-mêmes. Venez à Jésus pour être purifiés par son sang de tous vos péchés, afin qu'à quelque moment que la mort arrive, vous puissiez dire avec notre jeune amie : « Le Seigneur m'a dit : Aujourd'hui tu seras avec moi dans

le paradis ; j'entre dans le repos. » Et voyez comme son cœur était rempli, même au milieu des souffrances, de la pensée de Jésus, de l'Agneau divin qui conduit les siens aux sources du bonheur. C'est ce qui, pour elle, ôtait à la mort ses amertumes et ses terreurs. (A suivre.)

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE D'ACHAB

ÉLIE VA A HOREB

(1 Rois XIX)

LA MÈRE. — Nous allons continuer l'histoire d'Élie. Il s'était montré bien grand comme témoin de l'Éternel, sur le mont Carmel ; aujourd'hui nous verrons combien il est faible. Il a peur de Jézabel.

SOPHIE. — Est-ce qu'elle savait ce qu'Achab était allé faire à Carmel ? Était-elle avec lui ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; ce n'était pas la place des femmes. D'ailleurs si elle l'avait su, elle n'aurait pas craint pour ses prophètes. Que pouvait faire un seul homme contre huit cent cinquante ?

SOPHIE. — Mais est-ce qu'Achab ne lui raconta pas ce qui s'était passé, quand il fut de retour à Jizréel ?

LA MÈRE. — Oui. « Achab dit à Jézabel tout ce qu'Élie avait fait, et, en détail, comment il avait tué par l'épée tous les prophètes. »

SOPHIE. — Jézabel dut être bien frappée en apprenant qu'à la prière d'Élie, le feu du ciel était descendu sur le sacrifice, tandis que les prophètes

de son dieu Baal n'avaient rien pu faire. Elle aurait dû reconnaître aussi que l'Éternel était le seul vrai Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute, mais son cœur était aveuglé, et elle fut seulement irritée contre Élie qui avait fait tuer ses prophètes. Elle lui envoya un messenger pour lui dire : « Demain, à cette heure, je te traiterai comme l'un d'eux, » c'est-à-dire qu'elle le ferait mettre à mort.

SOPHIE. — Quelle méchante femme ! Mais pourquoi voulait-elle attendre au lendemain pour se venger ?

LA MÈRE. — On ne le sait pas. Dieu, sans doute, y mettait un obstacle, parce qu'il prenait soin de son serviteur.

SOPHIE. — Élie ne fut-il pas bien effrayé ?

LA MÈRE. — Il n'aurait pas dû l'être, lui qui connaissait l'Éternel et sa toute-puissance. Autrefois, à deux reprises, il s'était présenté sans crainte devant Achab, et il avait maintenant encore toutes les raisons possibles pour ne rien redouter. L'Éternel, son Dieu, n'avait pas changé, et pouvait mettre à néant toutes les menaces de Jézabel. Mais la foi d'Élie défailloit ; il perdit Dieu de vue, il oublia ce que Dieu était. Or, ma chère enfant, nous ne sommes forts pour rencontrer les difficultés, les dangers, les circonstances contraires, que si nous sommes avec Dieu, si nous plaçons, pour ainsi dire, Dieu et sa puissance entre nous et les difficultés. Il faut toujours nous rappeler que *Dieu est pour nous*, et alors, comme Paul le dit, nous sommes plus que vainqueurs (1). Nous ne craignons rien et nous pouvons dire : « L'Éternel est la force de ma vie, de qui aurai-je frayeur ? » (2) Et encore : « Même quand

(1) Romains VIII, 31, 36, 37. — (2) Psaume XXVII, 1.

je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi : la houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent » (1). Mais Élie eut peur de cette ombre de la mort que Jézabel faisait planer sur lui, et « voyant cela, il se leva, et s'en alla pour sa vie, » c'est-à-dire pour sauver sa vie, sans attendre l'ordre de Dieu, et suivant ainsi le mouvement de son propre cœur.

SOPHIE. — C'était bien différent, maman, lorsqu'il attendait que Dieu lui dit d'aller au torrent de Kerith pour être nourri par des corbeaux, ou à Sarepta pour recevoir l'hospitalité chez une pauvre veuve, ou de se présenter devant Achab.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Alors il dépendait de Dieu et était heureux, tandis que maintenant il s'en allait tout découragé, comme nous le verrons. Et puis il quittait l'endroit où il devait rendre témoignage à l'Éternel et rester pour encourager et fortifier le peuple qui avait reconnu que l'Éternel était Dieu, et qui avait besoin d'être soutenu. Élie était comme un soldat qui abandonne son poste.

SOPHIE. — Et où s'en alla-t-il ?

LA MÈRE. — Il passa dans le royaume de Juda et vint à Beër-Shéba (2), mais il ne s'y crut pas encore en sûreté, et y ayant laissé son serviteur, il s'enfonça dans le désert où il marcha toute une journée le cœur bien lourd, on peut le croire, parce qu'au lieu de penser à Dieu, il s'aigrissait en lui-même, comme la suite le montre. Enfin, fatigué, sans doute, il s'assit sous un genêt (3), et demanda à Dieu de

(1) Psaume XXIII, 4.

(2) Beër-Shéba était à la limite sud du royaume de Juda.

(3) Le genêt est un arbuste assez grêle qui croît en Arabie, mais qui donne cependant un peu d'ombre. La racine en est très amère et ne peut servir de nourriture

mettre fin à sa vie. « C'est assez maintenant, ô Éternel ! » dit-il, « prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Tu le vois, il était complètement abattu.

SOPHIE. — Pauvre Élie ! Lui qui avait été si courageux ! Mais c'était très mal, n'est-ce pas, de désirer la mort, parce qu'il était dans une position difficile ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, d'autant plus que c'était pour sa fidélité à l'Éternel qu'il était poursuivi par une reine idolâtre et méchante. Il aurait dû compter sur le Dieu tout-puissant qui pouvait bien le garantir contre les menaces de Jézabel. Nous voyons, en l'apôtre Paul, un contraste très frappant avec Élie dans cette circonstance de sa vie. Il était exposé à beaucoup de peines et aux persécutions pour le nom du Seigneur, mais il disait : « Nous ne nous laissons point. » S'il avait le désir de déloger, ce n'était pas pour échapper aux difficultés du chemin, mais c'était pour être avec son cher Sauveur. Et si le Seigneur voulait qu'il restât ici-bas, Paul en était heureux, afin de travailler et souffrir pour Christ (1). On voit quelquefois des personnes dire comme Élie, quand elles éprouvent un grand chagrin, ou ont fait quelque perte, ou sont dans une position pénible : « Oh ! je voudrais mourir ! » Mais c'est manquer de confiance en la bonté de Dieu, et lui faire, pour ainsi dire, des reproches, comme s'il ne savait pas ce qui nous est bon.

qu'en un cas d'extrême besoin. (Job XXX, 4.) Employé comme bois de chauffage, il donne des charbons très ardents, auxquels David compare la langue des méchants. (Psaume CXX, 4.)

(1) Lisez 2 Corinthiens XI, 23-28 ; Philippiens I, 21-24 ; Actes XX, 24.

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel dit quelque chose à Élie ?

LA MÈRE. — Pas dans ce moment ; mais il ne l'abandonnait pas. Il avait les yeux sur son pauvre serviteur qui apprenait à connaître sa faiblesse. Après ses paroles désespérées, Élie se coucha sous le genêt et s'endormit.

SOPHIE. — Outre la fatigue, peut-être avait-il faim. Dans le désert il ne trouvait rien à manger.

LA MÈRE. — Dieu, qui l'avait nourri et abreuvé au torrent de Kerith et à Sarepta, a des ressources même au désert. Il lui envoya un ange qui lui dit : « Lève-toi, mange, » et Élie trouva à son chevet un gâteau cuit sur les pierres chaudes et une cruche d'eau. Il mangea et but, puis se recoucha.

SOPHIE. — Je suis surprise, maman, qu'Élie n'ait rien demandé à l'ange.

LA MÈRE. — En effet. Élie devait voir en cela une preuve que Dieu, dans sa bonté, veillait sur lui, et qu'il ne voulait point que son serviteur se décourageât au point de désirer mourir. Mais Élie avait une leçon à apprendre et pour cela il avait à faire un long voyage. C'est pourquoi l'ange revint, le réveilla et lui dit : « Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi. » Élie comprit alors la pensée de Dieu. Au lieu de se recoucher, il alla où l'Éternel voulait le conduire. Il avait bien besoin pour cela d'aliments venant directement de Dieu pour le fortifier. Car « avec la force de ces aliments, il alla quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. » Sais-tu, Sophie, d'autres personnes qui restèrent aussi quarante jours et quarante nuits sans manger ni boire ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est Moïse quand, sur la montagne de Sinaï, Dieu lui donna la loi, et puis

c'est le Seigneur Jésus lorsqu'il fut tenté par le diable (1).

LA MÈRE. — Et te rappelles-tu quelque chose touchant Horeb ?

SOPHIE. — C'est là que Moïse était venu avec le troupeau de Jéthro et que l'Éternel lui parla du milieu du buisson en feu, et c'est là que Dieu conduisit le peuple d'Israël après la sortie d'Égypte et lui fit entendre ses paroles (2). C'est pour cela, n'est-ce pas, que Horeb est appelée la montagne de Dieu ?

LA MÈRE. — Je le pense, Sophie. Dieu y avait donné sa loi par le ministère de Moïse, et celui-ci était resté invisible au peuple pendant quarante jours et quarante nuits, et Dieu y amène Élie pendant le même temps, loin du peuple, pour lui faire connaître sa volonté. Élie, étant arrivé à Horeb, « entra dans la caverne et y passa la nuit. » C'était peut-être la même fente de rocher où l'Éternel avait mis Moïse pendant que passerait sa gloire, que personne ne peut voir en face et vivre (3). Élie était donc là, attendant ce que Dieu avait à lui dire : « Et voici, la parole de l'Éternel vint à lui, et lui dit : Que fais-tu ici Élie ? »

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi Dieu fait cette question à Élie, puisque c'est Lui qui l'avait amené à Horeb ?

LA MÈRE. — C'était pour lui faire comprendre qu'il aurait dû rester au milieu d'Israël pour y rendre témoignage contre l'idolâtrie. Mais Élie ne

(1) Exode XXIV, 18 ; XXXIV, 28 ; Deutéronome IX, 9, 18 ; Matthieu IV, 2.

(2) Exode III, 1 ; Malachie IV, 4, 5 ; Deutéronome I, 6 ; IV, 10. Sinaï et Horeb sont deux cimes de la même chaîne de montagnes, voisines l'une de l'autre.

(3) Exode XXXIII, 21, 22.

semble pas avoir compris cela. Il répond : « J'ai été très jaloux pour l'Éternel, le Dieu des armées ; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé les autels et ils ont tué les prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter. » Élie se fait valoir, en disant : « J'ai été très jaloux pour l'Éternel ; » c'était vrai, mais ce n'était pas à lui de le dire ; puis il oublie ce qui s'est passé à Carmel où le peuple s'était écrié : « C'est l'Éternel qui est Dieu. » Ce n'était pas non plus le peuple, mais Jézabel qui voulait le tuer. Élie avait le cœur aigri, parce qu'il pensait à lui-même, et cela le porte à accuser le peuple. C'est comme s'il avait appelé la vengeance sur Israël. C'était un esprit et des sentiments bien différents de ceux de Moïse qui, sur cette même montagne, demandait à Dieu de pardonner au peuple coupable (1).

SOPHIE. — Et le Seigneur Jésus demandait aussi à son Père de pardonner à ceux qui le crucifiaient (2).

LA MÈRE. — Élie était un homme fidèle, mais rigide et ne comprenant pas la bonté et la grâce patiente de Dieu (3). Alors l'Éternel lui dit : « Sors, et tiens-toi sur la montagne devant l'Éternel. » Et l'Éternel passa. Mais « devant l'Éternel allait un grand vent impétueux qui déchirait les montagnes et brisait les rochers, » puis il y eut un tremblement de terre et ensuite du feu ; mais l'Éternel n'était ni dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. C'étaient des marques et des effets de sa puissance pour l'exécution du jugement, mais ce n'était pas Lui-même. Et après le feu se fit

(1) Exode XXXII, 32. Voyez aussi Nombres XIV, 19, 20. Voyez aussi Paul, en Romains IX, 3.

(2) Luc XXIII, 34. — (3) 2 Pierre III, 9.

entendre une voix douce et subtile. Quand Élie l'entendit, il comprit que c'était l'Éternel ; alors il enveloppa son visage dans son manteau (1), et sortit et se tint à l'entrée de la caverne.

SOMME. — Je crois comprendre ce que voulait dire cette voix douce et subtile qui indiquait la présence de l'Éternel. C'était la grâce et la bonté de Dieu envers son peuple. Il ne voulait pas encore les punir.

LA MÈRE. — Non, mon enfant, mais Élie n'avait pas su le découvrir. L'Éternel alors renouvela sa question : « Que fais-tu ici, Élie ? » comme pour lui dire : « Va vers le peuple, exhorte-le à la repentance ; dis-lui que l'Éternel est patient, mais qu'il doit s'amender et ne pas retomber dans l'idolâtrie. » Mais Élie ne comprit pas davantage, et fit la même réponse, répétant les mêmes plaintes. Pauvre Élie ! Il voulait bien être un messenger de jugement, mais non de grâce. Il ressemblait à Jonas qui s'irritait, parce que Dieu ne détruisait pas Ninive (2). Alors Dieu lui donne ses ordres ; Il lui dit : « Va, retourne par ton chemin, vers le désert de Damas, et quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour qu'il soit roi sur la Syrie, et Jéhu, fils de Nimshi, tu l'oindras pour qu'il soit roi sur Israël, et tu oindras Élisée, fils de Shaphath, d'Abel-Méhola, pour qu'il soit prophète à ta place. » Tels devaient être les instruments de Dieu pour châtier, l'un Israël coupable, et l'autre, la maison d'Achab, ce roi pervers. C'étaient comme le vent violent, le tremblement de terre et le feu. Quant à Élisée, il exécuta un seul acte de jugement (3). Mais dans sa carrière au milieu d'Israël, il fut plutôt la

(1) C'était une marque de respect. Voyez Exode III, 6 ; XXXIII, 23 ; Ésaïe VI, 2.

(2) Jonas IV. — (3) 2 Rois II, 23, 24.

voix douce et subtile, le messenger de grâce et de miséricorde. Élie était comme Jean le baptiseur, dénonçant le jugement ; Élisée est un type bien beau du Seigneur Jésus qui allait de lieu en lieu faisant du bien et proclamant la grâce (1). Et pour montrer à Élie que sa grâce s'exerçait encore au milieu de son peuple, et qu'il n'était pas seul serviteur de Dieu en Israël, comme il le pensait, l'Éternel ajouta : « Je me suis réservé en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé. » Il y avait donc un résidu fidèle qu'Élie ne connaissait pas !

SOPHIE. — Cela a dû le consoler et le réjouir d'apprendre qu'il n'était pas aussi solitaire qu'il le croyait, et il aura sans doute recherché ces fidèles Israélites.

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, Sophie ; mais nous pouvons l'espérer. En tout cas, il avait appris de précieuses leçons en Horeb. L'Éternel s'était montré à lui comme à Moïse, quand il passa devant celui-ci et cria le nom de l'Éternel : « L'Éternel, l'Éternel ! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité ! » (2) Qu'il est bon de connaître un tel Dieu !

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

NESTORIUS ET LES NESTORIENS

Après vous avoir parlé, mes jeunes amis, de ce qui se passait dans l'Église aux extrémités de l'Eu-

(1) Matthieu III, 7-12 ; Actes X, 38 ; Luc IV, 16-21 ; VII, 31-34. — (2) Exode XXXIV, 5, 6.

rope occidentale, en Irlande, en Écosse et dans la Grande Bretagne, je vous ramènerai en Orient. En Occident, la puissance de l'église romaine allait toujours en croissant, sous la main de papes habiles et ambitieux ; en Orient, ce que l'on voit tristement dominer, ce sont les discussions religieuses sans fin, attisées par les ambitions et les rivalités des évêques des grandes villes de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, produisant des hérésies et des divisions, et amenant souvent des conflits sanglants, parce qu'au lieu de l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu, on se servait d'armes charnelles, en cherchant un appui auprès des empereurs.

Ces discussions et ces hérésies portaient le plus souvent sur la Personne adorable du Seigneur. Satan est l'ennemi de Christ qui est venu détruire sa puissance, et tous ses efforts et ses ruses tendent à attaquer et détruire ce que la parole de Dieu nous enseigne touchant Jésus, le Fils de Dieu. Il sait bien qu'avec Christ tout tombe, et qu'en s'attaquant au Rédempteur, on diminue ou on annule la rédemption. Pour arriver à ses fins, Satan induit les hommes à raisonner sur la Personne du Seigneur, qui, nous le savons par les Écritures, est à la fois, vrai Dieu et vrai homme : Dieu sur toutes choses béni éternellement, et manifesté en chair. « La Parole devint chair, » nous dit Jean, et « la Parole était Dieu. » (Romains IX, 5 ; 1 Timothée III, 16 ; Jean I, 1, 14.) Qui peut expliquer cela ? Personne ; c'est un mystère insondable, car, nous dit Jésus lui-même : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père. » (Matthieu XI, 27.)

Lorsque des difficultés touchant la doctrine surgissaient, on convoquait bien des conciles, ou assemblées d'évêques, mais ils étaient ordinairement sous la main des empereurs et influencés par lui

ou par ceux qui exerçaient le pouvoir ; souvent aussi, ils étaient le théâtre de violences et de jugements iniques, comme nous l'avons vu dans le cas de Chrysostome. Quelques conciles cependant maintinrent la vérité, comme, par exemple, celui de Nicée qui affirma la divinité de Christ conformément aux Écritures. Mais lorsqu'on a la parole de Dieu et qu'on la reçoit avec simplicité, qu'est-il besoin de conciles ? On ne peut admettre d'eux que ce qui est conforme aux Écritures. Or celles-ci nous montrent clairement d'une part que Jésus était réellement un homme. Il fut petit enfant, né de Marie ; il grandit, croissant en stature ainsi qu'en sagesse, et il devint un homme fait. Il mangeait et buvait, il était fatigué et se reposait, il dormait ; il se réjouissait et s'affligeait ; il souffrait dans son corps et dans son âme. Et ce qui est si précieux pour nous, il avait toutes les affections et les sentiments d'un homme, mais d'un homme parfait, sans péché. Mais en même temps, il était réellement Dieu, ressuscitant les morts par une parole, calmant les vents et les flots en disant : « Taisez-vous, » et opérant par lui-même bien d'autres miracles que la simple puissance de l'homme ne pouvait accomplir. Les prophètes et les apôtres en ont fait, mais c'était au nom de l'Éternel ou au nom de Lui, Jésus de Nazareth, tandis que Lui les faisait par sa propre divine puissance. La voix de Dieu le proclame son Fils bien-aimé ; par Lui, les mondes ont été créés et subsistent par Lui ; les anges de Dieu l'adorent ; il est le Vivant, Celui qui vit aux siècles des siècles. A Lui appartient toute gloire. Voilà, chers jeunes amis, ce que la parole de Dieu nous enseigne, et ce qu'il nous faut retenir.

Maintenant je vous dirai quelques mots d'une grande controverse qui eut lieu en Orient au sujet

de la Personne du Seigneur. Vingt et un ans après la mort de Chrysostome, dont je vous ai dit l'histoire, le siège épiscopal de Constantinople vint à vaquer. L'empereur Théodose II appela, pour occuper cette place importante, un prêtre de l'église d'Antioche, nommé Nestorius, qu'on lui disait être aussi distingué par ses talents que par sa piété. Mais avec des qualités réelles, Nestorius était haughty et intolérant. Dès qu'il fut établi évêque de Constantinople, il se mit à persécuter violemment tous ceux qui étaient en dehors de la communion de l'église, tels que les ariens et d'autres, même ceux qui n'étaient séparés que sur un point insignifiant, par exemple l'époque de la célébration de la fête de Pâques. Dans un discours à l'empereur, Nestorius avait été jusqu'à dire : « Empereur, donne-moi une terre purgée d'hérétiques et je te donnerai le ciel ; combats avec moi les hérétiques et je t'aiderai à vaincre les Perses. » Paroles bien étranges et orgueilleuses, n'est-ce pas, dans la bouche d'un faible mortel et d'un conducteur d'âmes ? Pauvre Nestorius ! il ne se doutait guère qu'il allait bientôt être lui-même accusé d'hérésie et condamné.

Déjà alors on commençait à entourer la vierge Marie d'une sorte de vénération superstitieuse. On lui consacrait des églises, on l'invoquait en lui donnant le nom de « mère de Dieu. » On prétendait qu'elle était morte à Éphèse, on y montrait son tombeau qui attirait une foule de pèlerins, et c'était pour les Éphésiens une source d'abondants revenus. Elle était ainsi regardée, non seulement comme la patronne, mais comme la nourricière d'Éphèse. C'était elle, disait-on, qui faisait pleuvoir sur la ville et sur l'Asie entière toute sorte de prospérités. Aussi avait-on érigé une riche basilique sous son nom. Qu'est-ce que cela vous rappelle, mes jeunes

amis ? N'est-ce pas l'histoire rapportée au chapitre XIX des Actes ? C'était environ 400 ans auparavant que, dans cette même ville d'Éphèse, s'élevait le temple magnifique de la grande déesse Diane que l'Asie entière révérait, à laquelle la ville des Éphésiens était consacrée, et qui était aussi une source de richesses pour les habitants. Paul, le serviteur de Dieu, avait annoncé Christ, et le culte de Diane et l'idolâtrie étaient tombés, et maintenant une nouvelle idolâtrie, bien pire que la première, avait remplacé celle-ci. Ce n'était pas seulement la mère de Jésus dont on faisait une sorte de divinité, une reine du ciel, mais on regarda bientôt les saints — les apôtres, les martyrs — comme des sortes de médiateurs entre Dieu et les hommes, on éleva des églises placées sous leur invocation, on leur adressa des prières et on vénéra leurs reliques auxquelles on attribua même le pouvoir de faire des miracles. Et vous savez, chers jeunes amis, que ce mal terrible continua d'envahir de plus en plus l'église. Oh ! quelle puissance d'aveuglement Satan exerce sur le cœur de l'homme !

Mais revenons à Nestorius. C'était donc un usage commun, déjà dans le 4^{me} siècle, de donner à Marie le nom de « mère de Dieu, » expression qui ne se trouve nulle part dans l'Écriture, bien que nous sachions que « de Marie est né Jésus, le Christ » (Matthieu I, 16), et que « le Christ est sur toutes choses Dieu béni éternellement. » (Romains IX, 5.) Or dans un discours prononcé à Constantinople, Anastase, prêtre que Nestorius avait amené d'Antioche, s'éleva contre le titre de « mère de Dieu » attribué à Marie, et Nestorius l'approuva. Cela causa un grand tumulte dans l'église de Constantinople où l'on vénérât Marie non moins qu'à Éphèse ; on regarda ces paroles comme un outrage fait à la

mère du Seigneur. Nestorius voulut expliquer dans un discours pourquoi il ne pouvait admettre que le titre de « mère de Dieu » ne convenait point à Marie. Mais il le fit de telle manière que l'on pouvait conclure de ses paroles qu'il enseignait que, de même qu'il y a en Christ deux natures, la divine et l'humaine, il y avait aussi deux personnes, l'homme, fils de Marie, et le Fils de Dieu. Il divisait ainsi la Personne adorable du Seigneur que nous voyons toujours une — un seul Christ. Plusieurs expressions dont il se servit montrent bien que telle était sa pensée, et il alla jusqu'à l'exprimer d'une manière tout à fait irrespectueuse, disant : « Je n'admettrai jamais un Dieu de deux mois, un Dieu de trois mois ; jamais je n'adorerai comme tel un enfant qui a sucé le lait de sa mère, et qui s'est enfui en Égypte pour sauver sa vie. » C'était un vrai blasphème, et cela nous montre jusqu'où l'on peut être entraîné lorsqu'on veut raisonner sur ce qui est infini, hors de notre portée, et connu de Dieu seul. Le petit enfant dans la crèche, celui que les anges exaltaient, que les bergers et les mages adoraient, que Siméon prenait dans ses bras, et qui, en effet, fut conduit avec sa mère par Joseph en Égypte, était bien le Fils de Dieu, Dieu lui-même qui, par un mystère insondable, le mystère de l'amour, s'est ainsi abaissé jusqu'à nous.

L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, attaqua vivement Nestorius et ses doctrines, mais en le faisant il tomba lui-même dans des erreurs capitales, qui furent signalées par Jean, évêque d'Antioche. Jean cependant, bien qu'ami de Nestorius, n'admettait point ce que l'on condamnait chez celui-ci, et lui avait même écrit pour lui faire sentir qu'il avait tort. D'un autre côté, Cyrille avait su gagner à sa cause l'évêque de Rome, Célestin. Pour mettre un terme

à ces disputes, l'empereur convoqua un concile général à Éphèse, en l'an 431. On aurait dû attendre que tous les évêques convoqués fussent réunis, mais Cyrille, par ses intrigues, sut si bien faire que le concile s'ouvrit avant l'arrivée de Jean et des évêques qui étaient avec lui, et que Cyrille lui-même, bien qu'accusé, le présida. La conséquence en fut la condamnation et la déposition de Nestorius. Mais alors arrivèrent Jean et les évêques syriens qui se constituèrent aussi en concile, déclarèrent que l'assemblée réunie par Cyrille était un faux concile, et l'excommunièrent. Vous voyez, mes jeunes amis, quelle étrange confusion régnait parmi ceux qui s'intitulaient les conducteurs de l'Église. Mais la lutte n'était pas finie. On porta la chose devant l'empereur que Cyrille réussit à convaincre de la justice de sa cause, et de l'intégrité du concile d'Éphèse qu'il avait présidé. Le faible empereur finit par l'approuver, et ainsi la déposition de Nestorius fut confirmée. Ses plus fidèles amis à la cour l'avaient abandonné, et Jean d'Antioche lui-même demanda son éloignement.

Nestorius s'était d'abord retiré dans le monastère où il avait passé sa jeunesse, situé à peu de distance d'Antioche. Mais là il ne sut pas rester tranquille. Il y publia quelques livres et, par ses prédications éloquentes, attirait beaucoup de personnes distinguées de la ville d'Antioche. Ses ennemis s'en émurent. Poussé par eux, le pape Célestin demanda à l'empereur que l'ennemi de la Vierge et de son fils fût retranché de la société des hommes qu'il s'obstinait à perdre, et il pressa l'évêque de se joindre à sa demande ! L'empereur l'exila à Pétra, en Arabie, et proscrivit également ses amis et ses partisans. Les ennemis de Nestorius trouvèrent que le lieu de son exil n'était pas encore assez éloigné,

et il fut envoyé en Égypte, dans l'oasis d'Ibis, où l'on déportait les grands criminels d'état. C'était un endroit entouré d'un vaste océan de sables et d'où l'on ne pouvait s'échapper sans risque de la vie. Là Nestorius se mit à écrire sa vie, ouvrage qui ne nous est point parvenu. Fait prisonnier par une troupe d'Arabes nomades qui s'étaient jetés sur l'oasis pour le piller, il fut laissé par eux et put gagner Panopolis, petite ville de la province de Thèbes. Le gouverneur de Thèbes ne permit pas que l'infortuné Nestorius restât là. Il donna l'ordre de le transférer à Éléphantine sur la frontière d'Éthiopie. Mais accablé par l'âge et la fatigue, il tomba de cheval et se blessa grièvement. Ramené à Panopolis, il y mourut en l'an 440.

Son histoire finit ainsi, mais j'aurai, mes jeunes amis, à vous parler de ceux que d'après lui on appela Nestoriens, bien qu'ils ne partageassent point en général les erreurs dont on l'accusait.



Réponses de deux enfants

On demandait à un petit garçon combien de dieux il y avait. — Un seul, répondit l'enfant. — Et comment le sais-tu? — Parce qu'il n'y a de place que pour un seul, puisqu'il remplit les cieux et la terre.



Un pauvre garçon irlandais à qui l'on avait demandé ce que c'était que la foi qui sauve, répondit : — C'est saisir Christ avec le cœur.



Réponses aux questions du mois d'octobre

1^o Les deux personnes mentionnées dans l'Ancien Testament et qui restèrent 40 jours et 40 nuits sans manger ni boire, sont :

Moïse, à deux reprises; voyez Exode XXIV, 18; XXXIV, 28; Deutéronome IX, 9, 18.

Élie; voyez 1 Rois XIX, 8.

La troisième personne est le Seigneur Jésus, lorsqu'au désert il fut tenté par le diable. Voyez Matthieu IV, 2; Luc IV, 2.

2^o Ces trois personnes, Jésus, Moïse et Élie, se trouvent ensemble sur la montagne où le Seigneur fut transfiguré. (Matthieu XVII, 2, 3; Marc IX, 2-4; Luc IX, 29-31.)

J'insérerai, s'il plaît à Dieu, dans le prochain numéro, la meilleure réponse qui m'aura été faite à la question sur Luc.

Questions pour le mois de novembre

Jean, qui écrit l'évangile qui porte son nom, était l'un des douze apôtres. Dites :

1^o Qui étaient son père, son frère, et le métier qu'ils exerçaient? Qui était sa mère?

2^o Quand est-ce qu'il fut appelé à suivre Jésus, et quand fut-il appelé à être apôtre?

3^o Comment se désigne-t-il lui-même?

4^o Quel était son caractère?

5^o Quelle demande la mère de Jean et de son frère fit-elle au Seigneur pour ses fils?

6^o Dans quelles occasions se trouve-t-il avec deux autres disciples pris à part par le Seigneur?

7^o Quels livres a-t-il écrits?

Citez toujours les passages relatifs aux questions.



Sous la tente des bohémiens

Je veux, mes jeunes amis, vous raconter encore une merveilleuse histoire de la grâce du Seigneur Jésus, de ce bon Berger qui cherche et sauve la brebis perdue.

Georges W. était le fils d'une mère pieuse. Dès son enfance, elle l'avait pressé de se tourner vers le Sauveur ; mais ni ses exhortations, ni celles du moniteur de l'école du dimanche qui s'intéressait beaucoup au jeune garçon, n'eurent de prise sur le cœur de celui-ci. Georges grandit, et devenu jeune homme, il se plongea toujours plus dans le mal, jusqu'à ce qu'enfin, rejetant tout frein, il quitta la maison paternelle pour s'abandonner entièrement à

une vie de dissipation. Sa pauvre mère ne cessait cependant pas de prier pour lui. Elle ne vit pas sur la terre ses prières exaucées. Elle mourut avec ces paroles sur les lèvres : « O Seigneur ! sauve Georges ! »

Georges apprit, sans émotion apparente, la mort de sa mère. Il menait une vie errante, rôdant d'un lieu à un autre, jouant et buvant, trouvant parfois quelque travail à faire quand il était à jeun, mais dépensant aussitôt à boire et à jouer ce qu'il avait gagné. Un jour qu'il courait le pays, à bout de ressources, sans un ami pour l'aider, exténué de fatigue et de faim, il se sentit tout à coup très mal. Ne pouvant plus se trainer, il se coucha à l'abri d'une haie pour y mourir, comme il lui semblait. Laissons-le nous raconter lui-même la suite de son histoire.

« Je restai là toute la nuit, en proie à une fièvre ardente. J'aurais donné tout au monde pour une goutte d'eau, mais j'étais trop faible pour en chercher. Je croyais bien que j'allais mourir et je pensais que j'avais été un bien méchant garnement. J'essayais de me rappeler ce que le moniteur me disait à l'école du dimanche, mais mon cerveau était tout brouillé et mes pensées confuses ; je ne me rappelais rien comme il faut. Seulement je sentais comme si Dieu me tenait et me secouait au-dessus du feu, tandis que je gisais dans la haie. Les péchés de ma vie passée défilaient devant moi comme un noir bataillon ; bien des actions que je n'avais pas cru être si mauvaises, m'apparaissaient dans toute leur laideur. Je me voyais comme le pire des pécheurs dignes de l'enfer.

» Le matin, de bonne heure, quelques bohémiens vinrent à passer. Ils m'aperçurent et l'un d'eux me demanda ce que je faisais là. J'eus à peine la force de murmurer : Je meurs.

— Pauvre garçon ! Venez, aidons-le, dit l'un d'eux

à son compagnon, et ils me conduisirent jusqu'à leur tente, où ils me soignèrent comme si j'eusse été leur frère.

» On laissait souvent auprès de moi une petite fille pour baigner ma tête brûlante de fièvre. Un jour, à moitié assoupi, il me sembla entendre ma mère chantant à demi-voix comme pour m'endormir. J'ouvris les yeux, et voilà, c'était ma petite garde-malade qui chantait. Lorsqu'elle s'aperçut que j'étais éveillé, elle s'arrêta.

— Continuez, lui dis-je. Chantez encore cela ; je pense l'avoir déjà entendu.

» Alors elle chanta ; et combien c'était doux de l'entendre :

« Le noir péché par son sang Il efface ;
Le plus vil des pécheurs dans son sang est lavé ;
Il devient pur par l'effet de sa grâce :
Béni sois-tu, Jésus ! Ton amour m'a sauvé. »

— Oui, dis-je, c'est bien là ce que ma mère chantait. Maintenant elle est heureuse là-haut ; mais moi, je ne la verrai plus jamais.

— Pourquoi ? dit la jeune bohémienne. Vous irez aussi au ciel, si vous venez à Jésus.

— Non, non, jeune fille. J'ai été beaucoup trop méchant pour venir à Lui.

— Moi je suis sûre que vous le pouvez, car le cantique dit : « Le plus vil des pécheurs dans son sang est lavé. » Cela veut bien dire le plus méchant, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; mais c'est trop beau pour être vrai pour moi, car j'ai connu le bien et j'ai fait le mal. C'est impossible ; je suis perdu !

— Écoutez ce qui est écrit dans le Nouveau Testament qu'une dame m'a donné. Jésus dit : « Je

suis venu chercher et sauver ce qui était perdu. »
Perdu, c'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; en effet, c'est moi.

— Et Jésus dit encore : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. »

— Dieu soit béni pour cette parole ! Oui, je vois maintenant. C'est pour moi. Je me rappelle ce que disaient ma bonne mère et mon moniteur à l'école du dimanche. Que Jésus soit mon Sauveur, et qu'Il veuille ôter tous mes péchés et me donner d'être tout à Lui ! »

Tel fut le récit de Georges. Il y eut à cette heure-là de la joie au ciel comme sous la tente des bohémiens. Dieu, qui est fidèle et riche en grâce, avait exaucé les prières de la mère de Georges. C'est Lui qui fit passer les bohémiens auprès du pauvre pécheur mourant et qui inclina leur cœur à le secourir. Mais n'est-il pas encore plus merveilleux qu'il se soit trouvé sous leur tente une jeune messagère de bonnes nouvelles ? Qui s'y serait attendu ? Cher jeune garçon chrétien, chère jeune fille convertie au Seigneur, voyez comme une parole de vous, dite au nom du Seigneur, peut être bénie. Oh ! ne négligez aucune occasion de confesser Jésus.

Georges eut plus d'un combat à livrer. Tandis qu'il était encore convalescent sous la tente des bohémiens, son ancienne passion pour la boisson le saisit avec tant de force qu'il crut ne pouvoir y résister. Mais il cria au Seigneur, le suppliant de le délivrer, et la petite bohémienne lui vint encore en aide, en lui lisant ces paroles : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ; » et : « Crois ! toutes choses sont possibles à celui qui croit. » (Matthieu IX, 29 ; Marc IX, 23.) Et Georges s'écria : Seigneur, tu veux me délivrer, et tu me délivreras de ce mauvais désir ; et sa prière fut exaucée.

Depuis lors, Georges a prouvé par sa conduite que sa conversion était réelle. Il emploie tout le temps qui lui reste après son travail à chercher à amener des âmes au Sauveur. Et si quelque pécheur convaincu de sa misère lui dit : Je suis trop méchant pour être sauvé, sa réponse est : — Vous n'êtes pas la moitié aussi méchant que je l'étais ; et si Jésus a pu sauver Georges W., il n'y a personne qu'il ne puisse sauver.

« Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que LE CHRIST JÉSUS EST VENU DANS LE MONDE POUR SAUVER LES PÉCHEURS, dont moi je suis le premier, » a dit Paul.



Trois délogements

(Suite et fin de la page 204)

Dans un endroit éloigné de celui où vécut et mourut celle dont je vous ai parlé le mois dernier, une autre jeune fille de dix-neuf ans, enfant aussi de parents chrétiens, et dont le père est mort il y a environ deux ans, fut atteinte, il y a quelques semaines, d'une fièvre typhoïde. Rien ne put enrayer les progrès du mal ; bientôt l'issue fatale ne laissa plus de doutes. Mais la jeune Marie connaissait le Seigneur ; elle était venue à Lui avant d'être malade. Quel aurait été son sort, si elle n'avait pas été prête, car la terrible maladie lui ôta bientôt sa connaissance ? Mais alors qu'elle n'avait plus conscience de ce qui l'entourait dans ce monde visible, le Seigneur et ses promesses occupaient ses pensées et son cœur, car la vie de Dieu, la vie éternelle, subsiste toujours quand bien même l'homme extérieur

dépérit. Dans le délire de la dernière nuit, elle s'écria : « Oh ! la jolie maison ; elle est toute finie, toute prête. » Inconsciente des choses de la terre, les choses du ciel lui étaient présentes, et elle voyait déjà cette maison du Père resplendissante de beauté, toute finie, toute prête par l'œuvre de Jésus accomplie sur la croix, et où il a préparé la place pour ses rachetés. O mes jeunes amis, y avez-vous la vôtre ? Comme la jeune Marie, vous réjouissez-vous d'y entrer ? Est-elle plus belle à vos yeux, plus précieuse à votre cœur que tous les plus riches palais de la terre ? car c'est là qu'est le Seigneur.



J'en viens à mon troisième récit. C'est encore dans une autre contrée que nous sommes transportés. Un ami chrétien avait un fils que, pour ses études, il envoya dans une grande ville. Ce jeune homme, comme les autres enfants de la famille, avait été élevé « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur. » Mais l'enseignement de professeurs incroyables, le contact de jeunes compagnons d'études non croyants, légers, et peut-être moqueurs, avaient entraîné notre jeune ami dans l'incrédulité et la mondanité. Quel sujet de douleur c'était pour son père, on peut le concevoir. Mais le Seigneur, qui écoute les prières des parents pour leurs enfants, avait les yeux sur ce fils prodigue qui, loin de la maison paternelle, s'égarait dans le monde.

Notre jeune ami était sur le point de passer des examens, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine bientôt reconnue incurable et dont les progrès furent d'une rapidité effrayante. Il fut coupé comme une fleur qui commençait d'éclorre. Après deux mois de souffrances, il n'était plus. Mais on peut dire, au

point de vue de l'âme, que cette maladie n'était point à la mort. Comme Lazare qui, à la voix du Seigneur, sortit vivant du sein de la mort et de la corruption, notre jeune ami entendit aussi la voix puissante, la voix d'amour de Jésus, le Fils de Dieu, et de mort qu'il était dans ses fautes et dans ses péchés, il devint vivant de la vie éternelle. (Jean V, 24, 25.)

Un serviteur de Dieu visitait le jeune malade. Un jour, il lui lut la touchante histoire du fils prodigue. (Luc XV, 11-32.) Elle s'appliquait bien à lui, et l'Esprit Saint la fit pénétrer dans son cœur. Il se reconnut dans celui qui s'était égaré, mais ce fut surtout le verset 20 de ce chapitre qui lui ouvrit les yeux sur les compassions infinies du Père qui pardonne abondamment au pécheur repentant. « Et se levant, il vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui, il se jeta à son cou, et le couvrit de baisers. » Durant la nuit, pensant à ces paroles, il les saisit pour lui-même. Il vint au Père et reçut de Lui ses tendres baisers, l'assurance de son plein pardon et la paix, la paix profonde qui en résulte pour l'âme.

Quel ne fut pas son bonheur ! Ayant cru du cœur, sa bouche ne pouvait pas rester muette, et ce fut une chose bien belle et bien touchante de voir ce jeune incrédule devenu croyant parler du Seigneur aux jeunes gens qui venaient le visiter. Ses frères surtout étaient les objets de sa sollicitude. Il leur prenait la main et les suppliait de ne pas faire comme lui, les pressant et leur faisant promettre de se convertir. « Souvenez-vous, » leur disait-il, « que c'est un mourant qui vous parle. »

Quelques heures avant sa mort, son père lui parlait du Seigneur, mais, voyant sa faiblesse, il lui

dit : « Je te fatigue, mon enfant ? » — « Oh ! non, papa, » répondit-il ; « et encore que cela me fatiguerait, j'aurai le temps de me reposer auprès du Seigneur. » Et bientôt, en effet, il entra dans la présence ravissante de Celui qui l'avait cherché, trouvé et sauvé. Quelle consolation, au milieu de ses larmes, pour le père affligé ! Comme autrefois, à la veuve, pleurant son fils unique, Jésus, ému de compassion, avait dit : « Ne pleure pas, » et l'avait rendu vivant à sa mère, de même le Sauveur avait rendu le fils vivant à son père, vivant non pour la terre, mais pour le ciel et l'éternité.

Oh ! mes jeunes amis, écoutez ces voix de jeunesse, qui sortent de la tombe, ou plutôt qui viennent du ciel, du sein de Jésus, pour vous avertir et vous presser de venir à Lui sans tarder. Le temps est court ; la vie est comme une vapeur qui paraît un instant et puis s'évanouit, et l'éternité va s'ouvrir. Où voulez-vous la passer ? Avec l'Agneau immolé pour vous ; dans la maison du Père ; dans le bonheur de sa présence ? ou bien avec Satan, dans le feu qui ne s'éteint point, dans le désespoir éternel ?

C'est aujourd'hui le jour du salut.

Cher Sauveur, ta voix m'invite
A tourner mon cœur vers Toi,
Afin que, sauvé, j'évite
Et l'enfer et son effroi.

Tu me montres de la vie
Le sentier étroit mais sûr :
« Suis-moi, » dit ta voix bénie,
« Là où tout est saint et pur. »

En te suivant, l'âme goûte
Paix, joie et sécurité,
Et poursuit son humble route
Confiante en ta bonté.

Et si même ma jeunesse
Doit se flétrir en sa fleur,
C'est changer pour l'allégresse
Les peines et la douleur.

Car en attendant la gloire,
Près de Toi, dans le repos,
Fruit béni de ta victoire,
Je serai, Jésus, là-haut.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE D'ACHAB

DIEU MONTRE SA BONTÉ ET SA PUISSANCE
EN FAVEUR D'ISRAEL. NOUVELLE FAUTE D'ACHAB

(1 Rois XIX, 19-21, et XX)

SOPHIE. — J'aimerais que tu me dises, chère maman, si Élie accomplit les trois choses dont l'Éternel l'avait chargé.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; Élie ne remplit son message qu'à l'égard d'Élisée. L'Éternel voulut montrer encore sa patience et sa bonté envers Achab et son peuple, et répondre à ce que ce dernier l'avait reconnu pour Dieu. C'est pourquoi il différa d'envoyer ceux qui devaient exécuter ses jugements. Ce fut Élisée qui, plus tard, comme remplaçant Élie, fut chargé des deux autres commissions.

SOPHIE. — Quand Élie fut parti d'Horeb, est-ce qu'il retourna par le même chemin, et fut-il nourri comme la première fois ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais nous pouvons être sûrs que l'Éternel prit soin de son

serviteur. Quant au chemin qu'il suivit, il devait aller vers le désert de Damas qui était au sud-est de cette ville. Ainsi Élie était de l'autre côté du Jourdain qu'il dut traverser pour arriver à Abel-Mehola (1) où était Élisée. En suivant cette route, il évitait ses ennemis.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élie connaissait déjà Élisée ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais c'est probable. Élie trouva Élisée occupé à labourer avec douze paires de bœufs. Il était avec la douzième, près de la charrue. Élie, passant vers lui, jeta sur lui son manteau. C'était un acte qui indiquait qu'Élisée serait prophète à sa place, revêtu de la même charge que lui, et qu'il devait le suivre. Élisée le comprit bien, car il abandonna ses bœufs, courut après Élie, et lui dit : « Que je baise, je te prie, mon père et ma mère, et je m'en irai après toi. » Élie lui répondit : « Va, retourne ; car que l'ai-je fait ? » Élisée s'en retourna d'auprès de lui, tua la paire de bœufs et en fit cuire la chair qu'il donna au peuple de la ville. Tous connurent ainsi que Dieu l'appelait à être prophète. Puis, ayant pris congé de ses parents, il alla après Élie et il le servait. Nous verrons plus tard la suite de l'histoire d'Élie. Pour le moment, nous nous occuperons d'Achab. Pauvre Achab, après avoir souffert de la famine, le voilà frappé d'un autre fléau, la guerre. Ben-Hadad, roi de Syrie, nous ne savons sous quel prétexte, vint avec une puissante armée assiéger Samarie. Trente-deux rois étaient avec lui, et des chevaux et des chars de guerre. Achab n'avait qu'une petite armée de sept mille hommes, et se sentait incapable de résister. Aussi quand l'insolent

(1) Ville de la tribu d'Issachar, à environ 25 kilomètres au sud de Beth-Shan. (1 Samuel XXXI, 10.) Abel-Mehola est mentionnée en Juges VII, 22, et 1 Rois IV, 12.

Ben-Hadad lui fit dire par des messagers : « Ton argent et ton or, tes femmes et les plus beaux enfants sont à moi, » le malheureux Achab ne sut que lui répondre : « O roi, mon seigneur, je suis à toi, moi et tout ce que j'ai. » Il se déclarait le vassal et serviteur d'un roi païen.

SOPHIE. — Oh ! maman, que c'était triste et humiliant pour un roi d'Israël, le peuple de Dieu ! Achab aurait dû s'adresser à l'Éternel pour être secouru, lui qui avait vu le feu du ciel descendre à la prière d'Élie.

LA MÈRE. — Achab n'avait pas eu le cœur touché et la conscience atteinte. Il continuait à suivre sa mauvaise voie, et ainsi était sans force devant l'ennemi. Ben-Hadad, rendu plus insolent et plus orgueilleux par la faiblesse et la lâcheté d'Achab, envoya de nouveaux messagers pour lui dire : « Tu me donneras tout ce qui est à toi ; mais demain j'enverrai mes serviteurs qui fouilleront la maison et celles de tes serviteurs, et qui prendront et emporteront ce qu'il y a de meilleur. » C'était un pillage en règle. Cette fois Achab ne pouvait répondre sans consulter le peuple. Il lui était permis de donner ce qui était à lui, mais non le bien des autres. Il assembla les anciens du peuple qui tous, avec le peuple entier, répondirent : « Ne l'écoute pas et ne consens pas. »

SOPHIE. — Ceux-là au moins étaient braves, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et il faut espérer qu'ils comptaient sur l'Éternel pour les délivrer. Achab répondit à Ben-Hadad : « Je ferai la première chose que tu as demandée, mais pour celle-ci, je ne puis la faire. » A l'ouïe de cette réponse, Ben-Hadad fit dire à Achab qu'il détruirait Samarie de fond en comble. A quoi le roi d'Israël, plus courageux cette

fois, répondit : « Que celui qui se ceint ne se vante pas comme celui qui délie sa ceinture, » c'est-à-dire que celui qui marche au combat ne se glorifie pas comme s'il avait déjà remporté la victoire. Ben-Hadad était dans ses tentes, occupé à boire avec les trente-deux rois, quand on lui rapporta cette réponse. Il rangea aussitôt sa puissante armée en bataille contre la ville.

SOPHIE. — Achab et ses serviteurs durent avoir bien peur à ce moment. Ont-ils demandé à Dieu de les secourir ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Mais l'Éternel eut compassion de ce peuple auquel il avait montré sa gloire, et il intervint en sa faveur. Il ne voulait pas qu'un roi païen se glorifiât contre Lui et crût que ses dieux étaient plus puissants que le Dieu d'Israël. Un prophète, dont le nom ne nous est pas dit, « s'approcha d'Achab et lui dit : Vois-tu cette grande multitude ? Voici, je l'ai livrée aujourd'hui en ta main, et tu sauras que moi, je suis l'Éternel. » « Par qui, sera-t-elle livrée ? » demanda le roi. Le prophète répondit : « Ainsi a dit l'Éternel : Par les serviteurs des chefs des provinces, » c'est-à-dire non par des hommes de guerre éprouvés, mais par des jeunes gens, leurs serviteurs. « Qui engagera le combat ? » demanda encore Achab. « Toi, » répondit le prophète.

SOPHIE. — Pourquoi l'Éternel voulait-il que cela fût ainsi ?

LA MÈRE. — Afin de bien montrer, par la faiblesse et le petit nombre des combattants, que la délivrance venait de Lui seul. Ces serviteurs étaient au nombre de deux cent trente-deux ; une petite poignée de jeunes hommes contre une multitude de guerriers. Ils sortirent de la ville à midi, et on le rapporta à Ben-Hadad qui buvait et s'enivrait dans

ses tentes avec les trente-deux rois qui l'aidaient. Quels ordres sensés pouvait-on attendre d'un homme ivre? « Saisissez-les vivants, » dit-il. Mais ceux qui étaient sortis de la ville, frappèrent chacun son homme, et les Syriens, saisis de terreur, s'enfuirent. Alors le roi d'Israël, avec sa petite armée, les poursuivit et frappa les chevaux et les chars, et infligea aux Syriens une grande défaite. Ben-Hadad, accompagné de quelques cavaliers, échappa sur un cheval. Le bras de l'Éternel avait rendu forts les faibles, et avec un petit nombre avait triomphé d'une multitude. Combien cela est beau quand on pense que c'était envers un peuple et un roi si rebelles que Dieu agissait ainsi.

SOPHIE. — Achab devait être bien reconnaissant. Comment ne s'est-il pas tourné de tout son cœur vers l'Éternel?

LA MÈRE. — Il ne nous est rien dit des sentiments d'Achab, mais, quels qu'ils fussent, Dieu voulait continuer à montrer sa grâce envers son pauvre peuple. Le prophète dit au roi d'Israël : « Va, fortifie-toi, car au retour de l'année, le roi de Syrie viendra contre toi. » C'est bien ce qui arriva. Les serviteurs du roi de Syrie, en pauvres païens ignorants qu'ils étaient, lui dirent : « Les dieux des Israélites sont des dieux de montagnes (1), voilà pourquoi les Israélites ont été plus forts que nous. Combattons-les dans la plaine et certainement nous les vaincrons. Et ôte les rois de leur place et mets en leur lieu des capitaines. »

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi ils lui donnaient ce conseil?

LA MÈRE. — Je pense que c'était parce que Ben-

(1) Les païens croyaient que chaque localité avait ses dieux dont le pouvoir ne s'étendait pas au delà de cette localité.

Hadad aurait plus d'autorité sur des capitaines qu'il établirait que sur des rois qui buvaient et s'enivraient avec lui. Ben-Hadad fit comme ses serviteurs lui disaient, et, au retour de l'année, ayant rassemblé une nombreuse armée, il alla camper à Aphek, dans une grande plaine (1). Achab, de son côté, réunit son armée qu'il approvisionna, ce qui semble bien indiquer qu'il s'éloignait du centre de son royaume. Il campa vis-à-vis des Syriens, mais en comparaison de la multitude de ceux-ci, qui remplissaient le pays, l'armée israélite ne paraissait pas plus que deux petits troupeaux de chèvres.

SOPHIE. — Les Israélites n'avaient-ils pas peur en se voyant si peu nombreux? Mais peut-être étaient-ils encouragés par le souvenir de leur première victoire, et pensaient-ils que l'Éternel les secourrait encore.

LA MÈRE. — C'est bien possible. En tout cas, l'Éternel ne les oubliait pas. L'homme de Dieu s'approcha et dit au roi d'Israël : « Ainsi a dit l'Éternel : Parce que les Syriens ont dit : L'Éternel est un dieu de montagnes, et pas un dieu de plaines, je livrerai toute cette grande multitude en ta main, et vous saurez que je suis l'Éternel. »

SOPHIE. — Comme l'Éternel se montre fidèle, chère maman. Mais ce n'était pas à cause d'Achab, n'est-ce pas, mais pour l'amour de son nom?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu est jaloux de sa gloire; il voulait qu'Israël sût qu'il était l'Éternel, le Dieu qui ne change pas, et aussi que les païens eussent un témoignage de la grandeur et de la puissance du Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu qui a fait toutes choses, les montagnes aussi bien que les

(1) Aphek était située dans la plaine ou plateau, à l'est du Jourdain, non loin du lac de Kinnéreth ou Genezareth, sur la route de Damas.

plaines, et qui domine sur tout. Les deux armées restèrent en présence l'une de l'autre durant sept jours. Le septième jour, le combat s'engagea et les Syriens furent complètement battus. Les Israélites en tuèrent cent mille. Le reste s'enfuit à Aphek, mais là, probablement par l'effet d'un tremblement de terre, la muraille s'écroula sur eux, et vingt-sept mille hommes furent écrasés (1).

SOPHIE. — Quelle terrible catastrophe ! Et le malheureux Ben-Hadad, que devint-il ?

LA MÈRE. — Il avait fui dans la ville et cherché un refuge dans l'une des chambres intérieures d'une maison. Alors ses serviteurs lui dirent : « Nous avons appris que les rois d'Israël sont des rois cléments. Nous mettrons des sacs sur nos reins, et des cordes à nos têtes, et nous irons vers le roi d'Israël. Peut-être qu'il te laissera vivre. » C'est ce qu'ils firent, et ils vinrent vers Achab et lui dirent : Ton serviteur Ben-Hadad dit : « Je te prie, laisse-moi vivre. »

SOPHIE. — Combien, à son tour, Ben-Hadad devait être humilié de se dire le serviteur de celui qu'il avait voulu dépouiller et d'être obligé de lui demander la vie ! Que dit Achab ?

LA MÈRE. — Achab répondit : « Vit-il encore ? Il est mon frère. » Les messagers de Ben-Hadad augurèrent du bien de cette parole, et dirent : « Ton frère Ben-Hadad ! » Achab ajouta : « Allez, amenez-

(1) Les remparts des cités de l'Orient étaient très élevés et très massifs. Ils étaient munis, de distance en distance, de hautes tours, et souvent une double rangée de murailles intérieures ajoutaient à leur force. A leur pied, il y avait toujours un espace nu. Là, sans doute, s'étaient rassemblés et pressés les restes de l'armée syrienne. On comprend donc que les murailles et les tours s'écroulant, il fut impossible d'échapper.

le. » Et Ben-Hadad sortit vers lui et Achab le fit monter sur son char. Alors Ben-Hadad lui dit : « Les villes que mon père a prises au tien, je les rends, et tu feras pour toi des rues à Damas, comme mon père en a fait à Samarie » (1). Achab fit cette alliance avec lui et le renvoya.

SOPHIE. — Il me semble, maman, qu'Achab était bien généreux et bien bon envers Ben-Hadad.

LA MÈRE. — Aux yeux des hommes, cela peut, en effet, paraître ainsi, ma chère Sophie, mais pas aux yeux de Dieu. Achab n'entraît pas du tout dans les pensées de Dieu. L'Éternel avait livré Ben-Hadad entre ses mains ; il ne devait pas épargner un ennemi de l'Éternel et de son peuple. Un vrai Israélite ne pouvait pas appeler *frère* un païen. Aussi l'Éternel fit-il connaître son déplaisir à Achab par le moyen d'un prophète, qui lui dit : « Ainsi a dit l'Éternel : Parce que tu as laissé aller d'entre tes mains l'homme que j'avais voué à la destruction, ta vie sera pour sa vie, et ton peuple pour son peuple. » Nous verrons comment s'accomplit cette terrible parole.

SOPHIE. — Est-ce qu'Achab ne fut pas bien fâché d'avoir agi contre la volonté de Dieu ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il s'irrita à cause de la réprimande, mais ne s'humilia point, ce qui est toujours la preuve d'un cœur endurci.

(1) C'étaient des rues concédées à telle ou telle nation où les ressortissants de cette nation avaient leur propre juridiction. Ainsi, par la convention faite avec Achab, Ben-Hadad donnait aux Israélites des rues où ils ne seraient assujettis qu'à leurs propres lois.

Réponse à la question sur Luc

Luc, l'auteur de l'évangile qui porte son nom et des Actes des apôtres, ne se nomme lui-même nulle part. Il y a, cependant, dans le Nouveau Testament plusieurs passages qui le concernent et nous fournissent quelques détails sur sa personne. Il semble avoir été païen d'origine, car Paul ne le mentionne pas avec ceux de ses compagnons d'œuvre, « qui sont de la circoncision, » c'est-à-dire Juifs. (Colossiens IV, 10, 11.) Plus loin, dans le même chapitre (verset 14), l'apôtre dit : « Luc, le médecin bien-aimé, vous salue. » Nous apprenons, par là, quelle était la vocation terrestre de Luc ; il était médecin, ce qui suppose qu'il avait cultivé les sciences et les lettres. De plus, nous voyons l'affection de Paul pour Luc, il l'appelle « bien-aimé, » et, en effet, Luc se montra un compagnon dévoué de l'apôtre. Nous le trouvons pour la première fois avec lui, au chapitre XVI des Actes. Au verset 8, nous lisons : « *Ils descendirent* dans la Troade, » puis, au verset 10, il est dit : « *Nous* cherchâmes à partir. » Luc s'était donc joint à Paul et aux autres compagnons de l'apôtre. Il accompagne Paul à Philippes, mais n'est pas mis en prison avec lui. Depuis ce moment, nous ne le trouvons plus avec l'apôtre, jusqu'au verset 5 du chapitre XX, où nous voyons qu'il est de nouveau au nombre de ses compagnons : « Ceux-ci nous attendirent en Troade. » A partir de là, Luc ne quitte plus Paul. Il accompagne, dans son voyage à Rome, le prisonnier du Seigneur (Actes XXVII, 1 et suivants), et reste auprès de lui dans sa première captivité. (Philémon 24.) Et lorsque Paul est prisonnier une seconde fois et près d'être immolé pour le Sei-

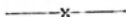
gneur, et que tous l'ont abandonné, il écrit à Timothée : « Luc seul est avec moi. » (2 Timothée IV, 10.) Dernier et beau témoignage rendu à ce disciple humble et dévoué. Nous ignorons comment Luc fut amené à la foi en Jésus. Nous pouvons conclure, du commencement de son évangile, combien la personne du Seigneur lui était précieuse. Il s'était informé exactement de tout ce qui concerne le Sauveur, et nous le présente comme le Fils de l'homme plein de grâce au milieu des hommes, venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Puis, dans les Actes, il nous montre la continuation par l'Esprit Saint de l'œuvre du salut, au moyen du témoignage des apôtres. On ignore qui était Théophile à qui Luc adresse ses deux livres. Le titre de « très excellent » nous dit que c'était un homme d'un rang élevé.

Nous donnerons les réponses aux questions sur Jean dans un numéro suivant. Que mes jeunes lecteurs s'appliquent tous à chercher avec assiduité les passages qui se rapportent aux questions que nous posons.

Questions pour le mois de décembre

- 1° Dites la généalogie d'Hénoc depuis Adam.
- 2° En quelle année naquit-il, en quelle année quitta-t-il la terre, et combien d'années avant le déluge ?
- 3° Quelle fut la conduite d'Hénoc sur la terre, et quelle fut sa fin ?
- 4° Outre ce qui est dit de lui dans la Genèse, dans quels autres livres de la Bible est-il mentionné, et que nous disent de lui ces passages ?

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
A mes chers jeunes amis	3
« Venez à moi »	37
« Quiconque »	41
« Parce que je les aime »	56
La petite Anna	68
La venue du Seigneur pour les siens	76
La pierre de touche	78
Le jeune païen converti et l'avocat	81
« Oui, je viens bientôt »	117
Kéruba	121
« Voici, je me tiens à la porte et je frappe »	150, 168
Où Dieu n'est pas	139
Demandez, et il vous sera donné	161
La lettre du maître	197
Trois délogements	201, 225
Réponses de deux enfants	219
Sous la tente des bohémiens	221
Questions et réponses 20, 40, 59, 79, 99, 118, 140, 159, 180, 199, 220, 237	
 L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>) :	
Le christianisme introduit en Irlande et en Angleterre	7, 29
Grégoire le Grand	50
La mission d'Augustin en Angleterre et ses suites	95, 110
Rome triomphe en Angleterre	132
Nestorius et les Nestoriens	212

Histoire du royaume d'Israël :	
Le schisme des dix tribus	14
Jéroboam	21
L'homme de Dieu désobéissant	44
Histoire d'Abija	61
Les rois qui succédèrent à Jéroboam	83
Le roi Achab et le prophète Élie	102, 124, 143
Élie et les prophètes de Baal, sous le règne d'Achab	163, 181
Règne d'Achab Élie va à Horeb	204
Règne d'Achab. Dieu montre sa bonté et sa puissance en faveur d'Israël. Nouvelle faute d'Achab	229

Poésies

Jésus, le Berger	39
Aux petits enfants	58
Jésus vient	78
Le printemps	101
A une jeune fille qui appartient au Seigneur	141
Appel	179
Strophes diverses	3, 6, 75, 189, 199, 223, 228

